VOYAGES
D'ANTENOR.
T. II.

BIBLIOTECA NAPOLI

VOYAGES

D'ANTENOR

EN GRECE ET EN ASIE,

AVEC

DES NOTIONS SUR L'EGYPTE;

Manuscrit grec trouvé à Herculanum,

TRADUIT PAR E. F. LANTIER.

SEPTIÈME ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR.

AVEC CINQ PLANCHES.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Imp.-Lib., rue Hautefeuille.

AN XII. (1804.)

BIBLIOTECA LUCCHESINI

VOYAGES D'ANTENOR EN GRÈCE ET EN ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de Leucade. Ils y rencontrent Sapho et deux Grecs malheureux.

Je proposai à Phanor de l'accompagner à Leucade: j'avois deux motifs; celui de la curiosité, et celui de le dissuader d'un remède si violent. Je lui représentai que l'on ne se tuoit pas pour avoir été piqué par une épine cachée sous des fleurs; qu'il étoit trop heureux d'être débarrassé de Théano; que l'inconstance et la perfidie d'un sexe mobile ne devoient pas plus étonner que l'inconstance des vents ou la légéreté du papillon; que s'en affliger c'étoit sottise (1). « Je sens, répondit-il, toute la force de votre logique; je sens que je méprise Théano, mais son souvenir me poursuit et me déchire; je l'aime

encore avec plus de fureur, et le saut de Leucade peut seul opérer ma guérison. — Mais vous exposez votre vie? — Il vaut mieux la perdre que de la traîner sous le poids des afflictions. D'ailleurs, je connois un homme, nommé Macès, qui a fait quatre fois ce saut périlleux; et loin d'y succomber, il a trouvé dans cette épreuve le remède de quatre passions malheureuses. — Ignorez-vous la fin désastreuse d'Artémise, cette reine de Carie, qui combattit si vaillamment à Salamine? Eperdument éprise d'un jeune homme d'Abydos, elle en fut abandonnée: ivre de jalousie et de vengeance, elle s'attacha à sa poursuite, le surprit dans les bras du sommeil, et, armée d'un fer aigu, elle lui creva les yeux. Ce crime de l'amour fut vengé; le remords, des souvenirs cruels, le feu même de l'amour s'irritant dans le cœur de cette amante avec plus de furie, le déchirèrent impitoyablement. Désespérée, plus passionnée que jamais, elle vint chercher à Leucade un remède à ses maux; elle y trouva la mort ».

Pendant le reste du voyage, Phanor ne me parla que de l'ingratitude de Théano, de sa beauté; il me jura cent fois qu'il renonçoit à ce sexe ingrat et dangereux: ensuite il répétoit son élégie, et parfois je la chantois avec lui. C'est ainsi que nous arrivâmes à Leucade.

L'île de Leucade ou Leucate est située dans

la mer Ionienne, sur la côte de l'Acarnanie. A l'une des extrémités de l'île, vis-à-vis de Céphalonie, s'élève une montagne très-haute et concave, sa base ayant été creusée par l'impétuosité des flots; on voit sur le sommet du promontoire un rocher menaçant, suspendu en précipice sur l'abîme des mers. On dit qu'un enfant, nommé Leucatée, s'élança du haut de ce rocher dans les flots, pour échapper aux poursuites d'Apollon, et qu'il donna son nom à cette île.

Après la mort du jeune Leucatée, on établit un temple et une fête en l'honneur d'Apollon, et l'on forçoit un criminel condamné à mort, à se précipiter du haut du promontoire. On avoit l'attention d'attacher à ses habits des aîles d'oiseaux, et même des oiseaux vivans qui le soutenoient en l'air, et rendoient sa chute plus lente et plus douce. Plusieurs petits bateaux, rangés autour du précipice, l'attendoient pour lui donner du secours (2).

Nous trouvâmes, à Leucade, une affluence de voyageurs qui nous surprit; mais nous en sûmes bientôt la cause. Phanor étant allé se faire inscrire parmi ceux qui vouloient faire le saut du rocher, les prêtres lui dirent que la célèbre Sapho avoit pris date avant lui, et devoit sauter le lendemain; mais qu'il n'avoit qu'à prêter le serment, et qu'il passeroit im-

médiatement après elle. A ce nom de Sapho, dont la renommée publioit au loin les talens, l'esprit et les amours, que la Grèce enchantée avoit nommée la dixième Muse, je demandai à l'un des prêtres, s'il ne seroit pas possible de la voir et de lui parler? « Elle est, me dit-il, d'un accès très-difficile; son amant l'a trahie. Éperdue de douleur, d'amour et de jalousie, elle vient chercher ici sa guérison ou la mort. Vous la voyez non loin, qui se promène sur le bord du promontoire, le visage pâle, abattu; ses yeux sont attachés à la terre; elle rêve profondément et paroît immobile: maintenant elle marche à grands pas, l'air très agité, le visage enflammé de colère; elle gesticule, regarde le ciel qu'elle accuse de ses malheurs; elle s'avance sur l'extrémité du rocher. Suivons; ses yeux en mesurent la profondeur; elle recule: le bruit des flots écumans l'épouvante. Dans ce moment son visage paroît plus calme; elle jette les yeux sur ces rochers épars, où sont gravés les noms des amans qui ont fait heureusement le saut du promontoire. La voilà qui s'arrête devant le tombeau de la jeune Artémise; elle le regarde attentivement; une sueur froide découle de son front: quel sujet de méditation pour Sapho! quel rapport dans leur sensibilité, dans leurs malheurs »!

Cependant nous avancions; nous observions

ses mouvemens, sa figure, avec cet intérêt, cette avide curiosité qu'excite une personne célèbre et malheureuse.

Sapho, privée du don flatteur de la beauté, étoit de petite stature, avoit la peau très-brune, les yeux petits, mais étincelans de feu et d'esprit: la volupté, la flamme du génie, la sensibilité se peignoient tour-à-tour sur son visage, ou plutôt s'unissoient comme des couleurs fondues ensemble, pour lui composer une physionomie des plus piquantes; et si la beauté, comme on peut la définir, n'est autre chose que ce qui plaît aux yeux, et agite l'ame agréablement, Sapho jouit de ce don précieux.

Pour avoir un prétexte de lui parler, j'engageai Phanor à la prier de lui céder la priorité pour le saut du promontoire Elle étoit assise sur un rocher en face de la mer, où ses yeux étoient fixés; elle sembloit se dire: *Voilà mon tombeau!*

Nous l'abordons, et Phanor forme sa demande. Sapho lui répond: « Vous avez donc trouvé aussi un monstre de perfidie? Je n'en suis pas surprise: hommes et femmes, tout est ingrat; mais Phaon est le plus perfide des hommes! Racontez-moi vos malheurs; et si les dieux sont plus barbares pour vous que pour moi, je vous accorde votre demande ». Phanor lui fit alors le récit de la trahison de

Théano. « Vous éprouvez, lui dit-elle, un revers assez ordinaire; vous ne perdez qu'une maîtresse fausse, coquette, qui en aimoit un autre; ou plutôt elle n'aime personne, et s'idolâtre elle-même; d'ailleurs elle ne vous doit ni amour, ni reconnoissance; vous n'avez rien fait pour elle, rien sacrifié. Mais Phaon, l'ingrat Phaon, me doit tout, son esprit, ses connoissances, sa célébrité; j'ai rendu son nom immortel, en l'attachant au mien. Si Vénus m'a dénié la beauté, cette fleur fragile, Minerve m'a donné les talens, le génie, présens célestes, bien supérieurs à la beauté; j'ai sacrifié ma réputation, ma vertu, à ce qu'il appeloit son bonheur: je ne respirois que pour lui; il étoit le centre et le but de toutes mes pensées, de tous mes desirs, de toutes mes affections; mon ame n'étoit pleine que de lui, n'existoit que dans lui. Pour le traître j'ai abandonné toutes mes disciples, et cette jeune et charmante Erinné, mon égale en talens; j'ai sacrifié à cet ingrat les trois grands poëtes de ce siècle, Archiloque, Hipponax et Alcée, cet Alcée qui m'adoroit! Pour Phaon je me suis attiré la haine des femmes, qui m'ont flétrie des noires couleurs de la calomnie (5). Pour lui j'ai déserté le sentier de la gloire, j'ai quitté les délices d'Athènes, où je jouissois du double plaisir de régner à la fois par l'amour

et l'admiration sur votre sexe et le mien. Veuve et maîtresse absolue, je me suis éclipsée, j'ai fui le monde; que n'ai-je pas fait? J'ai refusé le titre d'épouse, craignant d'attrister l'amour en lui donnant des chaînes; le nom de son amante étoit plus doux à mon cœur: mais le temps ni la situation de mon esprit ne me permettent un plus long entretien. Je vais vous confier un manuscrit où sont gravés mon histoire et mes malheurs. Hélas! je l'avois commencé dans le calme des beaux jours de l'amour et de la solitude! Pour le reste de l'ouvrage, vous direz que Sapho, trahie, désespérée, déjà couverte des ombres de la mort, a eu assez de force d'esprit, d'empire sur sa douleur, pour déposer dans le sein de la postérité son infortune et le crime de Phaon. Si je péris, vous pouvez le publier; si je survis, j'exige votre parole que vous me le rendrez ». Nous la lui donnâmes. Elle nous remit alors un petit bâton garni d'ivoire aux deux extrémités, autour duquel étoient roulées des feuilles de papyrus écrites de sa main. « A l'égard, ajouta-t-elle, de la priorité que vous me demandez, je vous la refuse: votre blessure doit à peine effleurer votre cœur, et bientôt elle sera fermée; la mienne est profonde et incurable. Adieu, j'ai besoin d'être seule ». A ces mots, elle nous salua et s'éloigna rapidement.

Dans ce moment un vaisseau abordoit : deux hommes en descendirent, et montèrent au temple d'Apollon ; nous soupçonnâmes que c'étoient deux amans malheureux qui venoient chercher un remède à leurs maux. Nous les joignîmes au temple : ils avoient sur le visage l'empreinte d'une longue tristesse, l'un à son automne, l'autre dans la fleur de l'âge. Ils se firent inscrire pour passer après Phanor.

Nous étions curieux de savoir la cause de leur voyage : l'homme âgé s'éloigna de son compagnon, et nous l'abordâmes. Je lui pris, selon l'usage, le menton avec la main droite (4), et lui fis quelques questions sur le jeune homme qui l'accompagnoit, et sur le triste motif qui l'attiroit à Leucade. « Il n'en a point de raisonnable ; c'est un cerveau exalté, un cœur pusillanime : plût au ciel que mon malheur fût aussi chimérique que le sien !

» Nous sommes l'un et l'autre de Sicyone, un des plus beaux et des plus riches pays de la Grèce. Il aimoit depuis deux ans la belle Agariste ; leur mariage étoit arrêté : mais cette beauté vit dans la nuit Diane chaussée d'un cothurne, un croissant sur le front et un arc à la main, qui lui commandoit, sous peine des plus grands châtimens, de lui consacrer sa virginité. Frappée de cette vision, épouvantée des menaces de la déesse, elle a bravé les prières de

sa famille, les pleurs de son amant, et s'est réfugiée dans son temple.

» Ce jeune homme, au désespoir, vient chercher sa guérison à Leucade. Vous voyez que c'est une légère perte que celle d'une maîtresse que l'on peut remplacer aisément; il se croit cependant le plus infortuné des mortels, comme si je n'existois pas ». Je l'assurois qu'il avoit raison; je déplorai ses malheurs sans les connoître, et nous le laissâmes très-satisfait de nous.

La curiosité, ce monstre à tant d'oreilles, nous fit chercher le compagnon du vieillard; nous l'aperçûmes qui gravoit des lettres sur l'écorce d'un arbre; nous feignîmes de nous trouver auprès de lui fortuitement, et nous nous récriâmes sur notre indiscrétion. « Vous ne sauriez, dit-il, m'importuner; vous êtes sans doute des infortunés, qui venez, comme moi, chercher à Leucade la fin de vos misères »? Je l'assurai que nous étions fort à plaindre. Je lui demandai si son compagnon étoit aussi malheureux que lui? « Hélas! il s'en faut de beaucoup, quoiqu'il le pense: sa perte est légère, son malheur est idéal; mais le mien est irréparable. Je vais vous faire son histoire.

» Il se nomme Philoxène, et jouit d'une grande opulence; il a épousé naguère Tamyris, jeune beauté qu'il adoroit; et ce qui a le plus

flatté son amour-propre, c'est la préférence qu'il a obtenue sur Timanthe, jeune homme très-aimable, mais sans fortune. Pendant plusieurs mois, Philoxène a été le plus heureux des hommes; mais l'hymen a des jours nébuleux. Un esclave vint lui confier secrètement que sa femme avoit accordé un rendez-vous à Timanthe, à condition, m'a-t-il dit, que je serois présent. Cette clause ne rassura pas cet époux alarmé; il voulut être témoin lui-même de cette entrevue mystérieuse. Il se cacha sous l'habit de son esclave; et, à la première veille de la nuit (*a*), qui étoit l'heure donnée, il alla, une lampe à la main, ouvrir la porte de la maison à cet amant disgracié, qui étoit trop empressé, trop ivre de joie, pour s'amuser à regarder son introducteur. Lorsqu'ils furent dans la chambre de Tamyris, l'esclave prétendu alla se blottir dans un coin, où la lumière, très-affoiblie, lui permettoit de voir sans être reconnu; mais sa femme, pour le moins aussi rusée que lui, avoit mis dans un flacon d'excellent vin un suc somnifère; elle en remplit une coupe, et la lui porta, en lui disant que, pour le régaler et payer ses soins, elle avoit choisi le meilleur vin de son mari. Philoxène,

(*a*) Les Grecs partageoient la nuit en trois veilles : la seconde commençoit environ quatre heures après le coucher du soleil.

fort ami de cette boisson, et qui ne se doutoit pas de la vertu que celle-ci recéloit, s'abreuva de la coupe entière : l'effet en fut prompt, ses yeux s'appesantirent ; il vouloit voir, et ils se fermoient ; il vouloit écouter, et il n'entendoit pas ; il lutta tant qu'il put contre la force du breuvage ; mais bientôt un profond sommeil enchaîna toutes ses facultés. Nos amans profitèrent d'un temps si précieux ; ils étoient jeunes, ardens, amoureux, et ils oublièrent de mesurer l'heure qui s'écouloit. Après un paisible sommeil, l'époux s'éveille un peu tard pour son repos : il se rappelle qu'il n'étoit pas venu là pour dormir ; il regarde, il se frotte les yeux ; il doute, cherche à rappeler ses idées. Enfin, bien éveillé, il voit Timanthe dans les bras de sa femme. Transporté de fureur, il se lève, crie, s'élance, renverse, brise tout. Si la foudre fût tombée aux pieds de ces amans malheureux ; si les Furies leur eussent tout-à-coup apparu, agitant leurs flambeaux, la tête ceinte de couleuvres, ils auroient été moins épouvantés : ils restoient confondus, anéantis. Cependant Timanthe, bientôt rassuré, s'oppose à la furie de Philoxène, prend Tamyris sous le bras, et s'enfuit avec elle. Le malheureux époux, n'écoutant d'abord que la vengeance, a répudié sa femme ; mais il ne peut supporter cette séparation ; il la pleure le jour,

il la pleure la nuit, et il vient à Leucade, chercher la fin de ses tourmens. Il est bien moins à plaindre que moi : il ne perd qu'une femme galante, qui ne l'aime point, qu'il reprendra d'ailleurs quand il voudra ; et moi, Diane m'a enlevé pour jamais une maîtresse, douce, sensible, et dont j'étois aimé ». Nous convînmes avec lui que son malheur étoit réel, et celui de Philoxène chimérique.

CHAPITRE II.

Sapho fait le saut de Leucade.

Le jour où Sapho devoit faire le saut du promontoire, nous allâmes par mer au pied du rocher. Elle étoit couverte de bateaux rangés en demi-cercle ; ils laissoient au milieu l'espace nécessaire pour recevoir cette infortunée ; huit excellens nageurs l'attendoient pour la retirer des flots ; le haut du rocher étoit aussi chargé de spectateurs, attirés par la célébrité de la victime. Elle étoit allée au temple pour se rendre Apollon propice ; les prêtres immolèrent une génisse, et déclarèrent les auspices favorables.

Au sortir du temple, Sapho, sans fleurs, sans voile, les cheveux épars, s'avance entre deux prêtres sur le bord du promontoire, promène ses regards sur les spectateurs, et mesure d'un œil fixe et tranquille l'espace qu'elle alloit franchir : tout le monde les yeux sur elle, attendoit en silence le succès de cette terrible épreuve. Sapho s'avance trois fois sur l'extrémité du rocher, et trois fois, par un mouvement involontaire, elle recule. Les prêtres l'exhortent, l'encouragent : elle revient, lève les yeux et les mains au ciel, et se précipite. Nous voyons dans les airs l'infortunée Sapho rouler sur elle-même, tomber dans le gouffre des eaux et disparoître. Les clameurs, l'effroi des spectateurs redoublent. Cependant les nageurs plongent, la cherchent : deux fois on l'aperçut se débattant, luttant contre les vagues, et deux fois les vagues l'engloutirent. Enfin, les plongeurs la trouvent, et la transportent sur le rivage : on l'étend sur le sable, mais froide et inanimée. On s'empresse autour d'elle, la foule l'environne ; on s'écrie : « Elle n'est plus ! elle est morte » ! Je mets la main sur son cœur, j'y sens encore de la chaleur et du mouvement. « Non, elle vit, m'écriai-je, secourons-la, sauvons-la ». On la rappelle à la vie : enfin elle respire, ouvre les yeux qu'elle arrête sur moi ; et se soulevant avec effort pour

me parler : « Qui que vous soyez, je vous recommande ma sépulture ! je meurs victime de l'amour et de l'ingratitude ! Si par hasard vous rencontrez Phaon, parlez lui d'une infortunée, à qui, pour prix de son amour, il a donné la mort. — Songez à vivre, à vous conserver, pour être l'ornement et la gloire du monde. — La gloire ! quelle chimère ! Hélas ! je ne laisse que des mourans sur la terre » ! A ces mots, elle cessa de vivre. Nous fondions en larmes. Je m'éloignai bien vîte avec Phanor de cette scène de douleur, après avoir recommandé aux prêtres les obsèques de cette infortunée, auxquelles nous promîmes d'assister.

Nous marchions le long du rivage, rêveurs et taciturnes ; je voulois laisser à Phanor le temps de réfléchir sur cette catastrophe. Enfin, après un long silence, je m'écriai : « Quel sort déplorable, avec tant de talens, d'esprit, un cœur si tendre ! — Oui, cette mort est terrible. — Que pensez-vous du saut de Leucade et de sa façon de guérir ? — Qu'elle est immanquable. — Vous reste-t-il encore quelque velléité d'en essayer ? — C'est à quoi je rêvois. J'avoue que je suis un peu refroidi. — On le seroit à moins. Convenez que cet un acte de folie ? — Oui, cela y ressemble. — Voulez-vous que nous partions demain ? — J'y consens ; je me réconcilie avec la vie ». Nous rencontrâmes les

deux désespérés de Sicyone, qui devoient aussi faire le saut du rocher. Phanor leur dit qu'il cédoit son tour au plus pressé des deux. « Je vous rends grâce, répondit Philoxène; le remède me paroît un peu trop violent; j'aime mieux être mari trompé que mari noyé; et je laisse à mon jeune compagnon la gloire et l'honneur d'un pareil exploit ». Celui-ci répliqua qu'il n'abuseroit pas de la faveur; que la belle Agariste pouvoit vouer sa virginité à la triple Hécate, à Proserpine, à qui bon lui sembleroit, mais qu'il ne feroit pas le saut de Leucade pour les prémices de la belle Hélène. Ainsi le sort funeste de Sapho sauva trois insensés d'une mort presqu'assurée. Les ministres du temple n'auront pas manqué d'attribuer leur guérison à la sainteté du lieu.

Je dis alors aux deux voyageurs, que Sapho m'avoit confié l'histoire de ses amours, et que, s'ils vouloient, je leur en ferois la lecture. Nous allâmes nous asseoir au bord de la mer, sur un lit d'algue et de mousse, et je lus ce qui suit:

CHAPITRE III.

Histoire des Amours de Sapho et de Phaon.

« Je rencontrai Phaon pour la première fois à Athènes, sous le péristile du temple de Jupiter. Il venoit de se signaler dans les nobles exercices du Gymnase ; les sucs onctueux de l'olive brilloient encore sur son sein découvert. Un léger duvet, plus doux que l'herbe naissante, commençoit à poindre sur l'incarnat de son teint. Le jeune Hylas qu'enlevèrent les nymphes, Cyparisse dont la mort fit pleurer Apollon, n'avoient pas de charmes plus séduisans. Je le vis, je tressaillis, je le regardois encore, et une fièvre ardente me consumoit. Je revins chez moi égarée, éperdue. Prosternée aux pieds de Vénus, j'implorai sa pitié ; je lui demandai Phaon : ma lyre, ma douce lyre ne rendit plus de sons. Le jour m'accabloit de sa lenteur ; la nuit me paroissoit l'image de l'éternité des malheureux : mon corps devint semblable au souci jaunissant. Cinq fois le soleil avoit décrit son cercle diurne, et ma douleur étoit la même.

Enfin, je me confiai à Biblis. « Ma chère Biblis, lui dis-je, aie pitié de moi : je suis la proie du cruel amour; le jeune Phaon absorbe toute mon ame : cours au Gymnase ; dis-lui : « Sapho voudroit vous voir »; et tu le conduiras ici ». Elle part et revient avec lui. Dès que je le vis franchir d'un pied léger le seuil de ma porte, je devins plus froide que la neige ; je tremblai, je brûlai. Le cruel voit mon trouble, il baisse les yeux et s'assied sur ma couche. « Belle Sapho, me dit-il, mon cœur t'a prévenue. Je te vis au temple de Jupiter, et le feu de l'amour pénétra jusqu'au fond de mes veines. Si la même ardeur t'enflamme, je n'ai plus rien à demander à Cypris, je suis au faîte de la gloire et du bonheur ». Il dit. Trop aisément persuadée, je m'inclinai sur lui ; mon sein brûla contre le sien, mon visage s'anima d'un feu nouveau, et mon ame s'enivra dans les sources de la volupté.

» Les premiers jours de notre ivresse, Phaon me proposa d'abandonner Athènes, où m'avoit attirée l'amour des arts et de la gloire, pour nous retirer dans une solitude agréable et champêtre. « Mon cher Phaon, lui dis-je, je suis prête à vous suivre sur le mont Rhodope, ou dans les déserts de la Thébaïde ; je quitterois pour vous le monde, les plaisirs, la fortune, la gloire : qu'est tout cela près de l'amour ! Je

suis sûre de me plaire avec vous dans l'asile le plus sauvage; l'ennui n'y empoisonnera jamais aucune de mes heures : la paix, l'étude, les charmes de la campagne, et sur-tout mon amant, embelliront mes jours, en précipiteront la course. Mais vous, supporterez-vous la monotonie, le vide la retraite, le poids d'une vie inactive, et la longue durée de nos tête-à-tête» ? A ces mots, il s'écria : « Trop aimable Sapho, l'ennui ne peut habiter auprès de toi ; tu réunis l'intérêt du sentiment à l'attrait piquant de la variété : tes connoissances, ton imagination animent tout, vivifient tout ; l'on est auprès de toi dans le temple des Muses ». Séduite par l'amour, plutôt que par les discours de Phaon, entraînée par mon goût pour les champs, goût si naturel aux ames tendres et aux esprits sages, j'eus la foiblesse de condescendre à ses vœux. Cependant je résolus de chercher une solitude riante, où la voix des hommes se fît entendre quelquefois, où le charme du repos, et même de l'amour fût suspendu par les plaisirs d'une société choisie.

» J'avois parcouru une partie de la Grèce ; je connoissois la vallée de Tempé en Thessalie, séjour délicieux, où tout rit à l'imagination, où l'homme sensible et éclairé sent qu'il peut vivre seul avec la nature ; je proposai cet asile à Phaon qui en fut enchanté. Nous partîmes

bientôt, ravis de nous dérober au fracas tumultueux d'Athènes, pour aller jouir des doux loisirs, des agrémens de la campagne et des délices de l'amour.

» Arrivés à Gonnus, ville de Thessalie, nous nous embarquâmes sur le Pénée, pour reconnoître ses bords, et chercher une maison dans un site agréable.

» Nous étions alors au milieu du printemps; la vallée de Tempé en paroissoit le temple: elle s'ouvre au sortir de Gonnus; sa longueur est de quarante stades (5); sa largeur, très-inégale, est tantôt de deux, tantôt de quatre, entre l'Olympe et l'Ossa; le fleuve Pénée la parcourt dans un canal tranquille, serpentant autour des petites îles, dont il éternise la verdure et les ombrages. Une lumière pure se reposoit doucement sur les objets; la fraîcheur des bois et des eaux tempéroit l'action du soleil. Depuis le pied des collines jusqu'au bord du fleuve, tout est vergers et prairies émaillées, peuplés d'oiseaux dont les chants mélodieux se mêlent aux accords des chalumeaux rustiques: l'Ossa et l'Olympe, à droite et à gauche, nous présentoient des tableaux ravissans. Ici l'on voit des vignes rangées en amphithéâtre; là, des bois de peupliers, des platanes, des frênes sourcilleux: des nappes d'eau y tombent en cascades, et forment aux pieds

des collines, des ruisseaux qui, après avoir promené leurs flots limpides à travers les prairies, finissent leur course dans le sein du Pénée (*a*) : ainsi nous terminerons la nôtre au sein de la nature ! Une forêt d'arbres qui croissent spontanément, couvroit le fleuve de ses ombres. A cet aspect, je m'écriai : « C'est ici la fête des yeux ! Cette délicieuse vallée est formée pour les scènes heureuses de l'amour, de l'innocence et de la tranquillité ». Après avoir parcouru les bords du fleuve, nous revînmes aux environs de Gonnus, où étoit l'asile que nous cherchions. Descendus du bateau, nous arrivâmes, à travers des bosquets de lauriers, au pied du mont Olympe. Nous trouvâmes à mi-côte une maison charmante, qui dominoit sur la plaine, la rivière et la ville, dont elle n'étoit éloignée que de vingt stades.

» La nature avoit tout prodigué pour embellir ce séjour ; on n'y voyoit ni statues, ni marbres, ni obélisques, ni bassins magnifiques : des prairies, des ruisseaux, des vergers nous présentoient, sans faste, des beautés plus touchantes. Cet asile charmant fixa notre choix et nos vœux.

» C'est là que le temps nous entraîna avec une extrême rapidité; le seul regret de sa vîtesse

(*a*) Cette vallée délicieuse produit du vin excellent et des fruits recherchés ; l'air y est pur et sain.

mêloit

mêloit parfois un sentiment d'inquiétude à notre bonheur. « Nos jours, disois-je souvent à Phaon, se suivent, se pressent comme les flots du Pénée ; notre jeunesse s'écoule, la mort nous suit à grands pas ; mais nous jouissons. Epuisons les voluptés, afin que, la vieillesse nous trouvant rassasiés de plaisirs et de vie, nous quittions l'existence comme un convive quitte la table du festin ». Pour varier nos amusemens et nos occupations, le jour, au frais sous des berceaux, je lui apprenois à marier sa voix aux sons de la cithare ; je lui enseignois le rhythme des vers, l'art enchanteur d'unir le sentiment, l'harmonie à la vivacité des images. C'est pour cet ingrat qu'un jour, dans l'enthousiasme de la poésie et de l'amour, je composai cette ode qui a circulé dans toute la Grèce, et que sans doute la postérité répétera encore (6).

» La nuit, quand le ciel sans nuages déployoit le spectacle ravissant de cette immensité d'étoiles qui brillent à travers un espace incommensurable, je promenois ses yeux et sa pensée sur ces corps errans et lumineux ; je lui dévoilois les systèmes de l'astronomie. « Voilà, lui disois-je, l'étoile de Vénus, qui, le matin, sous le nom de *Lucifer*, précède le char du soleil, et brille encore quand toutes les autres étoiles ont disparu. Le soir, sous le

nom de *Vesper*, elle suit cet astre, dont elle ne s'écarte au plus que de quarante-sept degrés et demi. Le grand éclat de cette planète vient, à ce que je présume, de la chaîne des montagnes hautes et arides qui la ceignent de tous côtés (*a*). Je lui montrois ensuite les sept filles d'Atlas ou les Pléïades, qui paroissent au printemps à la tête du Taureau : elles avoient perdu leur frère déchiré par un lion : elles ne cessoient de pleurer sa mort ; et Jupiter, ému de compassion, les plaça dans le ciel. Tantôt je lui expliquois les phases de la lune, et sa révolution autour de la terre en vingt-sept jours et un tiers. « Anaxagore, lui disois-je, prétend qu'elle est habitée. Métrodore trouve qu'il est aussi absurde de ne mettre qu'un seul monde dans le vide infini, que de dire qu'il ne pourroit croître qu'un épi de blé dans une vaste campagne. Epicure, Démocrite, Leucippe sont du même avis. En effet, nous voyons six planètes autour du soleil ; elles tournent dans leurs orbites ; elles ont, comme la terre, un mouvement de rotation, des inégalités, des montagnes ; pourquoi ne seroient-elles pas aussi habitées ? Ce que ces grands

(*a*) Bianchini, de Vérone, a compté, vers le milieu du disque de Vénus, sept mers qui se communiquent par quatre détroits, et deux autres mers vers les extrémités, sans communication avec les premières.

philosophes disent de ces planètes, je l'étends à tous les systèmes planétaires qui environnent les étoiles : chaque étoile doit être un soleil, un corps lumineux et immobile, qui sans doute est entouré de ses planètes peuplées comme la terre.

Necesse est confiteare
Esse alios aliis terrarum in partibus orbis,
Et varias hominum gentes et secla ferarum.

LUCRET.

Cependant je crois Mercure inhabitable ; car la proximité du soleil doit rendre l'intensité de son action sur lui beaucoup plus considérable que la plus grande chaleur de la terre (7).

» Je lui expliquai ensuite la cause des éclipses qui effraient le peuple ; tantôt je lui faisois observer le pôle boréal. Nous comptions ensemble les sept étoiles brillantes de la grande Ourse. Je lui racontois l'histoire de l'infortunée Calysto, que la jalouse Junon avoit métamorphosée en ourse, pour l'enlever à Jupiter qui l'aimoit ; mais ce Dieu la plaça dans le ciel, sous le nom d'Hélite, ou du Chariot. Cette étoile qui brille à côté, est son fils Arcas, qui, à la chasse, alloit percer sa mère de son dard, lorsque Jupiter, pour empêcher ce parricide, le changea en ours, et l'attacha au ciel sous le nom de Bootès, ou de Bouvier. Pendant long-

temps la grande Ourse a servi de guide aux nautonniers; mais on découvrit enfin, plus près du pôle arctique, Cynosure, ou la petite Ourse, composée aussi de sept étoiles brillantes: c'étoient autrefois des nymphes qui avoient soigné l'enfance de Jupiter. Les navigateurs se règlent aujourd'hui sur cette dernière constellation, et sur-tout sur l'étoile polaire, qui est isolée et à la queue des autres. Elle paroît immobile, parce que le cercle qu'elle décrit est petit, et qu'elle ne s'éloigne du pôle que de deux degrés au plus (*a*).

» Je lui parlois du cycle, ou du nombre d'or du philosophe Méthon, que les Athéniens ont fait graver dans la place publique (8).

» Quelquefois, lorsque le midi versoit des torrens de feux sur la terre embrasée, nous nous retirions dans une grotte tapissée de mousse. Là, couronnés de fleurs, mollement assis sur des lits de feuilles, je chantois sur ma lyre les charmes du printemps, les bienfaits de Cérès, la beauté et la puissance de Cythérée, les doux plaisirs, l'ivresse de l'amour; et lorsque Morphée répandoit autour de nous ses pavots bienfaisans, couchés à côté l'un de

(*a*) Les étoiles fixes ont un mouvement, mais d'une extrême lenteur; elles ne changent point de situation entr'elles. Les astronomes les prennent pour des points immobiles auxquels ils rapportent tous les mouvemens des planètes qui sont au-dessous d'elles.

l'autre, nous recevions le dieu dans nos yeux appesantis : quelle heureuse existence ! quel songe ravissant ! que le réveil est affreux » !

CHAPITRE IV.

La lecture est interrompue. Obsèques de Sapho.

DANS ce moment on vint nous avertir que l'on alloit rendre les derniers devoirs à l'infortunée Sapho ; nous courûmes aussitôt. Phanor alla trouver les prêtres pour leur signifier qu'il renonçoit au saut du promontoire. Ils lui objectèrent son serment à Apollon. Il leur répondit, qu'il étoit vrai qu'il avoit fait un serment, mais que depuis, il avoit juré par les manes de Sapho de ne pas le tenir.

Le corps, déjà lavé, étoit parfumé d'essences et revêtu d'une robe éclatante ; il étoit à l'entrée du temple, à côté d'un vase d'eau lustrale, où se purifioient ceux qui touchoient le cadavre. Nous couvrîmes sa tête d'un voile, et nous y attachâmes une couronne de laurier ornée de quelques fleurs. Un prêtre lui mit dans la main un gâteau de farine et de miel.

pour appaiser Cerbère, et sous la langue, une pièce d'argent, pour payer le passage de Caron (9).

Le corps resta ainsi exposé le reste du jour et toute la nuit; des femmes qui le veilloient, poussoient de longs gémissemens, des cris de douleur : quelques-unes en signe d'affliction, coupoient les boucles de leurs cheveux, et les déposoient dans le cercueil, fait de bois de cyprès.

Le convoi fut indiqué, suivant l'usage, avant le lever du soleil : des joueurs de flûtes étoient à la tête; des hommes vêtus de noir, les yeux baissés, précédoient le char, et des femmes fermoient la marche. Nous montâmes dans cet ordre, une colline destinée à la sépulture : on y dressa le bûcher, on y plaça le corps tourné vers l'occident, et l'on y mit le feu avec des torches. Pendant qu'il brûloit, nous fîmes des libations; nous jetâmes dans le feu, des fleurs, du miel, du pain, et quelques dépouilles de Sapho; nous l'appelâmes trois fois. Dès que le cadavre fut consumé, on recueillit les cendres dans une urne qui fut ensevelie dans la terre. On éleva auprès un cyppe (10), sur lequel on grava une lyre, attribut de la poésie, avec cette épitaphe;

« Ci-gît Sapho, la gloire de nos jours :
» Muses, pleurez; pleurez, Amours ».

Nous plantâmes quelques ormeaux autour de la sépulture; après quoi nous l'appelâmes encore trois fois (11), et ce dernier adieu renouvela nos larmes. Ceux qui avoient assisté au convoi furent invités au festin funèbre; nous célébrâmes à l'envi les talens, le génie de Sapho. Le repas fini, nous nous embrassâmes tous, et chacun fit ses adieux, comme si c'étoient les derniers, et que nous ne dussions plus nous revoir.

Au sortir de cette cérémonie, nous allâmes continuer notre lecture sous un vaste rocher, où régnoient le silence et la fraîcheur.

CHAPITRE V.

Suite de l'Histoire de Sapho.

Nous touchions à l'anniversaire d'une fête que les Thessaliens célèbrent tous les ans dans la vallée, en mémoire d'un tremblement de terre qui avoit ouvert la route aux eaux du Pénée. Les habitans de Gonnus et des villes voisines se rendirent en foule sur les bords du fleuve; il disparoissoit sous la multitude des bateaux qui montoient et descendoient : on offrit des sacrifices sans nombre; l'air étoit

embaumé de l'odeur des parfums : l'élite des jeunes personnes séparées en deux troupes, selon leur sexe, portant des branches de laurier, chantoit en chœur, et répondoit alternativement des hymnes religieux. Les échos répétoient leurs chants et leurs cris d'allégresse. Ces rites accomplis, on dressa, sous des bosquets, dans les petites îles, les tables du festin. Dans cette fête, on rappelle les hommes à l'égalité primitive de la nature ; les maîtres et les esclaves confondus, mangent ensemble, et les maîtres servent les esclaves.

» Cette égalité accroît la joie et la licence de la fête : les repas se prolongèrent dans la nuit, et on les termina par la danse, la musique et d'autres exercices.

» Au milieu de ce tumulte, je perdis Phaon; mais j'eus le bonheur de rencontrer Thalès de Milet qui se promenoit avec des sophistes de Gonnus et d'Homélis. Ce philosophe, nommé depuis, l'un des sept sages de la Grèce, revenoit d'Egypte ; je l'avois connu à Athènes. Après les expressions de la joie et de l'amitié, les sophistes nous conduisirent dans une des gorges du mont Ossa, où les Titans, dit-on, osèrent combattre les dieux. Là, un torrent écumeux, roulant avec fracas de rochers en rochers, les ébranle, et souvent les entraîne ; ses vagues se heurtent, se brisent, se soulèvent

et se précipitent, furieuses et mugissantes, dans un gouffre, d'où, avec une nouvelle furie, elles s'élancent dans les airs.

En continuant à monter, nous nous trouvâmes entre deux montagnes noires, dépouillées de tout germe de fécondité, n'offrant de toutes parts que des abîmes profonds : les nuages erroient et pesoient sur nos têtes; au-dessous reposoit le chaos. Nous voyions des montagnes écroulées, cachées sous leurs débris; des roches entassées, et d'autres menaçant d'écraser dans leur chute tout ce qui seroit sur leur passage. Redescendus dans la vallée, je priai Thalès de nous raconter quelques particularités sur l'Egypte. Nous allâmes nous asseoir, loin de la foule, sous des peupliers qui bordoient un joli ruisseau; la lune jetoit, à travers les arbres, une lumière douce entremêlée de l'ombre des feuilles. Thalès s'assit au milieu de nous, et commença ainsi sa narration.

CHAPITRE VI.

Trait d'audace sur le Nil. Du Phénix.

« Je vais vous parler d'un trait d'audace qui se passe à l'une des cataractes du Nil, car ce fleuve en a plusieurs, deux sur-tout qui tombent de fort haut. En approchant de la principale, nous dit Thalès, le fleuve, resserré dans son lit par deux montagnes, devient tout-à-coup furieux : il écume, il se précipite à travers des rochers avec un si terrible fracas, qu'il porte la terreur à soixante stades à la ronde (*a*). Les gens du pays donnent ici un spectacle plus effrayant que divertissant : ils se mettent deux dans une nacelle, l'un pour la conduire, l'autre pour vider l'eau. Après avoir navigué quelque temps sur les flots agités, ils s'abandonnent au fleuve qui les lance comme un trait au fond du gouffre. Le spectateur, épouvanté, les croit engloutis, mais le Nil, rendu à son cours, les remonte sur ses eaux tranquilles, et on les voit gais et rians continuer leur navigation ».

Il fut ensuite question de l'oiseau nommé

(*a*) Il tombe de deux cents pieds de haut.

phénix, si peu connu, et si renommé dans la Grèce. Je demandai à Thalès s'il l'avoit vu, et ce qu'il en pensoit? « Voici ce dont j'ai été témoin pendant mon séjour à Memphis. Un député de la ville du Soleil vint annoncer au roi Amasis l'arrivée d'un nouveau phénix. « On a vu, seigneur, dit-il, le bûcher s'allumer, et je suis parti en diligence pour vous apporter cette merveilleuse nouvelle. On n'ose, sans votre ordre, toucher à ces cendres précieuses ». Amasis fit soigneusement chercher dans les archives de l'Egypte tout ce qui concernoit cet oiseau miraculeux. On trouva qu'il avoit paru, pour la première fois, cinq cents ans auparavant sous le règne de Sésostris. « Qu'on prenne garde, dit le roi au député, de troubler la cendre dont le phénix doit renaître; attendons, sans y toucher, que la nature opère son ouvrage ». Les ordres d'Amasis furent observés, et le second phénix reparut dans le monde. Je vais présentement vous faire son portrait.

» Il naît dans l'Arabie, et vit cinq à six cents ans; il est de la grandeur d'un aigle; il a la tête ornée d'un plumage brillant, les plumes du cou dorées, les autres pourprées; la queue blanche, mêlée d'incarnat; les yeux étincelans comme des étoiles. Lorsque, chargé d'années, il voit approcher sa fin, il fait son nid de canelle et de gomme aromatique, s'y renferme;

après quoi il meurt ; de ses os et de sa moelle, il naît un ver qui devient un autre phénix. Son premier soin est de rendre à son père les honneurs de la sépulture : pour cela il compose une espèce d'œuf ou de boule avec de la myrrhe ; il mesure la grosseur et le poids à sa force pour le porter, et l'éprouve souvent ; puis il le vide en partie, y dépose le corps de son père, et en ferme soigneusement l'entrée avec de la myrrhe et d'autres parfums ; alors il se charge de ce précieux fardeau, et va le brûler sur l'autel du Soleil, dans la ville d'Héliopolis. — La description de cet oiseau, dis-je à Thalès, est magnifique ; mais m'assurez-vous de son existence ? — La nature est si voilée pour nous, elle a tant de mystères impénétrables, qu'il y auroit de la témérité à tout nier, et de la simplicité à tout croire.

» Nous avons dans l'île de Cos un ver précieux, qui tire de son corps une matière très-fine qu'il file, et dont on fait de riches étoffes. Ce ver, comme le phénix, renaît de lui-même. Après avoir filé la soie, il fait une coque dans laquelle il s'ensevelit. On la rompt, et il en sort un ver qui se métamorphose en papillon et meurt après avoir pondu des œufs. Ce sont autant de nouveaux vers que la chaleur fait éclore, qui, après s'être nourris quelques semaines de feuilles de mûrier, filent la soie jusqu'à

jusqu'à ce qu'ils aient consommé la matière ; ensuite ils s'enferment dans leurs enveloppes. Le phénix n'a, selon moi, rien de plus merveilleux. — Me voilà presqu'obligée, d'après cette analogie, de croire à son existence ! — Ou du moins d'adopter un scepticisme raisonnable. Je suis même persuadé que l'exemple du phénix a donné lieu, en Egypte, à cette loi si respectable qui ordonne aux enfans d'honorer le cadavre embaumé de leur père. Il est vrai qu'ils peuvent l'engager à des créanciers, mais à condition de retirer bientôt un gage si sacré ; et la loi prive de sépulture les enfans qui meurent sans avoir accompli ce devoir ».

« Le lever de l'aurore suspendit les jeux, les danses, et le récit de Thalès qui nous quitta. J'allai chercher Phaon, et nous nous retirâmes très-satisfaits d'une journée si agréable.

» En effet, je n'ai jamais vu de scènes plus riantes, plus animées : le fleuve couvert de bateaux, tout le monde inspiré par la joie, la danse et la musique ; ces repas sous des berceaux, sur les prés ; ces concerts harmonieux, unis aux chants des oiseaux ; tous ces groupes, ces tableaux champêtres enchantoient l'imagination et remplissoient l'ame des émotions les plus douces. Phaon ne parloit qu'avec transport des plaisirs de cette fête ».

Ici finissoit la première partie du Mémoire.

La seconde commençoit ainsi : « Filles de l'Hélicon, ne m'abandonnez pas ; je veux immortaliser les crimes de Phaon ! combien de fois ma main a hésité, tremblé, en les gravant sur ces tablettes !

» Le lendemain de la fête, Phaon voulut aller à Gonnus. Je ne donnai aucune attention à ce voyage : le soupçon n'entre pas aisément dans une ame noble. Il passa le jour suivant avec moi ; mais je lui trouvai un air rêveur et contraint. Je le crus indisposé ; je lui en parlai : il me rassura ; ma confiance l'enhardit ; il retourna à Gonnus. Peu à peu les absences devinrent plus fréquentes, et mes inquiétudes commencèrent ; je démêlai son embarras, son ennui, son impatience, les fausses couleurs qu'il donnoit à ses absences ; je ne doutai plus de sa perfidie. Le poison de la jalousie fermenta dans mes veines ; j'en cachai l'activité, et il se développa avec plus d'énergie. Un jour enfin, je ne pus m'empêcher de lui reprocher ses fréquentes promenades à Gonnus : il m'allégua pour excuse la maladie de Mélissus son ami, me peignit le danger de sa situation, et combien il étoit triste de mourir à la fleur de son âge. Reconnoissez la crédulité des amans ! combien ils aiment à se tromper ! ou plutôt reconnoissez la noble simplicité de mon ame ! Je crus à cette fiction ; je l'exhortai même à

lui continuer ses soins, en lui disant que les devoirs de l'amitié étoient aussi sacrés que ceux de l'amour. Un soir, à son retour, je lui trouvai l'air inquiet et soucieux : je lui en demandai la cause ; il me répondit que son ami déclinoit visiblement, et qu'il étoit si mal, qu'il se proposoit de retourner auprès de lui dès le grand matin, mais qu'il reviendroit pour dîner. Hélas ! j'approuvai son zèle ! il partit à l'aube du jour. Je ne sais quel dieu, ou quel mauvais génie, m'inspira d'aller l'attendre sur le chemin ! la journée invitoit, des nuages voiloient le soleil. Je marchai un Homère à la main, lorsque je rencontrai Thalès qui m'aborda. Mais, ô surprise ! je vois avec lui Mélissus, cet ami expirant, qui se portoit à merveille! La tête de Méduse ne produit pas des effets si rapides : je rougis, je pâlis. Thalès, s'apercevant de mon trouble, crut sa présence importune. Je me remis soudain, et l'assurai que, loin de me gêner, il me feroit plaisir de venir dîner chez moi avec son ami Mélissus : ils acceptèrent, et nous retournâmes ensemble.

» Vers l'heure du repas, j'allai au-devant de Phaon ; je le vis bientôt accourir, haletant, couvert de sueur ; car le traître n'avoit quitté la ville que le plus tard qu'il avoit pu. Je l'interrogeai sur la santé de Mélissus. — « La maladie est grave, me dit-il, mais les médecins

laissent quelqu'espérance. — Oui, je me flatte qu'il n'en mourra pas, et que vos anxiétés cesseront ». J'ajoutai, d'un air tranquille, que j'avois deux convives à dîner.

CHAPITRE VII.

Maximes de Thalès. Anecdote de Solon. Invention du Verre. Sapho apprend le nom de sa Rivale. Fin du Récit.

» QUEL fut l'étonnement de Phaon à la vue de Mélissus ! Le laboureur que la foudre a renversé, et qui, revenant à lui, voit ses bœufs couchés par terre et morts, n'a pas plus de stupeur. Je jouissois malignement de sa peine; il étoit sans parole et sans mouvement. Cependant nous nous mettons à table; et maîtresse de moi-même, je soutins, j'animai la conversation.

» Thalès nous parla morale et philosophie : il cita une maxime odieuse que je combattis de toute ma dialectique : « Qu'il faut vivre avec nos amis, comme pouvant un jour devenir nos ennemis ». Il en débita plusieurs autres plus dignes de lui. « La chose la plus difficile

est de se connoître soi-même ; la plus facile, de conseiller autrui ; et la plus douce, l'accomplissement de ses désirs ». Il ajoutoit : « Que pour bien vivre, il faut s'abstenir des choses qu'on trouve repréhensibles dans les autres ; que la félicité du corps consiste dans la santé, et celle de l'esprit dans le savoir ». Je lui demandai pourquoi il ne s'étoit pas marié ? — « Solon, me répondit-il, étant venu me visiter à Milet, me fit la même question ; je gardai le silence. Quelques jours après, j'apostai un homme qui feignit d'arriver tout récemment d'Athènes. Solon lui en demanda des nouvelles ; celui-ci, qui avoit sa leçon prête, lui répondit : « Rien, si ce n'est la mort d'un jeune homme, de qui toute la ville accompagnoit le convoi, parce que c'étoit le fils du plus honnête homme d'Athènes, absent alors. — Ah! s'écria Solon, que ce père est à plaindre! quel est le nom de son fils ? — Son nom m'est échappé, je me souviens seulement qu'on vantoit beaucoup la sagesse et la justice du père ». Chaque réponse redoubloit la terreur de ce père tendre. — « Ne seroit-ce point, dit-il en tremblant, le fils de Solon ? — Justement, c'est lui-même ». Solon, à ces mots, déchire ses habits, frappe sa poitrine, s'abandonne à la plus vive douleur. Alors je le pris par la main, et lui dis en riant : « Rassurez-vous, tout ceci

n'est qu'une fiction; voilà pourquoi je n'ai pas voulu me marier ». Je n'approuvai pas la leçon de Thalès; car la philosophie ne nous conseille pas de nous priver des choses agréables, parce que nous pouvons les perdre, mais elle nous apprend à supporter leur perte.

» Cependant Phaon, rouge, interdit, s'étoit efforcé, pour dérober son trouble, de hasarder quelques monosyllabes, à propos d'une coupe de cristal que Thalès admiroit: il lui demanda s'il savoit la manière dont la composition du verre avoit été trouvée? — « C'est le hasard, dit-il, auquel nous devons cette découverte. Des marchands de nitre qui traversoient la Phénicie, s'étant arrêtés sur les bords du fleuve de Bélus, et ayant voulu faire cuire leur viande, mirent, au défaut de pierres, des morceaux de nitre pour soutenir leur vase. Ce nitre, mêlé avec le sable, embrasé par le feu, se fondit, et forma une liqueur claire et transparente qui se figea en se refroidissant (12) ».

» Malheureusement pour Phaon, on vint à parler d'un rhume catarreux qui régnoit alors dans la ville: j'eus la méchanceté de demander à Mélissus s'il en avoit été atteint? — Non; je n'ai jamais été malade, et je crois devoir cette exemption à l'habitude que j'ai contractée de me vêtir légèrement, de braver, comme les Spartiates, l'intempérie de l'air et les change-

mens des saisons (13). Je regardai Phaon à ce discours; il étoit pétrifié; l'humiliation, la honte courboient son front vers la terre: que le mensonge est vil lorsqu'il est démasqué! Phaon étoit si confondu, si écrasé, que j'eus pitié de lui. Je changeai de propos, et nous parlâmes de la fête de Tempé. Mélissus fit l'éloge des beautés qui l'avoient embellie, et manda à Phaon, laquelle il préféroit, de Philonomé ou de Théagène? Il répondit, d'un air déconcerté, que, s'il étoit Pâris, il seroit très-indécis à qui donner la pomme; que cependant Philonomé étoit plus grande. — *Mélissus*. Mais Théagène est mieux faite; sa taille est plus souple, plus légère. — *Phaon*. D'accord; mais Philonomé a une tournure plus piquante, un ton plus enjoué. — *Mélissus*. Je trouve à l'autre plus d'expression, plus de sensibilité dans la physionomie et de grâce dans le maintien. — *Phaon*. Il se peut: cependant Philonomé éblouit au premier coup-d'œil; elle est l'image du plaisir, elle enflamme l'imagination. — *Mélissus*. Théagène réveille le sentiment, et parle au cœur; sa marche est peut-être plus lente, mais elle est plus sûre. — *Phaon*. Philonomé a des yeux superbes, pleins de feu et de vivacité. — *Mélissus*. Ceux de Théagène sont bleus; ils ont plus de douceur et de finesse ». J'arrêtai ce dialogue, il me fatiguoit; j'avois

déjà deviné ma rivale, c'étoit Théagène : l'économie des éloges de Phaon pour elle, les louanges qu'il prodiguoit à Philonomé, tout me confirmoit qu'il aimoit Théagène. Je ne me trompois pas : une longue contrainte me rendoit le repas très-pénible : enfin, le jour déclinant, mes convives me quittèrent.

» Nous voilà seuls ! Phaon n'osoit me regarder; sa tête penchée touchoit son sein: nous restâmes long temps sans proférer une parole. Enfin, je le prie de me dire par quel miracle le dieu d'Epidaure avoit rendu si soudainement la santé à son ami mourant? Il étoit muet, les yeux attachés à la terre : je lui fis grâce ; et quittant l'ironie, je lui reprochai la turpitude de ses mensonges, son ingratitude, son amour pour Théagène. — « Théagène ! s'écria-t-il. — Oui, Théagène ! osez le nier. Ingrat ! est-ce là le prix de mes bontés, de l'amour le plus tendre ? Est-ce là ce que Sapho, l'immortelle Sapho, méritoit de vous ? Quelles pitoyables ruses que les vôtres ! combien elles doivent vous dégrader à vos propres yeux ! Le beau triomphe de tromper une femme trop confiante, trop généreuse pour s'abaisser aux soupçons ! Voyons, démens tout. Accuse-moi d'erreur et d'injustice; parle, justifie-toi; peut-être tu pourras m'abuser encore ». Phaon, interdit, plus rouge que la pourpre de Tyr, rompit

enfin le silence: il confessa sa faute, la rejeta sur la séduction du moment, sollicita son pardon, promit de ne plus revoir Théagène. — « Me le jurez-vous? — Oui, par Vénus et par Apollon. Si je me parjure, que ce dieu me perce de ses traits, comme le serpent Python ». En me parlant ainsi, il étoit à mes genoux, il juroit d'être fidèle. Il avoit tant d'amour dans les yeux, de sensibilité dans la voix; il m'étoit si doux de pardonner, qu'il obtint sa grâce. Nous passâmes le reste de cette journée dans les douceurs d'un raccommodement. Au moment de notre séparation, l'étoile de Vénus descendoit sous l'horizon. « Tu vois, lui dis-je, cette planète à laquelle préside la déesse de Paphos; tu l'as prise à témoin de ta fidélité, elle a entendu tes sermens; si tu les trahis, redoute sa vengeance ». Il sourit à ces mots; et me pressant doucement dans ses bras, il renouvela le serment de m'aimer jusqu'à la mort. Je répondis à ce serment par des larmes, des caresses, et je le quittai, heureuse et rassurée.

» J'avois été trop agitée par le dépit, la jalousie et l'amour, pour sentir le besoin du sommeil; je me promenai; j'errai dans la campagne. La lune argentoit la surface des eaux, répandoit sur la terre un jour tendre et voluptueux; la nuit, couronnée d'étoiles, promenoit son char dans un profond silence; toute

la nature se reposoit : mon ame, délivrée du poids qui l'avoit oppressée, respiroit, s'ouvroit à la douce espérance ; le bonheur et l'amour sembloient m'environner ; cependant le crime veilloit autour de moi. Une clarté douteuse annonçoit à peine, vers l'orient, le retour de l'aurore, lorsque je rentrai dans ma chambre. Je me mis à écrire notre entretien avec Thalès. Je commençai ensuite un hymne à Vénus. A la voix des Muses, un calme inconnu coula dans mes veines ; mon cœur se reposa de tant d'agitations. Ainsi le laboureur, accablé de fatigue et de chaleur, oublie ses peines, en écoutant les chants du rossignol. Enfin, mes yeux s'appesantirent, et je jouis d'un sommeil bienfaisant et paisible.

» Le soleil avoit fourni le tiers de sa course, lorsque je m'éveillai : je m'informe aussitôt de Phaon ; l'esclave me répond qu'il est sorti de grand matin. J'attendis son retour, non sans quelqu'inquiétude ; le midi dévoroit la terre, et il ne paroissoit pas : l'impatience m'entraîne ; je sors, je cherche, je l'appelle ; le silence est par-tout, l'écho seul ose me répéter son nom. Cette solitude, ces déserts taciturnes m'épouvantent. Echevelée, éperdue, brûlée des ardeurs du soleil, hors d'haleine, je cours à travers les champs ; je gravis les collines, les rochers ; je visite ces asiles secrets et voluptueux,

où l'amour m'avoit si souvent enivrée de ses délices; ils étoient mornes et silencieux. Enfin, exténuée de fatigue et de sueur, palpitante de douleur et de crainte je revins. Hélas ! je me berçois encore de l'espoir de retrouver mon amant. On me remet une lettre de sa part : la main me tremble, je frissonne, je l'ouvre. Le parjure ! il accusoit les dieux de son inconstance, comme si les dieux étoient les auteurs du crime. Je reste sans voix et sans couleur, je ne respire plus. On s'empresse de me secourir; je renais, je ne verse pas une seule larme, je ne pouvois pleurer.

» Cependant le jour s'éteint : je cours dans les bois, j'erre, je m'égare; l'astre des nuits, rouge comme du sang, se montroit aux bornes de la terre. Je m'écrie : « Hécate, terrible Hécate, parois; viens venger mon injure...! Mais non, cache ton flambeau importun; couvre-toi des voiles les plus sombres ! Eh quoi ! tout me trahit ! Avec quel calme elle promène son char à travers les étoiles brillantes qui la suivent ! quel silence ! la nature est insensible » ! J'aperçois autour de mon bras un bracelet tissu des cheveux du perfide : je le saisis, le déchire avec les dents ; je le foule à mes pieds, je le mets en pièces. C'est dans cette agitation, au milieu des tourmens des enfers, que finit la plus longue des nuits. Au point du jour, je partis pour

Gonnus; je voulois encore voir ce traître, l'accabler de mon indignation, de mes mépris; que sais-je? le poignarder dans les bras de ma rivale. J'arrive chez Théagéne; Phaon n'y étoit plus, il etoit parti avec elle. « Où vont-ils? m'écriai-je; j'irai, je les suivrai jusqu'au fond du Ténare ». On ne put me dire la route qu'ils avoient prise. Une fièvre ardente, le délire me saisissent; je ne parle, dans mes transports, que de vengeance, de trahison, de poignards. Hélas! le croira-t-on? pour me calmer, on me prononçoit le nom de Phaon, et aussitôt mon visage reprenoit sa sérénité!

» Au retour de ma raison, on m'apprit que j'étois chez le sophiste Zénon, qui, compatissant et généreux, m'avoit fait transporter chez lui. Il me dit qu'un nœud coupable venoit de lier Phaon à Théagène; qu'il falloit rappeler ma philosophie, m'armer de constance et oublier un ingrat. A cette nouvelle, je retombai dans les accès d'une fureur sombre; je crie vengeance aux dieux; j'invoque Némésis, les Furies. Le sage Zénon, à l'exemple de Pythagore et d'Empédocle, employa les modulations de la musique pour abattre mon désespoir; il m'entoura de musiciens habiles: il observa quels étoient les airs, la mélodie qui pénétroient jusqu'à mon ame; il les faisoit répéter; et soit le charme de l'harmonie (14), ou

ou un bienfait de la nature, ma frénésie se calma peu à peu; mais je tombai dans une noire mélancolie. J'implorai la justice des dieux, le châtiment des coupables. Zénon, qui suivoit la philosophie d'Epicure, me disoit: « Que la raison étoit le seul dieu que je dusse implorer; que les divinités, êtres impassibles, ne se mêloient point de nos affaires, encore moins de nos amours ». Ce système, qui nous sépare du ciel, qui laisse notre foiblesse sans appui, sans consolation, n'étoit pas fait pour un cœur affligé; il me paroissoit odieux. « Ah! m'écriai-je, laissez-moi croire que Jupiter, qu'un dieu suprême punira le crime et récompensera la vertu! Eh! quels seront l'espoir et la consolation de l'homme de bien, accablé par les méchans, si vous détournez de lui le regard des dieux, s'il n'entrevoit dans l'avenir la récompense de ses peines? Ah, Zénon! croyez-moi, la religion est le lien de la société et le soutien de la vertu »!

» Lorsqu'un peu de vie eut ranimé mes foibles organes, je partis de Gonnus; j'abandonnai ma douce retraite; je suivis les traces du perfide. J'apprends qu'il est en Sicile; j'y vole, j'arrive, j'entre; il étoit seul, il tenoit en main la lyre d'ivoire qu'il reçut de moi; il osoit chanter la scholie que je lui avois apprise (15). Quel fut son étonnement à mon aspect! sa lyre

échappe de ses doigts; il pâlit, il baisse les yeux, et paroît transformé en marbre. Moi-même embarrassée, le cœur oppressé, je restai quelques momens sans parler; enfin, je lui reproche avec douceur son ingratitude, son abandon, les maux qu'il me cause; il ne répondoit pas. Vaincue par l'amour, quelle humiliation! je tombe à ses pieds; je lui redemande sa tendresse, mes beaux jours, mon amant, mon époux. Il ose enfin me dire qu'un nœud solennel et sacré l'unissoit à Théagène. — « Quel nœud plus sacré, m'écriai-je, que celui qui m'unit à toi! Ingrat, ne sais-tu pas que tu es lié par l'honneur, la reconnoissance et l'amour »! Hélas! en prononçant ces mots, je versois des pleurs à ses genoux; mais le crime avoit étouffé dans son ame le remords, toute sensibilité. Il eut la barbarie de me déclarer qu'il ne pouvoit se séparer de Théagène. A ces mots, toute à la rage, je jette sur lui un regard terrible, et je sors, résolue d'aller à Leucade, ou pour périr, ou pour effacer de mon cœur le souvenir d'un monstre odieux. Bientôt, où je traverserai le Cocyte, ou mon supplice cessera ».

Ainsi finissoit le Mémoire de l'immortelle Sapho (16). Il y avoit au bas une ode écrite de sa main, précédée de ces mots :

« Luth divin! réponds à mes desirs; rends

tous les sentimens qui m'agitent ! C'est toi-même, Calliope..... »

ODE.

O TOI ! l'ame de la nature,
Source de délice et de pleurs,
Vénus, venge-moi d'un parjure ;
Frappe, partage mes fureurs !

Et vous, Mégère, Tisiphone,
Du Styx pâles Divinités,
Sur le traître qui m'abandonne,
Lancez vos serpens irrités !

Que le vautour de Prométhée
Et ronge et dévore son cœur,
Et que son ombre tourmentée
Lasse l'enfer de sa douleur !

Hélas ! que dis-je, ô Cythérée !
Non, non, épargne mon amant :
Par le désespoir égarée,
Je le maudis en le pleurant.

Qu'il vive heureux, s'il est possible ;
S'il peut oublier nos amours ;
Si du remords le cri terrible
Ne poursuit pas ses tristes jours !

Mais, moi, grands dieux ! dont l'existence
Ressemble au jour d'un sombre hiver,
Qui devant moi vis l'espérance
S'enfuir plus vîte que l'éclair ;

Moi fille, amante infortunée,
Dans l'âge heureux du doux plaisir,
Par les dieux même abandonnée,
Il ne me reste qu'à mourir !

Et toi, mes amours, ô ma lyre !
Douce compagne de mes jeux,
Repose-toi : ma muse expire ;
Reçois ici mes longs adieux.

Mourons ; allons au noir rivage :
Heureuse, si, dans mon ennui,
De Phaon emportant l'image,
Je peux aux morts parler de lui.

La lecture achevée, nous montâmes au tombeau de cette infortunée ; nous y jetâmes des fleurs, fîmes des libations ; nous adressâmes des prières à son ombre, et nous la recommandâmes aux dieux Manes. Nous apprîmes depuis, que les Mityléniens, ses compatriotes, avoient fait graver son portrait sur leurs monnoies. Nous prîmes congé des deux Sicyoniens qui nous quittèrent pour retourner dans leur patrie, guéris de leur passion, et sur-tout de l'envie de faire le saut de Leucade.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Projet de Voyage des deux Amis. Leur séjour chez un Philosophe Sceptique.

Je proposai à Phanor de me suivre à Delphes pour consulter l'oracle, et de là en Laconie, pour voir la célèbre rivale d'Athènes, cette superbe Sparte, dont les mœurs, la vaillance faisoient l'admiration de l'univers. Il fut enchanté de la proposition; il commençoit à s'attacher à moi : de plus, il étoit pressé de la même curiosité sur ses destins futurs, et il espéroit que la Pythie lui ouvriroit le livre de l'avenir.

Nous partons pour Chalcis; nous traversons le fleuve Achéloüs, fameux par son combat avec Hercule, auquel il vouloit enlever Déjanire. Achéloüs, pour échapper à sa défaite, se métamorphosa en serpent, en taureau; mais Alcide, trois fois victorieux, lui arracha une de ses cornes, et le contraignit de se cacher au fond des eaux. Achéloüs, pour ravoir sa corne, lui céda celle d'Amalthée ou la corne d'abondance.

A mesure que nous nous éloignions de Leucade, Phanor déployoit un caractère aimable : son enjouement, son aménité, qu'une passion malheureuse avoit obscurcis et comprimés, commencèrent à se développer ; il ne parloit déjà plus, qu'en raillant, de l'infidélité de la belle Théano ; il rioit souvent des deux vigoureux soufflets appuyés sur la joue flétrie de sa chère tante, et des beuglemens du Bapte, lorsqu'il lui serroit la gorge : tant il est vrai que la cause de la plupart de nos chagrins est si frivole, qu'il ne faut qu'attendre, pour rire un jour, de notre douleur et de nous-mêmes !

Nous allions souvent à pied ; nous nous arrêtions aux sites les plus agréables ; nous nous reposions à l'ombre des bois ; nous prenions nos repas auprès des ruisseaux, des fontaines : un grand appétit les assaisonnoit. C'est ainsi que nous arrivâmes à Chalcis, joyeux, satisfaits du présent, et peu soucieux de l'avenir.

De Chalcis nous partîmes pour Amphissa. Phanor connoissoit dans cette ville un ami de son père, nommé Lacyde, philosophe sceptique, natif de Cyrène. Il avoit été disciple d'Arcésilas et son successeur dans l'Académie : c'étoit un homme sec, maigre, et d'une grande taille ; il avoit la tête chauve, quoiqu'il n'eût pas au-delà de cinquante ans. Il nous accueillit avec politesse et bonté ; nous prit par la main

droite, en signe de fidélité, marcha devant nous et nous fit conduire au bain : des esclaves vinrent nous laver les pieds (17). Lorsque nous reparûmes, il nous dit : « Tout est doute dans ce monde ; mais vous pouvez être d'honnêtes gens : vous resterez chez moi tant qu'il vous plaira, pourvu que vous me permettiez quelques heures d'étude ; car vivre, c'est cultiver sa raison, et déployer toutes les facultés de son esprit. Les connoissances sont les sources d'où découle le bonheur ».

La table du philosophe sceptique valoit mieux que celle du pythagoricien : il nous promit cependant meilleure chère chez son ami Bion, si nous voulions aller le visiter. « C'est un sage, dit-il, de la secte d'Epicure, qui vit à la campagne ». Nous acceptâmes avec d'autant plus de plaisir, que Bion étoit fameux par ses idylles pleines d'images champêtres, d'une poésie douce et facile, d'un style pur et élégant.

Lacyde nous entretint, après le souper, de ses opinions et de celles de Pyrrhon, chef des Sceptiques. « J'ai professé, dit-il, dans les jardins de l'Académie, pendant vingt-cinq ans ; mais je fus abandonné pour Epicure, qui prêchoit les voluptés de l'ame et des sens. Une des grandes maximes de notre école, est qu'il faut toujours suspendre son jugement, et ne hasar-

der jamais aucune décision. Regardez par la fenêtre, que voyez-vous sur cette colline? — Un troupeau de moutons. — Eh bien! ces moutons n'existent peut-être pas; c'est une illusion d'optique. C'est par le moyen du doute que le Sceptique parvient à ce calme de l'ame que nous appelons *ataraxie*. Pyrrhon, sur le point de faire naufrage, regardoit la tempête d'un œil tranquille; comme on l'en blâmoit: « Vous voyez, leur dit-il, au bout du vaisseau, cet animal qui mange sans se troubler; voilà quelle doit être l'impassibilité du sage ». Ce grand philosophe vivoit avec sa sœur, et, comme elle, se mêloit du ménage, alloit au marché, balayoit la maison, remplissoit toutes les fonctions d'une servante. Quand on lui en parloit, il répondoit que « tout étoit indifférent, qu'il ne croyoit pas qu'une chose valût mieux qu'une autre ». Lacyde ajouta que vivre et mourir étoient la même chose. Phanor lui demanda pourquoi il ne mouroit pas? — « Parce que c'est la même chose ». Dans ce moment un esclave brisa une coupe; le Sceptique se mit en colère, et gronda. — « Pourquoi le grondez-vous? lui dis-je. — Ne voyez-vous pas qu'il a rompu une très-belle coupe? — Je vois bien une coupe brisée comme je vois des moutons; mais peut-être la coupe n'existe pas plus que les moutons. D'ailleurs l'ataraxie.....

ce calme de l'ame..... — Eh! par Pluton, je pense d'une façon dans l'école, mais chez moi je me conduis d'une autre ».

La conversation tomba sur les vices et l'injustice des hommes. « Je pense, dit notre hôte, comme Pyrrhon, qui prétend que la justice ou l'injustice des actions dépend uniquement des loix humaines et de la coutume; qu'il n'y a rien en soi-même d'honnête ou de honteux ». Nous combattîmes vivement une morale si dangereuse. Il ajouta : « Nous n'avons aucun moyen de connoître la vérité: la raison, les sens, l'imagination, tout en nous, hors de nous, nous trompe; il n'y a aucun objet qui affecte deux hommes ou le même homme en deux momens différens, de la même manière: après cela, que penser de la raison? De plus, dans un songe nous voyons les objets comme s'ils existoient : qui peut donc nous assurer que notre vie n'est pas un rêve continuel »? Ce système nous paroissoit si absurde, que nous croyions, Phanor et moi, qu'il y avoit du dérangement dans la tête de ce Sceptique: mais il raisonnoit si juste sur d'autres objets, il montroit tant d'érudition, que nous le rétablissions aussitôt dans son bon sens. En le quittant pour aller nous coucher, je lui dis que nous venions de rêver que nous avions fait un souper excellent et très-agréable. —

« Et moi, dit-il, je rève que je vous l'ai donné de bon cœur ».

Il vint nous éveiller de grand matin pour nous mener chez son ami Bion. « Vous trouverez, nous dit-il, un poète philosophe, grand amateur de la campagne, qu'il a résolu de ne plus quitter. On peut dire de lui, quand il célèbre dans ses idylles les plaisirs champêtres, qu'il chante ce qu'il aime : il possède une grande fortune, et a le don très-rare d'en savoir jouir; il mène une vie délicieuse, et associe tout ce qui l'entoure à son bonheur. A la fin de l'année, il partage ses économies entre ses domestiques et ses esclaves; il n'a jamais refusé un service pécuniaire à un honnête homme. Au reste, il n'est pas seul dans sa solitude; il a une compagne aimable, beaucoup plus jeune que lui, qui fait les délices de sa vie, et dont l'histoire est intéressante : Bion vous la racontera lui-même ».

CHAPITRE IX.

Leur arrivée chez Bion. Ses Mœurs, sa Philosophie. Ils sont présentés à Théophanie.

On nous dit, en arrivant chez Bion, qu'il étoit dans le bois voisin. En approchant, nous aperçûmes un troupeau dispersé. Lacyde nous dit alors : « Bion n'est pas loin, car je vois son troupeau; en effet, le voilà ». Nous vîmes un vieillard assez frais, mais si bizarrement vêtu, que nous ne voulions pas croire que ce fût le poète Bion. Il étoit habillé en berger; il avoit sur sa tête, blanchie par les ans, une couronne de peuplier, et dans la main une houlette ornée de fleurs; sa panetière tomboit sur ses épaules, et son chien le suivoit. Il nous salua très-gracieusement; et comme il s'aperçut que Phanor et moi le regardions avec quelque surprise, il nous dit : « Je vois que mon costume vous étonne; mais, tort ou raison, à soixante-dix ans je me suis fait berger. Ce métier en vaut bien un autre; certainement je ne le troquerois pas contre celui de roi;

j'imite mon maître Apollon, avec cette différence que ce sont mes troupeaux que je garde. Mais la chaleur commence; vous avez besoin de repos, allons chercher un asile. Je donnerai des ordres pour qu'on vous traite le mieux possible: quoique simple berger, je ne vis pas toujours de racines, et ne suis pas au lait pour toute boisson ». Il fit alors un signe à son chien, qui rassembla le troupeau; et berger, chiens et moutons, nous marchâmes de compagnie. Bion attaqua en riant Lacyde sur ses principes philosophiques; il lui demanda si nous existions réellement? Il répondit que rien n'étoit plus douteux. Alors le philosophe-berger lui appliqua un grand coup de poing. Le Sceptique se récria. — « Oh! lui dit Bion, ce coup de poing n'est qu'un rêve que vous faites; rien n'est plus incertain que mon existence »! Nous rîmes tous de la force de cet argument, et le Sceptique lui-même, qui ne put y répondre.

Lorsque Bion eut fait rentrer son troupeau, il nous conduisit à sa laiterie. « Nous y trouverons, dit-il, l'aimable Psyché, qui nous prépare du beurre; Psyché n'est qu'un nom affectueux que je lui ai donné, à cause de sa ressemblance avec cette divinité : elle se nomme Théophanie; c'est un doux présent que j'ai reçu des dieux. Nos âges sont un peu disparates,

disparates, car mon ame n'habite plus que des ruines, et Théophanie est dans son printemps; cependant j'ose me flatter qu'elle m'est attachée. J'ai eu le bonheur de lui rendre un service signalé, auquel je dois son amitié; je vous conterai cette aventure à table : mais, loin d'abuser de sa reconnoissance, je lui portai un matin l'écrit d'une donation. « Vous voilà, lui dis-je, à couvert de l'indigence et indépendante : si vous voulez vous retirer à la campagne avec moi, je vous devrai mon bonheur; si la société d'un vieillard que les infirmités vont bientôt atteindre, peut contrister vos beaux jours (18), vous êtes libre; nul service, nulle reconnoissance ne prescrivent le sacrifice de soi-même et de sa liberté ». A ce discours, l'ame sensible de Psyché me jura un attachement inviolable. Nous nous retirâmes dans ce lieu solitaire; nous l'habitons depuis deux ans, et je ne crois pas que l'ennui et le dégoût l'aient habité avec nous ».

Nous entrions alors dans la laiterie, et Bion nous présenta à sa jeune divinité, qui nous salua avec cette aménité, cette grâce qu'on ne définit pas, et qu'on n'apprend point. A son aspect, Phanor et moi fûmes ravis en extase. Lacyde, qui s'aperçut de l'impression qu'elle nous faisoit, demanda à Phanor comment il la trouvoit? — « Une très-jolie appa-

rence, une illusion d'optique charmante; et j'aime mieux rêver que je la vois, que de rêver que je vois des moutons ». Bion me fit la même question. Je lui dis que je croyois voir Psyché elle-même, sa physionomie intéressante, ses beaux yeux noirs, son regard vif et tendre; enfin, cette expression, ce charme touchant qui lui ont mérité le nom de Psyché (19).

Cet éloge n'avoit rien d'exagéré. Imaginez une figure céleste; son front et sa tête étoient petits; sa physionomie, ses grands yeux noirs exprimoient le plus pur sentiment; sa taille élevée avoit la flexibilité du jonc; son organe doux et flatteur pénétroit dans les replis de l'ame. Elle battoit le beurre et nous le fit goûter; pétri par une si jolie main, nous le prîmes pour de l'ambroisie. Bion l'aida dans cette manipulation. « Vous êtes étonnés, nous dit-il en riant, de voir un philosophe, un élève des Muses, descendre à ces détails minutieux, s'abandonner à ce genre de vie; mais je n'ai qu'un seul regret, c'est de l'avoir commencé si tard. Cette vie pastorale étoit celle de nos pères: lisez Homère, il en fournit mille exemples. Dans la Syrie, en Sicile, on trouve encore d'honnêtes gens qui s'occupent à nourrir des bestiaux, et qui dans leurs loisirs font des chansons naïves et charmantes. Hélas! ce n'est qu'ici que j'ai trouvé ce bonheur, cherché si

long-temps dans des routes trompeuses! J'ai été, comme un autre, dupe des sottises humaines. Tourmenté par la vanité, par de petites passions, je me suis immolé, pendant les trois quarts de mon existence, à l'opinion des hommes; comme si la conscience d'un homme d'esprit ne devoit pas être le premier juge de ses actions! J'ai passé mes jours en contradiction avec moi-même, luttant sans cesse contre mes goûts, mes sentimens, et m'éloignant du but où j'aspirois. Enfin, j'ai secoué mes vieilles erreurs; j'ai vu que la retraite étoit le port du sage : je n'entends pas une retraite absolue; les extrêmes sont foiblesse ou manie. Je suis encore dans le monde pour ce qui me plaît; je me dérobe aux connoissances qui me fatiguent, et aux conversations qui m'ennuient : je cherche un doux commerce avec mes amis; un plaisir grossier, une vertu trop austère me blessent également : je me crée d'innocentes et tranquilles jouissances. Pour la vieillesse, le repos est le premier des biens. J'habite la campagne, parce que tout y rit, tout y parle à l'ame et aux sens : la sagesse, comme la folie, a besoin de modération. A mon âge, l'affoiblissement des sens, la tristesse de l'esprit nous inclinent à l'austérité; on doit craindre la misantropie et l'ennui qu'elle amène. Je m'étudie à ranimer ma vie. Je veux pouvoir

dire, comme je ne sais quel philosophe épicurien : « Les ans peuvent m'entraîner, mais c'est à reculons ».

« Voici notre plan de vie : le matin, lorsque le ciel est pur, Théophanie et moi menons paître notre troupeau; quand le soleil s'élève, nous nous refugions dans les bois; là, sous leur ombrage, Théophanie accompagne sa voix des doux accords de sa lyre. Tantôt, couché mollement auprès d'elle, je compose des idylles; tantôt nous lisons Hérodote ou Thucydide, une autre fois nous récitons des scènes de Sophocle et d'Euridipe; ou, couronnés de roses, nous chantons les scholies d'Anacréon. Souvent, dans les beaux jours d'été, nous dînons dans le bois avec du lait et des fruits; et le soir, quand l'ombre commence à noircir les vallons, nous ramenons notre troupeau ; et après une promenade agréable et variée, nous terminons la journée par un souper plus délicat que ceux d'Ulysse et d'Agamemnon. Ce roi des rois, selon Homère, soupant chez Ajax, fut régalé d'un taureau bouilli; et le festin d'Ulysse chez le bon homme Eumée, consistoit en deux cochons rôtis. Peut-être trouverez-vous de la bizarrerie dans cette existence ; mais soyez persuadé que la première bizarrerie, la plus grande inconséquence de l'esprit humain, est d'être constamment l'esclave et la victime des

usages et des préjugés des hommes ». Un domestique vint lui demander dans quel endroit et à quelle heure il vouloit souper. A ces mots, il nous prévint qu'il ne mangeoit jamais ni dans le même lieu, ni à la même heure. « Je ne trouve rien de si ridicule que de fixer l'instant de ses repas, et d'ordonner à l'appétit d'arriver à point nommé. Les animaux mangent à la voix du besoin. Quant à notre salle à manger, j'ai encore là-dessus un travers d'esprit, elle est par-tout, tantôt sur une colline, tantôt à l'ombre des bois, ou bien, près d'une fontaine, souvent dans une grotte que nous aimons beaucoup. Ainsi, prévenant l'insipidité de l'habitude, nous varions nos plaisirs : diversité est la devise de l'homme. Choisissez aujourd'hui le lieu de la scène ». Nous dîmes que nous nous en rapportions à l'aimable Psyché, qui décida que nous souperions dans la grotte.

L'entrée de cette grotte étoit étroite, mais elle offroit une rotonde spacieuse, taillée dans le roc; elle recevoit le jour par une grande ouverture centrale, pratiquée au haut de la voûte: un châssis ne laissoit entrer qu'une lumière douce et une fraîcheur agréable. Nous y trouvâmes des lits simples et commodes.

CHAPITRE X.

Le Souper. Cantate de Psyché.

La chère fut excellente : on nous servit un pain délicieux, pétri du froment le plus pur avec du lait, de l'huile et du sel. Nous avions des olives d'Athènes, des dattes de Phénicie, et des amandes de Naxos, si recherchées. Le bon choix des mets et des vins annonçoit la sensualité et la délicatesse du maître. A chaque service on lavoit la table avec des éponges. On nous servit notre portion dans de petits plats. Bion faisoit lui-même la distribution. Nous avions des coupes de plusieurs grandeurs. On nous apporta des couronnes, que nous mîmes sur la tête, sur le cœur, autour du bras.

Mais je fus étonné de voir, à côté des plus belles coupes et d'une vaisselle d'argent ou de vermeil, des vases de la plus grossière argile ; j'en demandai la cause à Bion. « C'est, me répondit-il, pour avoir toujours devant les yeux ma première fortune, et me rappeler que c'étoient des vases pareils qui jadis ornoient ma table ».

Au milieu du festin, Théophanie prit une branche de myrte et sa cithare, préluda, en développant les contours moelleux de ses bras; et mariant sa voix à ses accords, elle chanta les malheurs de Psyché.

PSYCHÉ.

ROMANCE.

Cœurs sensibles qui m'écoutez,
Donnez des pleurs à ma misère;
Et vous, séduisantes beautés,
D'Amour redoutez la colère.
Tout comme vous j'ai su charmer;
Mon ame est tendre et généreuse:
Avec un cœur fait pour aimer,
Devroit-on être malheureuse?

Vénus étoit, le croiriez-vous!
Jalouse de mes foibles charmes;
Toujours en butte à son courroux,
Bien jeune, j'ai connu les larmes.
Elle éloigna tous mes amans;
Je vécus d'ennui consumée,
Et je perdis, dès mon printemps,
L'espoir d'aimer et d'être aimée.

Un oracle fut consulté
Par mon père et par ma famille.
« Un monstre, dit-il, redouté,
Sera l'époux de votre fille.
Conduisez-la dans les déserts;
Que là son père l'abandonne:
Vous verserez des pleurs amers,
Mais ainsi le Destin l'ordonne ».

Dans un désert aride, affreux,
Mon père me mena lui-même;
Je reçus là ses longs adieux.
« Adieu, dit-il, tout ce que j'aime;
Que le ciel ait pitié de toi »!
Il dit, et part. O jour terrible!
Je tombe alors pâle d'effroi,
Et meurs sur la terre insensible.

Mais tout-à-coup ce lieu d'horreurs
Devient un palais magnifique;
Je vois des ombrages, des fleurs,
Des eaux, un superbe portique.
Ce prodige trouble mes sens.
Dieux! quel étonnement extrême!
Je lis sur vingt ormeaux naissans:
« Belle Psyché, c'est toi que j'aime ».

Je doute encor, j'ouvre les yeux;
Lors une voix douce et flatteuse
Me dit: « Psyché, règne en ces lieux;
Je veux enfin te rendre heureuse:
La nuit je serai ton époux;
Le jour me verra disparoître.
Malheur à toi! crains mon courroux,
Si tu cherches à me connoître ».

Ces mots rassurent mes esprits:
Je parcours mon superbe asile;
Je vais sous des berceaux fleuris,
Je suis le cours d'une eau tranquille.
Bientôt la nuit voile les cieux:
Au fond d'une alcove brillante
S'élève un lit voluptueux;
Je m'y couche toute tremblante.

Hélas ! auprès de moi soudain
Quelqu'un et m'agite et me presse ;
Mille baisers couvrent mon sein.
Il m'enivre de son ivresse ;
Mais il me quitte avant le jour.
Ce fut le soir même visite ,
Mêmes plaisirs , baisers , amours ;
Cela dura deux mois de suite.

J'étois heureuse , je le crois.
Ah ! quels démons m'ont égarée !
Je veux du moins voir une fois
L'objet dont je suis adorée.
Chaque matin je me disois :
« C'est un monstre , la chose est claire ;
S'il étoit beau , je le verrois ;
Par ses appas il voudroit plaire ».

Je me décide , et loin du lit ,
Je cache une mèche allumée ;
Mon époux vient , et d'abord dit :
« Bon soir , Psyché , ma bien-aimée ».
Aussitôt d'un baiser brûlant
Il presse ma bouche vermeille ;
Mais le plaisir n'a qu'un instant ,
Et déjà mon époux sommeille.

Je me lève alors doucement ,
Sans bruit j'apporte ma lumière.
Grands dieux ! quel objet ravissant !
Quel éclat frappe ma paupière !
Qu'il étoit beau ! Mais , vains regrets !
Tandis qu'étonnée , incrédule ,
Mes yeux dévorent ses attraits ,
Ma lampe verse , et je le brûle.

Il s'éveille subitement :
« Qu'oses-tu, dit-il, téméraire !
Tremble, frémis du châtiment !
Tels sont les ordres de ma mère.
Reconnois le dieu de Paphos,
L'Amour qui brûloit pour tes charmes !
Adieu, perfide ». Après ces mots,
L'ingrat me laisse toute en larmes.

Mon palais s'écroule à l'instant,
L'éclair brille à travers les ombres ;
Je ne vois plus dans ce moment
Qu'un vaste amas de rochers sombres.
« Grace, je m'écrie à genoux,
Grâce ! Vénus, je t'en supplie !
Au nom de ton fils, mon époux,
Pardonne, accorde-moi la vie ».

« Oui, malheureuse, tu vivras !
Répond une voix menaçante.
Mais renonce à tes vains appas,
A ce faux éclat qui t'enchante :
Tes traits vont inspirer l'horreur.
— Ah ! dis-je alors, toi que j'implore,
Je te pardonne ta rigueur,
Vénus, si ton fils m'aime encore ».

Depuis cet arrêt immortel,
J'erre par-tout, de pleurs baignée ;
Cherchant l'époux cher et cruel
Qui m'a sitôt abandonnée.
Je m'accoutume à ma laideur :
La beauté n'est qu'un don funeste.
Amour, je plains peu mon malheur ;
Car pour t'aimer mon cœur me reste.

Pendant que Théophanie, d'une voix mélodieuse et touchante, célébroit les amours et les malheurs de Psyché, chacun de nous, attentif, suspendu, recevoit toutes les impressions qu'elle vouloit nous donner. Tantôt notre ame voluptueusement entraînée, erroit sous des bosquets enchanteurs, jouissoit du bonheur de cette tendre Psyché; tantôt, vivement émus, nous pleurions son infortune et la vengeance de Vénus. Après avoir reçu nos éloges avec beaucoup de modestie, elle nous dit que Bion avoit fait naguère une petite scholie sur lui-même, qu'il aimoit à chanter. — « Je vous la dirai, s'écria-t-il, mais ce sera avec ma voix rauque et cassée: jadis elle étoit pleine et sonore; mais,

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages ».

PAUVRE Bion, quel sort funeste!
Sur ton miroir jette les yeux.
Tu dépéris, plus de cheveux;
L'hiver blanchit le peu qui reste!
Pauvre Bion, te voilà vieux!

Ton front flétri, chargé de rides,
Glace les Ris et les Amours;
Ces Amours si doux, si perfides,
Ils t'abandonnent pour toujours!
— Si je vieillis, las! je l'ignore!
Je prends les jours sans les compter,

Ce que je sais, sans me flatter,

C'est qu'en fuyant loin de l'aurore
Qui vit nos premières amours,
On doit jouir bien mieux encore
Du peu qui reste de nos jours.

Nous applaudîmes beaucoup cette chanson morale. Nous rappelâmes ensuite à Bion, qu'il avoit promis de nous conter quel dieu propice lui avoit fait trouver une compagne si aimable.

Volontiers; faisons nos libations, et je tiendrai ma promesse.

CHAPITRE XI.

Comment Bion rencontra Théophanie.

» J'étois à Milet, ville d'Ionie, où le ciel est si pur, si serein; où coule le Méandre à travers des prairies charmantes, sous des berceaux de peupliers, en décrivant mille sinuosités qui retardent et embellissent sa course. Ce fleuve jouit d'un privilége précieux; les jeunes filles, quelques jours avant leur hyménée, viennent lui offrir leurs premières faveurs, et ce dieu daigne quelquefois les accepter. Sous ce climat voluptueux, on ne respire que le plaisir et l'amour; on s'étudie à multiplier ses jouissances.

à

à créer des voluptés nouvelles ; mais on néglige les plaisirs de l'esprit et ceux du cœur, plus doux, plus vrais, plus durables que ceux des sens. Le plaisir est sans doute une excellente chose, mais il ne peut être, pour l'homme, un état habituel et constant : le repos, la paix avec soi-même, avec les autres, voilà le but où doit tendre tout homme sensible et raisonnable ; c'est la philosophie de mon maître Épicure.

» Dans une belle journée d'hiver, j'avois dîné à la campagne ; le repas fut prolongé, et je ne retournai à la ville qu'à l'entrée de la nuit. Je n'en étois éloigné que de quelques stades, lorsque je trouvai deux hommes qui, d'un air effaré, me demandent si je n'ai pas rencontré une jeune fille : sur ma réponse négative, ils me quittèrent. Non loin de là, un petit chien que j'avois, s'arrête vis-à-vis d'une haie qui bordoit le chemin ; puis tout-à-coup il revient à moi, l'air effrayé et jappant de toutes ses forces : ses mouvemens, ses cris, sa frayeur me firent soupçonner quelqu'homme dangereux caché derrière cet abri. Quoiqu'âgé, j'avois de la vigueur et du courage : armé de mon bâton, j'approche : mon chien redouble ses jappemens ; je cherche à voir derrière cette haie, mais un fossé bourbeux m'arrêtoit ; la nuit n'étoit point obscure. Tout-à-coup je vois sortir du milieu de cette haie une figure....

un spectre. Je l'aurois cru échappé du Tartare, si sa voix douce et touchante ne m'eût annoncé une femme jeune et malheureuse : elle me disoit du ton le plus pathétique : « Homme de bien, au nom de Jupiter, ayez pitié de moi, secourez une infortunée » ! Ces accens de douleur, cet organe sensible pénétrèrent au fond de mon cœur; je franchis le fossé. Quel aspect ! quel tableau ! je vois une jeune femme demi-nue, tenant un enfant dans ses bras : son sein, son visage, ses longs cheveux flottans étoient souillés de sang et de boue ; transie de froid, elle trembloit de tous ses membres. J'hésitai de l'aborder : elle, s'apercevant de ma crainte, tombe à mes genoux, me présente son enfant, lève les yeux au ciel, et implore ma commisération, mon humanité. — « Qui êtes-vous ? lui dis-je; que faites-vous dans ce fossé ? — Je ne puis, répondit-elle d'une voix presqu'éteinte, vous parler à présent ; je suis accablée, je meurs de froid et de frayeur ; sauvez-moi, par pitié, et je vous apprendrai mes malheurs ». Je n'hésite plus, je l'enveloppe de mon manteau, je la prends sous un bras; de l'autre, je porte son enfant : elle étoit d'une foiblesse extrême ; le froid l'avoit engourdie ; je la soutenois, je l'encourageois ; mais bientôt elle succombe, et s'évanouit. Je me trouvai très-embarrassé ;

je me déterminai à l'emporter sur mes épaules : ce fut avec ce fardeau que j'arrivai à Milet, excédé de lassitude. Je fis allumer du feu ; je lui donnai des cordiaux : je m'aperçus qu'elle étoit grièvement blessée à la main ; je pansai sa blessure, la fis conduire au bain, où je lui envoyai des habits. Comment vous peindre ma surprise lorsque je la revis ! je crus qu'une nouvelle Circé, d'une femme hideuse, avoit fait une divinité. J'avois bien remarqué ses beaux yeux ; mais tout le reste du visage étoit si défait, si sale, si noir, que j'étois loin de soupçonner les charmes de cette aimable figure. Elle se jeta à mes pieds, pour m'exprimer sa reconnoissance : je la relevai, louai sa beauté ; je me félicitai d'une rencontre si heureuse. Nous soupâmes ; et quand le bon vin et la nourriture eurent remonté les ressorts de notre ame, je la priai de me faire son histoire..... Mais je veux vous laisser le plaisir de l'entendre conter à Théophanie, car c'étoit elle-même : elle y met un intérêt, une grâce, que je suis loin de pouvoir imiter. L'étoile du soir nous ramène la fraîcheur ; allons la respirer sur la colline qui est en face de nous : nous y trouverons des siéges de gazon, et pendant le récit, je ferai paître mon troupeau. ». Nous sortîmes alors de la grotte. L'aimable Psyché nous demanda la

permission de nous quitter pour un instant. Bion joua de son chalumeau, et soudain le troupeau accourut : le bêlement des moutons et des agneaux remplissoit le vallon ; un bélier marchoit gravement à leur tête ; deux chiens étoient sur les flancs pour maintenir l'ordre et la discipline : en allant, Bion nous faisoit observer les agrémens, les beautés de son jardin. « Celui d'Alcinoüs, dis-je, si vanté par Homère, n'étoit auprès du vôtre, que le jardin d'un berger, et celui-ci seroit digne du roi des Phéaques. — Dans ma jeunesse, quand la pauvreté me pressoit, je n'ambitionnois qu'une des quatre fontaines d'Alcinoüs et quelques arpens de son verger. Mais le goût du beau, de l'élégance, le désir des jouissances s'insinuent peu à peu dans l'ame, perfectionnent sa sensibilité et sa délicatesse. Est-ce un bienfait ou un mauvais présent de la nature ? C'est ce que je laisse à décider à nos grands métaphysiciens, qui certainement ne seront pas d'accord entr'eux. — Mais comment né pauvre et peu ambitieux, avez-vous pu parvenir à l'opulence dont vous jouissez » ? Lacyde lui dit alors : « Vous devez à vos hôtes le récit de cette révolution de fortune ; cela les amusera. — Je le veux bien. Montons la colline ; je vous ferai cette narration en attendant Théophanie.

CHAPITRE XII.

Histoire de Bion.

» SMYRNE est ma patrie : un événement singulier marqua les premiers jours de ma naissance ; l'ennemi surprit la ville ; les habitans épouvantés se sauvèrent par la porte opposée : dans ce désordre, ma nourrice m'abandonna au milieu d'un champ.

» Mais un dieu veilloit sur moi : à mes pleurs, à mes vagissemens, une chèvre qui depuis peu avoit mis bas, accourut, me donna sa mamelle, écarta les chiens et les autres bêtes, et me continua long-temps ce charitable office. Les ennemis retirés, les habitans revinrent dans leurs foyers ; des femmes m'aperçurent et s'étonnèrent de me trouver encore vivant ; plusieurs d'entr'elles voulurent m'allaiter, mais je détournai la tête, et poussai des cris perçans. La pauvre chèvre accourut, et je pris sa mamelle devant toutes ces femmes, ravies de joie et de surprise. Depuis, pour attirer cette chèvre bienfaisante, on excitoit mes cris, et elle arrivoit aussitôt.

» Mon père, disciple du dieu d'Epidaure, homme d'esprit et de plaisir, me laissa, pour tout héritage, des livres de médecine, un Homère, le buste d'Esculape, une cassette remplie des portraits et des cheveux de ses maîtresses, beaucoup de dettes et un peu d'argent comptant. Je pris l'argent, l'Homère, et laissai aux créanciers les livres de médecine, l'Esculape et la cassette des portraits. Je vins à Athènes, portant, comme Bias, toute ma fortune avec moi : mais jeune, amoureux de plaisir, avide d'instruction, ne rêvant que vers, toujours sur les hauteurs du Parnasse, je planois au-dessus des richesses, et préférois un sourire d'Apollon aux présens de Plutus. Cependant le besoin, quelquefois poignant, avertit ma philosophie que l'argent étoit bon à quelque chose, et qu'il falloit arroser les fleurs de l'Hélicon de quelques filets d'eau du Pactole. Mais je pensai qu'un homme d'esprit, un disciple du Lycée, ne devoit sacrifier au soin de s'enrichir, qu'une très-courte période de sa vie; que la soif inextinguible de l'or, et l'application continuelle pour l'acquérir, rétrécissoient l'ame et éteignoient ses lumières.

» La réputation de Denis de Syracuse étoit répandue dans la Grèce; on ne parloit que de ses richesses, de sa puissance, de la pro-

tection qu'il accordoit aux lettres et aux arts. Je résolus d'aller à sa cour brusquer l'entrée du temple de la Fortune. Je m'adressai à Platon pour être recommandé : ses lettres, le poids de son nom m'obtinrent de Denis l'accueil le plus distingué ; je fus bientôt admis dans ses plaisirs, et peu à peu mes vers et ma gaîté m'initièrent dans sa confidence.

» J'appris que ce souverain de la Sicile, qui jouissoit d'un pouvoir illimité et de tous les dons de la fortune, étoit peut-être le moins heureux des hommes : les soucis, les craintes, les remords habitoient sous ses lambris dorés. Tout le monde sait l'histoire de Damoclès, que l'on a contée de cent manières différentes ; mais voici la véritable version, ce que j'ai vu par mes yeux.

CHAPITRE XIII.

Histoire de Damoclès.

» Denis donnoit une fête au peuple, qui se pressoit, s'entassoit sur la place devant laquelle est le palais ; ce prince se promenoit d'une fenêtre à l'autre, et Damoclès, l'un des plus intrépides flatteurs de cour, le suivoit en

lui disant : « Mon maître, que vous êtes heureux ! Tout ce peuple, tout ce que vous voyez, toutes ces richesses, tout cela vous appartient, vous en êtes le maître ». Il répéta si souvent ces fadeurs, vanta si souvent la félicité de son maître, que Denis, fatigué de ces plates adulations, lui dit : « Je veux vous faire goûter ce soir de ce bonheur suprême : vous serez roi pendant vingt-quatre heures ; ordonnez une fête, choisissez vos convives ; je n'y assisterai que comme sujet, et si vous m'en priez ». J'abrège le reste de l'histoire. Damoclès entra dans la salle du festin, la couronne sur la tête, entouré de ses gardes, de ses grands officiers ; un excellent orchestre jouoit des airs de triomphe ; nous suivions avec Denis, confondus dans la foule. L'heureux Damoclès se plaça sur un lit magnifique, sous un dais de pourpre, tout parsemé d'étoiles d'or et d'argent ; le cadre et les pommes étoient d'or massif ; des jeunes gens des meilleures familles l'entourèrent pour le servir. Pendant le repas, une habile chanteuse prit sa lyre, et chanta les plaisirs, les délices de l'amour ; un poëte lui presenta des vers, où il célébroit ses talens, sa puissance, ses vertus, sa valeur, sa générosité, la douceur de son règne ; et chacun à l'envi applaudissoit aux louanges de ce nouveau monarque : s'il

parloit, toute l'assemblée écoutoit en silence et dans l'admiration. Damoclès s'enivroit de cet encens, de ces respects flatteurs, et savouroit les délices d'une excellente chère: mais tout-à-coup il aperçoit verticalement sur sa tête une épée, dont la pointe acérée le menaçoit; elle ne tenoit au plancher que par un crin très-délié. Cette vue troubla sa joie et son appétit. On eut beau lui prodiguer les éloges, lui vanter la bonté des mets, des vins de Grèce; son oreille et son estomac s'étoient fermés; il ne voyoit que cette épée toujours prête à le percer. Il faisoit des grimaces qui amusoient beaucoup Denis et les spectateurs. Enfin, ce roi d'un jour, inquiet, agité au milieu de ses grandeurs, pria Denis de lui permettre de les abdiquer. Par cette leçon emblématique, Denis nous fit connoître la situation des tyrans au sein des voluptés et du faste qui les environnent.

CHAPITRE XIV.

Suite de l'Histoire de Bion.

» Un jour je trouvai Denis dans une noire mélancolie : je voulus m'éloigner ; il me rappela, et me dit : « Philosophe grec, avez-vous jamais deviné l'énigme du bonheur ? savez-vous où il existe? — Voici, lui répliquai-je, la réponse d'Anaxagore à un grand seigneur qui lui demandoit quel étoit l'homme heureux: *Ce n'est pas celui qui, chargé d'honneur et de richesses, paroît être heureux aux yeux du vulgaire ; mais celui qui cultive un petit champ, mêlant à ses travaux champêtres le commerce non ambitieux des Muses. Son extérieur modeste, son visage tranquille n'expriment pas les vives émotions de la joie, mais elle est dans son cœur.* Je vous citerai encore la belle fable de Crantor : il fait comparoître aux jeux olympiques la Richesse, la Volupté, la Santé, la Vertu : chacune demande la pomme. La Richesse dit : C'est moi qui suis le souverain bien, car avec moi on les achète tous. La Volupté dit : La pomme m'ap-

partient, car on ne désire la richesse que pour m'avoir. La Santé assure que sans elle il n'y a point de volupté, et que la richesse est inutile. Enfin, la Vertu représente qu'elle est au-dessus des trois autres, parce qu'avec de l'or, du plaisir et de la santé, on peut se rendre très-misérable si l'on se conduit mal. La Vertu eut la pomme. — La fable est très-ingénieuse, mais elle seroit plus juste, si Crantor avoit dit que le souverain bien, ou le bonheur, est la réunion des quatre rivales : vertu, santé, richesse, volupté. Au reste, Crantor et Anaxagore ont raison : au faîte de la grandeur, nageant dans la mollesse et le luxe, je suis las de mon existence; je me crois souvent le plus infortuné des hommes. Aidez-moi de vos conseils : dans quelle route faut-il se jeter pour trouver quelques rayons de ce bonheur fugitif? Que feriez-vous à ma place? — Je m'échapperois de ce vaste palais; je cesserois d'être roi, pour redevenir particulier et homme; je me retirerois à Athènes, séjour fortuné des arts, de la philosophie, du goût, de la politesse et de la liberté; j'y acheterois une belle maison de campagne; je planterois, je bâtirois; je verrois des hommes aimables, des philosophes; je m'entourerois d'un petit cercle d'amis, d'une maison heureuse de mes bienfaits; et sage sans austérité, philosophe sans système,

amateur des lettres sans prétention, et des plaisirs avec délicatesse ; solitaire sans misantropie, j'attendrois, dans une douce incurie, le lever de mon dernier soleil. — Vous me persuadez ; je vais déposer un sceptre qu'assiègent les périls et les peines, et préparer ma retraite. Cependant gardez-moi le secret. Venez demain matin, et nous travaillerons de concert un projet qui me séduit ». Je le quittai, m'applaudissant d'avoir fait un tel prosélyte, et d'avoir acquis un roi à la philosophie.

» Je revins le lendemain à l'heure donnée ; je trouvai Denis au milieu d'une cour nombreuse, dont il recevoit les hommages et les adulations. Il me sourit avec bonté, et me fit signe d'attendre. Lorsque la foule fut éclipsée, il me parla de l'éclat qu'il vouloit donner à son empire, de la guerre qu'il méditoit contre les Carthaginois, des troupes, des vaisseaux qu'il alloit armer, et pas un mot du plan de la veille ; j'étois ébahi. Quand il eut fini l'étalage de sa puissance et de ses futures conquêtes, je lui dis en riant : « J'espère que, dans vos rapides exploits, vous épargnerez la ville d'Athènes qui, hier, vous offroit si généreusement un asile. — Je vous entends, j'ai réfléchi ; mais chaque homme a sa destinée. Je sais que le diadème est entouré de pointes aiguës, qu'un philosophe est beaucoup plus heureux

heureux qu'un roi ; mais encore quelques années de travaux, après quoi, libre de soins et d'inquiétudes, je jouirai, au sein du repos et des Muses, de tous les plaisirs de la vie et de ma gloire passée. — Oserai-je vous demander votre âge ? — Soixante-deux ans. — Eh bien, chaque année, chaque jour que vous respirez encore, est un jour de grâce. — Comment cela? — Votre contingent de vie est de vingt-deux à vingt-trois ans ; c'est ce que vivent les hommes, l'un portant l'autre. De plus, d'après les calculs de la durée moyenne de la vie pour chaque âge, vous n'avez plus que neuf à dix ans de vie à attendre. — Mon plan, puisque ma portion est si courte, est d'empiéter sur celle des autres, et d'exister, à leurs dépens, le plus que je pourrai ». Nous fûmes interrompus, et je conclus, en me retirant, que pour Denis et la plupart des hommes, les fruits de la sagesse et du bonheur naissent sur des arbres exotiques, qu'ils ne savent pas cultiver.

» Revenons à la cause de ma fortune. Denis, ambitieux de toute espèce de gloire, avoit envoyé aux jeux olympiques une députation solennelle pour disputer le prix des vers et de la course des chars : elle étoit composée de quelques lecteurs doués d'une voix brillante et sonore, et de plusieurs chars attelés de quatre chevaux. On chargea, en son nom, les

autels de Jupiter de riches offrandes : cet appareil, la beauté de la voix des lecteurs, fixèrent un moment l'attention des Grecs ; mais bientôt fatigués de l'insipidité des vers, ils éclatèrent en murmures, couvrirent de sifflets les lecteurs et le poète, et poussèrent même l'insulte et le mépris jusqu'à piller et renverser ses tentes. Son succès dans la lice fut aussi malheureux ; les chars, mal conduits, se brisèrent les uns contre les autres ; et pour comble d'infortune, le vaisseau qui ramenoit les députés et leurs débris, fit naufrage sur les côtes d'Italie.

» Denis, accablé de cet affront, resta plusieurs jours sans paroître ; il mangea seul, vit très-peu de monde. Je ne fus admis auprès de lui que le surlendemain. En entrant, je fus embarrassé de ma contenance, et des consolations que j'apportois à l'amour-propre d'un poète qui avoit des armées à ses ordres. Je ne voulois pas imiter Polixène, me faire mettre aux carrières ; je me présentai la physionomie sombre, alongée. Denis me parla d'abord d'objets indifférens ; et puis, d'un visage aussi triste que le mien, il me dit : « Vous savez ma disgrace, et ma tragédie tombée aux jeux olympiques » ? Je répondis qu'un grand prince comme lui, couvert de gloire, n'avoit pas besoin d'un laurier poétique pour immortaliser

son nom; que d'ailleurs, dans ces assemblées tumultueuses, l'enthousiasme, la cabale, la prévention décernoient les couronnes; qu'il devoit connoître la légéreté et l'inconséquence des Grecs. « De plus, lui dis-je, Eschyle, sur environ quatre-vingts pièces qu'il a composées, n'a obtenu que treize couronnes; Sophocle, dix-huit, sur près de cent vingt tragédies; et Euripide n'a été couronné que cinq fois, quoique plus de quatre-vingts de ses tragédies aient enrichi notre théâtre. — Je sais tout cela; les Grecs sont légers, inconséquens et railleurs; mais ils sont les dispensateurs de la gloire; ils ont en main la trompette de la renommée. Je veux absolument me relever de cette chute, et concourir dans Athènes aux fêtes de Bacchus. J'ai une tragédie sur le métier; le sujet est la Mort d'Egée. Il vous souvient que Minos, ayant vaincu les Athéniens, leur imposa un tribut annuel de sept jeunes gens et de sept filles, pour servir de pâture au Minotaure. Le jeune Thésée, né pour terrasser les monstres, voulut être un des sept jeunes gens, résolu de périr, ou de délivrer sa patrie d'un tribut si honteux. Egée, affligé et épouvanté d'une telle audace, ordonna au pilote du vaisseau qui portoit les jeunes victimes, d'arborer, à son retour, si son fils revenoit vainqueur, une voile rouge ou blanche, à la place de la

voile noire d'usage dans cette occasion. Thésée triompha du Minotaure, et en purgea la terre.

» Cependant Egée alloit tous les jours sur les bords de la mer, regardoit au loin pour découvrir le vaisseau de son fils; enfin, il arrivoit. Un jour serein brilloit; un vent frais enfloit les voiles; le vaisseau sillonnoit légérement les ondes tranquilles. Le pilote et Thésée, dans l'excès de leur joie, avoient oublié l'ordre d'Egée; la voile noire flottoit encore au gré des zéphyrs. Le bon père l'aperçoit; et croyant son fils dévoré par le monstre, il se précipite dans les flots. Ce sujet intéressant et national doit plaire aux Athéniens. Je n'ai encore tracé que quelques scènes; je suis surchargé d'affaires. Vous êtes bien heureux, vous autres beaux-esprits, d'être toujours logés sur le Parnasse, sans être obligés d'en descendre pour d'autres occupations; mais n'est pas poète qui veut. — N'est pas roi non plus qui veut. Cependant, je ne voudrois être roi que de mon jardin et de ma maîtresse. — Voici, mon cher Bion, un service que j'attends de vous; je crois pouvoir compter sur votre discrétion? — Comme si je jurois par le Styx. — Je veux que vous m'aidiez pour l'achèvement de ma pièce. Finissez mon plan, mettez les premières scènes en vers; je travaillerai de

mon côté ». Je refusai d'abord par modestie d'associer mes foibles talens à son vaste génie; mais il insista, et je cédai. Je m'enferme aussitôt dans mon cabinet. Le plan de Denis n'étoit qu'ébauché; je l'élève à cinq actes. Il en fut satisfait, et me fit cependant quelques observations très-justes; car il ne manquoit ni d'esprit, ni de littérature. Le plan terminé, je me jetai dans la poésie. A chaque scène, j'allois consulter Denis, mon Apollon : nous corrigeâmes beaucoup. Je m'aperçus que Denis disoit toujours *ma tragédie*, soit qu'à force de le répéter, il voulût me persuader qu'il en étoit l'auteur, ou se le persuader à lui-même. Je lui répondois aussi, *votre tragédie* : au fond elle lui appartenoit, non-seulement pour une centaine de vers de sa façon, mais pour le prix dont il l'acheta. Lorsque nous eûmes assez vu, revu, sassé et ressassé ce phénomène tragique, je partis pour Athènes dans une birème, et présentai au premier archonte le poème du maître de la Sicile. Je fis briller à ses yeux et aux yeux des juges nommés pour recevoir ou rejeter les pièces, le métal précieux de l'or : son éclat réfléchit sur l'ouvrage, qui fut jugé digne du concours. Je m'adressai aux chorèges (*a*) : je n'épargnai rien pour la dépense

(*a*) Les chorèges présidoient aux chœurs, et régloient la dépense qu'on y faisoit pour les acteurs et les musiciens dans les fêtes publiques.

des chœurs et des danses; je donnai aux acteurs de longues robes traînantes, tissues d'or, émaillées de pourpre et de plusieurs sortes de couleurs; des masques dessinés et coloriés par de grands maîtres; et comme une taille majestueuse est imposante, j'élevai mes héros sur des cothurnes de quatre pouces de hauteur; j'épaissis leur poitrine, leurs flancs, et toutes les parties de leur corps à proportion de leur stature: des gantelets prolongeaient leurs bras. Les décorations furent travaillées par les meilleurs peintres: la première offroit une campagne riante; la seconde, une solitude affreuse, le rivage de la mer, entouré de rochers escarpés et de grottes profondes; la troisième représentoit un temple superbe, couvert d'or, de feux et de pierreries. Trente mille spectateurs remplissoient le théâtre. Denis fut payé de ses peines et de ses frais: la tragédie, étayée de ces grands moyens, alla aux nues, et le tyran de Syracuse fut déclaré vainqueur. Aux vives émotions que j'éprouvai, je sentis que j'étois père. Cependant, fidèle à Denis, je ne détachai aucune fleur de sa couronne littéraire. Je m'embarquai dans la nuit même; je fis force de voiles et de rames; et favorisé par les vents et Neptune, j'arrivai dans peu de jours à Syracuse.

La nouvelle de ce brillant succès causa à

Denis un délire de joie qui sembloit affecter sa raison : il ne parloit que de sa tragédie ; car je crois qu'il s'étoit bien convaincu qu'elle étoit l'enfant de son génie. Il appela tous ses amis, leur apprit son triomphe, l'annonça à toute sa cour, à tous ceux qu'il rencontroit. Ses transports un peu calmés, il me demanda quels étoient les vers qui avoient été le plus applaudis : je ne manquai pas de lui citer les siens, ce qui fit le plus grand effet. Aussi, à peine étois-je rentré chez moi, que je reçus le magnifique don de cent talens, et une invitation à souper pour le soir. Denis vouloit célébrer son triomphe avec ses amis. Hélas ! ce triomphe eut la rapide instabilité des choses humaines ! Jamais le luxe et la profusion n'avoient ordonné un festin si somptueux : on servit deux mille poissons et sept mille pièces de gibier. Le lit du vainqueur étoit placé sous un dais chargé de lauriers ; lui-même en portoit une ample couronne. La table étoit de cent convives. Quand il entra dans la salle, les battemens de mains roulèrent de toute part. Denis, animé par la joie, l'appétit et la bonne chère, s'abandonna à son intempérance. De larges coupes de vin circuloient à chaque instant : ils buvoient tour-à-tour à la santé de ses amis les Athéniens, d'Apollon et des neuf Muses. Son zèle fut si fervent, il célébra si sou-

vent le maître du Parnasse et les neuf Vierges qui l'habitent, qu'il tomba d'ivresse, et bientôt une violente indigestion termina sa gloire, son règne, ses plaisirs, ses peines et ses vastes projets : il étoit âgé de soixante-trois ans. Les Athéniens, à la nouvelle de sa mort, dirent qu'ils l'auroient couronné vingt ans plutôt, s'ils avoient cru par ce moyen en délivrer la Sicile (*a*). Je terminerai l'histoire de Denis par une anecdote singulière qui le concerne. Ce prince, détesté de ses sujets et l'objet de leurs imprécations, apprend qu'une bonne femme, d'un âge très-avancé, demandoit tous les jours aux dieux de la faire mourir avant lui : flatté d'un si tendre intérêt, il l'envoie chercher et lui en demande la cause. « Dans mon enfance, dit-elle, je voyois tous les Syracusains maudire leur prince, et faire des vœux pour sa mort ; il fut massacré. Nous en eûmes un autre dont le règne barbare fit regretter le premier : les dieux eurent pitié de nous, et nous en délivrèrent. Vous lui avez succédé ; et c'est pis encore ; et comme je présume que votre successeur vaudra encore moins que vous, je fais tous les jours des prières pour votre conser-

(*a*) L'oracle avoit prédit à Denis qu'il mourroit quand il vaincroit ceux qui valoient mieux que lui. Il crut que cet oracle regardoit les Carthaginois ; mais, à sa mort, il fut éclairci. Denis avoit vaincu les poètes d'Athènes, qui lui étoient bien supérieurs en talens.

vation ». Denis, étonné de la franchise de ce discours, renvoya cet e femme sans se permettre la moindre vengeance.

» Après la mort de ce tyran, inquiet comme un vieil avare qui voit rôder des gens autour de son trésor, je songeai à mettre le mien à couvert de la rapacité de Denis le jeune et des favoris. Je m'embarquai secrètement pour Corinthe, d'où je vins ici visiter quelques parens; ils me proposèrent l'acquisition de ce domaine. Le site me séduisit; je vis qu'il étoit susceptible d'embellissement; j'y ai travaillé pendant quarante ans à diverses reprises ».

Théophanie arriva dans ce moment: nous la plaçâmes au milieu de nous; son chien se mit à ses pieds; et dès qu'elle nous vit attentifs, elle commença son histoire.

CHAPITRE XV.

Histoire de Théophanie.

« Je suis née à Milet, dont Bion vous a fait la description; mais il vous a peut-être laissé ignorer que les Milésiennes se croient obligées, par une antique tradition, de livrer leurs beaux

ans à l'amour : aussi les intrigues galantes sont leurs affaires principales, et les jouissances leur unique but.

» Je ne sais si dans sa jeunesse ma mère avoit été zélée peur le culte de Vénus ; mais, à son dixième lustre, se trouvant veuve et pauvre, et n'ayant que moi pour toute société, elle se retira à la campagne, dans une simple chaumière, qu'elle possédoit près des bords du Méandre ; j'avois alors environ douze ans. Là, nous vécûmes de légumes, des racines de notre jardin, et du produit des paniers d'osier que nous tressions dans les soirées d'hiver, ou dans le règne de la canicule. Ma mère étoit une bonne femme, dans toute l'acception du terme, c'est-à-dire pleine de candeur et de probité; mais foible d'esprit, crédule et superstitieuse à l'excès : le Tartare l'épouvantoit ; à la moindre omission dans les rites, dans le culte des dieux, elle le voyoit ouvert sous ses pas ; les noms de Cerbère, des Euménides, de Minos, la faisoient frissonner. C'étoit plus la terreur que l'amour qui l'attachoit à sa religion ; elle redoutoit la vengeance des dieux. Malgré sa pauvreté, elle immoloit tous les ans une brebis noire à Pluton, faisoit des lustrations et des libations en son honneur presqu'à toutes les heures du jour. C'étoit du lait, du vin ou du miel, qu'elle versoit sur la terre ou dans le

feu : à leur défaut, elle répandoit de l'eau. Lorsque nous avions un morceau de viande, elle en brûloit la meilleure partie en l'honneur de ses Lares, ou de son Génie, ou de Mercure, ou de Bacchus. Les jours de jeûne ou d'abstinence religieuse, qui sont la veille des fêtes solennelles, elle ne faisoit qu'un léger repas le soir; tout au plus, dans la journée, elle se permettoit un morceau de pain sec, mais sans boire. Nous avions toujours une bonne provision d'eau lustrale, dont nous nous purifiions soir et matin; elle portoit sur elle des pierres surnaturelles, qui avoient des propriétés merveilleuses (20) : elle me parloit sans cesse des tourmens des damnés, du vautour qui ronge le foie de Prométhée, du rocher de Sisyphe, de la roue d'Ixion, des métamorphoses des dieux, de leur vengeance. Elle me disoit souvent qu'un prêtre de Minerve l'avoit assurée que, lorsque les Pédasiens étoient menacés de quelque malheur, une large barbe naissoit aussitôt sur le menton de la prêtresse de cette divinité, et cet événement étoit arrivé jusqu'à trois fois. Ce même prêtre lui avoit conté la vengeance de Bacchus contre les Calydoniens. « Corésus, un des prêtres de ce dieu, étoit le plus malheureux des mortels; il aimoit la jeune Callirhoé, et plus il l'adoroit, plus elle lui opposoit les dédains de l'insensibilité

et de l'ingratitude. Après qu'il eut employé sans succès les larmes, les supplications, tout ce que peuvent inspirer la violence et l'abandon d'un amour ardent et délicat, il eut recours à Bacchus. Il couronne sa statue de pampres de vignes, de branches de pommiers et de grenadiers, se jette à ses pieds. « Puissant fils de Jupiter et de Sémélé, lui dit-il, prends pitié de mes tot[illegible]iens; venge l'injure faite au plus zélé de tes ministres ». Sa prière s'éleva jusqu'au dieu. Les Calydoniens furent frappés d'une ivresse qui les rendit furieux. Dans leur désespoir, ils envoyèrent consulter l'oracle de Dodone, qui répondit : « Que Bacchus, irrité contr'eux, ne pouvoit être apaisé que par le sang de Callirhoé immolée à l'autel par son grand-prêtre Corésus, ou par la mort de celui qui voudroit mourir pour elle ». Personne ne s'étant présenté, on la conduisit à l'autel : elle marchoit pâle, tremblante, éperdue. Corésus, respirant la vengeance, attendoit sa victime; il lève les yeux, il voit ses larmes, sa pâleur, sa beauté encore si touchante; son cœur s'émeut; le ressentiment s'éteint; la pitié, l'amour le pressent, l'enflamment. Il tenoit dans ses mains le couteau sacré; il hésite, jette un dernier regard sur cette infortunée, se frappe et tombe à ses pieds. Callirhoé, désespérée de la mort d'un amant si tendre, si généreux, détestant

testant l'ingratitude dont elle avoit payé tant d'amour, alla se tuer près d'une fontaine, qui depuis a porté son nom ».

» Ma mère étoit nourrie dans ces préjugés par un vieux prêtre de Cybèle, notre unique société. Elle lui donnoit ses économies, et nous nous privions souvent du nécessaire pour envoyer des offrandes et des victimes à la mère des dieux.

» Elle m'élevoit dans ces principes, dans la terreur du ciel et des enfers, et j'étois tellement abreuvée de ces idées superstitieuses, que, lorsque je me trouvois seule dans les champs, à l'approche de la nuit, je voyois dans les airs, des dieux, des génies. J'eus un jour une frayeur mortelle ; j'aperçus un taureau blanc qui venoit à moi : je savois la métamorphose de Jupiter en taureau de cette couleur, pour enlever la belle Europe. J'imaginai que ce dieu me poursuivoit : épouvantée, sans force, je fléchis le genou ; je lui demandai pardon de mes fautes, de ma tiédeur pour son culte, et promis de lui immoler un petit chevreau que j'aimois beaucoup. Le taureau-dieu sans doute entendit ma prière, et fut touché de mon innocence, car il prit un autre chemin ; et moi, comme une jeune colombe poursuivie de l'épervier, je me réfugiai dans le sein maternel. Je touchois à ma quinzième année ; je com-

mençois à me développer ; ma taille étoit à peu près ce qu'elle est aujourd'hui, et j'avois toute la candeur et la simplicité d'une jeune personne élevée dans la solitude par une mère pieuse.

» Nous avions la permission d'aller couper des jets d'osier dans une oseraie qui bordoit le Méandre ; j'y allois souvent. Un jour j'entendis les sons mélodieux d'une lyre ; j'écoutai, regardant de tout côté sans rien voir. Etonnée du prodige, j'imaginai que c'étoit Apollon lui même qui, invisible, faisoit résonner sa lyre ; j'étois dans l'enchantement, lorsque tout-à-coup, du milieu des roseaux, s'élève je ne sais quel dieu sous la figure d'un mortel. Je recule ; mais il m'appelle et me dit : « Arrêtez, charmante Théophanie, bannissez votre crainte ». Rassurée par ces mots, j'ose lever les yeux sur lui : une couronne de roseaux ceignoit sa tête ; il tenoit dans ses mains une lyre et un bouquet de roses qu'il me présenta. La surprise, je ne sais quel sentiment suspendoit ma pensée et m'enchaînoit à ma place. Le dieu eut pitié de mon embarras, et me dit avec douceur : « Rassurez-vous, belle Théophanie ; je suis loin de vous causer le moindre déplaisir. — Qui êtes-vous ? lui dis je en bégayant ; comment savez-vous mon nom ? — Je suis le fleuve Méandre ; j'habite dans ce palais de cristal, au

fond des eaux ; je connois le présent, le passé, l'avenir ; j'ai l'œil ouvert sur vous : j'ai vu que votre innocence, votre piété, vos vertus égaloient vos appas, et j'ai résolu de vous placer parmi mes Naïades. Montée à ce rang suprême, vous ne craindrez plus les maladies, les chagrins, ni la mort si hideuse ; immortelle comme moi, vous conserverez toujours votre jeunesse et votre beauté ». Je remerciai le dieu en rougissant, et lui dit que j'en parlerois à ma mère. — « Non, il n'est pas temps encore : nos mystères ne doivent pas être révélés aux profanes. — Mais que dois-je faire pour mériter l'honneur de devenir Naïade ? — Il faut, pendant trois jours, vous purifier soir et matin avec de l'eau lustrale, invoquer chaque fois Neptune, dieu de la mer ; jeûner, et ne manger le soir que des légumes, du lait et du miel. Les trois jours expirés, revenez à cette oseraie, où vous m'appellerez par trois fois : alors je m'éleverai sur la face des eaux, et par mon souffle divin, j'épurerai votre corps de tout ce qu'il a de terrestre et de périssable ; je vous animerai de ce principe de vie qui, d'une simple mortelle, fera de vous la plus heureuse des Naïades ». Après ces mots, il me donna un baiser, m'aida à couper des scions d'osier, et disparut.

» Rêveuse, étonnée, agitée de joie, d'espérance et de crainte, je retournai à pas lents

auprès de mère ; je lui celai cet auguste secret, et observai fidèlement les commandemens du dieu Méandre.

» Le quatrième jour, au premier rayon de l'aurore, je m'acheminai à mon rendez-vous, non sans quelqu'émotion ; mais la piété et la curiosité soutenoient mon courage. Lorsque je fus au bord du fleuve, par trois fois j'en appelai le dieu : à la troisième j'entends des sons ; le feuillage est agité ; la frayeur me saisit ; je fermai les yeux ; et lorsque je les ouvris, je trouvai le dieu auprès de moi, plus brillant qu'à la première apparition : les roseaux qui ceignoient sa tête étoient entremêlés de roses ; il exhaloit l'odeur la plus suave ; sa robe étoit d'une blancheur éclatante ; enfin le dieu m'éblouissoit. Il me dit : « Vous avez été fidelle à mes préceptes ; vous n'avez pas trahi le secret des dieux. Neptune mon père me permet de récompenser votre piété, et de vous élever au rang de Naïade : suivez-moi dans cet asile, où le mystère va s'opérer (21) ». A ces mots, il me conduisit dans une grotte peu éloignée, que cachoient des vignes sauvages : les parois intérieures étoient tapissées de lierre ; au fond se trouvoit un lit de feuilles fraîches et d'herbes odorantes. On auroit cru cette caverne préparée par le dieu Pan, pour y recevoir la belle Syrinx. Le fleuve Méandre me fait asseoir sur

ce lit, et se place auprès de moi : je n'osois ni parler, ni regarder ; mais lui, m'entourant de ses bras, me dit : « Je vais vous initier dans un mystère où les dieux n'admettent que leurs élus, et vous donner un nouvel être ». En me parlant ainsi, il détache ma ceinture, me couvre de baisers. Le cruel ! comme il abusoit de ma simplicité ! Je pleurois, je le repoussois ; mais il étoit sourd à mes prières et à mes larmes.

» Au sortir de la grotte, il me dit : « Belle et chère Théophanie, j'ai déployé toute ma puissance pour faire de vous une Naïade : la métamorphose est bien avancée, car vous avez déjà la beauté, les grâces, la fraîcheur de l'aimable Galathée, de qui Poliphème étoit si vivement épris. Neptune, que je vais implorer, achevera mon ouvrage. Cependant le soleil s'approche de notre zénith ; je sais, par ma prévision, que votre mère commence à s'inquiéter de votre absence ; il faut nous séparer. Promettez-moi de revenir ici après-demain ; une seconde entrevue finira de purifier votre corps de tout ce qui peut lui rester d'impur et de terrestre. Allez, belle Théophanie, soyez toujours soumise aux dieux et fidelle à leurs secrets ».

» En retournant, je rêvois beaucoup à cette aventure, qui me paroissoit un mélange étonnant de choses divines et humaines. Cependant quelqu'inquiétude se mêloit à l'impression de

volupté dont mon ame jouissoit encore. Quoique très-persuadée de la divinité de mon amant, je me reprochois tacitement ma facilité à lui obéir, et les moyens dont il avoit usé pour faire de moi une Naïade. Je m'abstins cependant d'en parler à ma mère; et mes remords se taisant devant l'attrait du plaisir, je fis divers pélerinages à cette grotte mystérieuse, bien différente de l'antre de Trophonius. Mais l'amour est un arbuste fertile, qui, après s'être couronné de fleurs, porte des fruits amers. Mon amant soupçonna le premier que je recélois un fruit nouveau dans mon sein; il m'en parla, me fit connoître ma situation, et la nécessité de la cacher, sur-tout à ma mère. « Suivez mes avis, et vous sortirez d'embarras: votre mère est pleine de l'esprit de sa religion; sa piété m'est connue. Au milieu de la nuit, vous feindrez de vous éveiller en sursaut, vous jeterez un grand cri, et direz à votre mère que Pallas vient de vous apparoître sur son char traîné par des hiboux; qu'elle vous a ordonné de vous faire recevoir au nombre de ses prêtresses, et de vous rendre avec elle, au jour naissant, au bord du fleuve Méandre, où sera un vieux prêtre de Minerve, chargé de vous conduire à Athènes, au Parthénon son temple. Vous ajouterez que la déesse, pour la consoler et récompenser sa piété, lui donne un talent

qu'elle trouvera caché dans le jardin, au pied de sa statue. « Et qui donnera ce talent? où prendrez-vous le vieux prêtre? — Le talent est un don de Minerve, j'en suis instruit; et quant au vieillard, ce sera moi: j'ai, comme Vertumne, la faculté de prendre les formes que je veux ». Vous voyez que mon amant étoit un dieu aussi adroit, aussi rusé que le messager de l'Olympe; je suivis son plan. Je m'éveillai en sursaut, au milieu de la nuit, et je fis à ma mère le récit de ma prétendue vision. Elle y crut, je pense; car, dès le point du jour, elle courut chercher le talent. Pour moi, j'osois douter du présent de Minerve; mais ma mère qui me précédoit, s'écria : « Le voici » ! Elle se jeta soudain aux pieds de la déesse pour la remercier, pour l'assurer d'une reconnoissance éternelle. J'en fis autant, très-étonnée du miracle. Nous passâmes cette journée dans la jubilation, dans des exercices de piété; nous brûlâmes de l'encens devant la déesse; nous lui offrîmes des gâteaux, du miel, de l'huile, des figues sèches, et nous la couronnâmes de branches d'olivier.

» Mais ma mère ne put se résoudre à me laisser partir; cette séparation affligeoit trop son ame : moi-même je n'aurois pu me décider à ce sacrifice, si ma situation ne l'eût commandé. Je fis part au fleuve Méandre des perplexités de ma mère : il me dit qu'il les

avoit prévues, mais qu'il opéreroit un prodige qui fixeroit ses irrésolutions. « Annoncez-lui de la part de Minerve que, si dans trois jours elle n'exécute pas ses ordres, le soleil s'éclipsera deux heures avant midi, les ténèbres vous envelopperont ; et si vous ne partez aussitôt pour vous rendre sur mes bords, vous ne jouirez plus de l'aspect de cet astre ; une nuit éternelle couvrira la terre ».

» Quelque crédule et simple que je fusse, je ris de cette prédiction ; mon amant s'en aperçut, et me dit d'un air grave : « Je pourrois dès à présent punir votre incrédulité, et ordonner au soleil de cacher ses rayons ; mais je veux attendre le troisième jour ; vous connoîtrez alors l'étendue de mon pouvoir. Cependant annoncez à votre mère, de la part de Minerve, le châtiment terrible auquel l'expose sa désobéissance ». Quoique ma foi fût incertaine, je promis d'obéir.

» Ma mère, fort alarmée des menaces de Pallas, mais combattue par sa tendresse pour moi, attendit le jour fatal pour se décider ; il parut. Toute la matinée, les yeux fixés sur le soleil, nous suivîmes sa marche : deux heures avant midi, les bords de son disque commencent à pâlir ; insensiblement l'ombre s'accroît ; la frayeur nous saisit ; nous nous serrons l'une contre l'autre. Bientôt l'obscurité s'étend ;

notre terreur redouble, nous pleurons; prosternées aux pieds de Minerve, nous implorons sa clémence, nous sollicitons notre pardon. Après cette oraison, j'exhortai ma mère à me laisser dévouer au culte de la déesse, et à se rendre avec moi sur les bords du fleuve; elle y consent. Nous partons au sein des ténèbres : la terreur, les remords suivoient ma mère; elle s'accusoit de ce bouleversement de la nature. Enfin, à mesure que nous approchions du fleuve, les ombres peu à peu s'éclaircirent, et bientôt l'astre du jour brilla de tout son éclat. La joie renaît dans nos ames, et nous adressons à Minerve les plus tendres remercîmens. Pour moi, mes idées se brouilloient, je ne pouvois concevoir ce prodige : mon amant me paroissoit un homme ordinaire; et cependant il commandoit aux astres, à la nuit. — « Votre amant, lui dit Bion, n'étoit qu'un fourbe instruit et très-adroit, qui savoit qu'à tel jour, à telle heure, il devoit y avoir une éclipse de soleil. — C'est ce que j'ai su depuis (*a*).

» En arrivant auprès du fleuve, j'aperçus un vieillard assis au pied d'un peuplier, un livre à la main; il paroissoit absorbé dans la méditation. A notre approche, il vint à nous. Une

(*a*) C'est apparemment la même éclipse qui effraya si fort Xercès, lorsqu'il marchoit contre les Grecs.

barbe blanche couvroit la moitié de son visage ; ses cheveux, ses sourcils paroissoient blanchis par les ans; il s'avançoit d'un pas lent, le corps voûté, incliné sur un bâton. Je le considérois attentivement sans pouvoir le reconnoître. Ma mère lui demanda s'il étoit prêtre de Minerve? — « Vous voyez que j'en ai les vêtemens sacrés. Au reste, je sais ce qui vous amène : Pallas me l'a révélé; votre imprudence a failli de causer un grand désordre dans la nature. Le soleil, à la voix de la déesse, a retiré ses rayons lumineux; mais vous avez réparé votre faute, le repentir est entré dans votre ame, et la lumière a reparu ».

» Dès les premières phrases, à sa voix, sous les habits d'un vieillard, j'avois reconnu mon amant. Ma mère, familiarisée avec les miracles et peu surprise de voir un prêtre confident de Minerve, lui répondit qu'elle se soumettoit aux ordres des dieux, et qu'elle lui confioit les destins d'une fille si chère. A ces mots, elle m'embrassa tendrement, non sans verser un torrent de larmes; les miennes ne cessoient de couler. Je fus ving fois au moment de me rétracter; mais la présence et les signes du faux prêtre, et le souvenir de ma situation, réprimèrent ces mouvemens de sensibilité.

» Nous vînmes à Milet. Philon, car enfin mon amant n'est plus qu'un simple mortel, me logea

magnifiquement; il me trouva la voix agréable, et il me donna des maîtres de musique. Je pris du goût pour cet art, et j'y fis des progrès.

» Six mois après, j'accouchai d'une fille d'une si jolie figure, qu'elle auroit pu passer pour l'ouvrage d'un dieu. Je ne voulus pas souffrir qu'une étrangère lui donnât sa nourriture : je portai si loin ce sentiment, qu'un jour étant au lit, malade, je m'aperçus qu'une femme l'allaitoit; je m'élançai du lit, je pris ma fille, et lui fis rendre le lait qu'elle venoit d'aspirer (22).

» Je crus, à sa naissance, mon bonheur assuré. J'aimois Philon; j'idolâtrois ma fille; je jouissois des faveurs de la fortune; j'envoyois des secours fréquens à ma mère; je n'avois plus de vœux à former : mais une simple ligne sépare le bonheur de l'adversité.

» Ma fille avoit à peine quatre mois, que Philon me fit entendre qu'il couviendroit de l'éloigner, et de la confier à quelqu'honnête femme. La proposition m'indigna, et il changea de discours. Je m'aperçus bientôt qu'il ne sourioit jamais à cette enfant, qu'il lui refusoit ses caresses, la repoussoit même avec humeur. J'étois navrée; je me plaignis. Il me répondit avec dureté que de pareils enfans ne méritoient aucun attachement. — « Eh quoi! la nature ne parle donc pas à votre cœur? n'êtes-vous pas son père? — Oh! la nature est un mot insigni-

fiant : le préjugé, l'habitude, et sur-tout l'amour-propre, voilà les seuls liens qui attachent les pères aux enfans ; séparez-vous d'eux à leur naissance, et la nature restera muette ».

La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude.

» Je ne répondis à cette misérable métaphysique que par les pleurs d'une mère, et les baisers que je prodiguai à ma fille. Un jour, croirez-vous cette barbarie ! il me caressoit, me pressoit dans ses bras ; ma fille étoit auprès de nous ; je lui dis : « Regardez-la, voyez qu'elle est jolie ! — Oui, répondit-il, ce seroit dommage de l'empoisonner (23) ». Quel propos ! je frissonnai d'horreur. Depuis ce jour je passai ma vie dans le deuil et la crainte : la haine entra dans mon cœur ; je détestai Philon. Cependant je combattis ce sentiment importun : pouvois-je oublier qu'il étoit le père de ma fille !

» Un matin il entra dans ma chambre, l'air sombre et préoccupé, en me disant : « Cette enfant jette de la froideur entre nous, elle vous absorbe toute entière ; je veux absolument la remettre en d'autres mains ; ne craignez rien pour elle, on la soignera, elle recevra une éducation analogue à son existence future ». Je me taisois, je le regardois d'un œil fixe. — « M'entendez-vous, Théophanie ? — Oui ; mais le

le barbare Philon m'arrachera plutôt le cœur que mon enfant : à votre tour, m'entendez-vous » ? Il sortit sans répondre, et resta trois jours absent. Quels jours ! quels siècles ! l'anxiété, la terreur, la solitude, l'amour maternel m'agitoient, me déchiroient tour-à-tour.

» Le troisième jour, un peu avant la nuit, il revint, me demanda d'un air calme et affectueux, des nouvelles de ma santé ; me dit qu'il avoit fait compter quelqu'argent à ma mère, me pria ensuite de le suivre dans mon cabinet, pour l'aider à détacher un tableau qu'il vouloit envoyer au peintre, pour réparer quelque dégradation : ma fille dormoit. J'étois loin du soupçon ; je le suivis : il monta sur une échelle, et me pria de la tenir ; il sembloit avoir quelque peine à enlever le tableau. En ce moment, mon enfant crie ; j'entends marcher dans la chambre, j'y vole : que vois-je ! une grande mégère qui l'emportoit ! Je m'élance sur elle, je la saisis par les cheveux, en criant : « Ah ! monstre infernal, tu ne m'échapperas point » ! La barbare me présente un poignard, je le brave ; ma main le prend, le serre ; elle veut me l'arracher, nous luttons ensemble. la rage, la fureur, l'aspect de ma fille redoublent mes forces, enflamment mon courage ; le sang coule de ma main déchirée ; n'importe, je résiste, j'attaque, je jette des cris épouvantables. Phi-

lon enfin parut ; sans doute qu'il eut peur que mes cris ne décelassent son forfait : et ce monstre étoit le père de ma fille ! Il me la fit rendre ; et frémissant de rage, il sortit avec sa complice.

» J'appelai mes esclaves, point de réponse ; la solitude m'environnoit. J'étois seule dans l'univers, mais j'avois mon enfant : je la presse sur mon sein ; l'infortunée sourioit à mes caresses, et me tendoit ses bras innocens ! Je la vis baignée dans mon sang ; je songeai alors à panser ma blessure.

» La nuit cependant épaississoit ses ombres, et m'apportoit l'épouvante : je résolus de m'échapper, et d'aller chercher un asile où je pusse trouver de la commisération pour une mère. Je cours à la porte de la maison ; mais le nœud qui la fermoit étoit si bien fait, que je ne pus le démêler (*a*). Cette précaution accroît mes soupçons et ma terreur. Je vais de chambre en chambre, éperdue, tremblante, formant vingt projets, détruits l'un par l'autre. Je mesure la hauteur des fenêtres, elle m'effraie. J'avois un petit jardin, clos de murs assez élevés ; j'osai projeter de les franchir ; la

(*a*) Les clefs ont été inventées chez les Lacédémoniens : avant cette invention, on fermoit les portes avec des nœuds si entortillés, que celui seul qui avoit le secret, pouvoit les démêler.

nuit étoit obscure, mais les ombres me favorisoient. Je traînai une grande échelle au jardin, je la dressai contre le mur, j'attachai mon enfant sur mon dos avec ma ceinture; je monte d'un pied tremblant. Hélas! ce n'étoit pas pour moi que je tremblois! Parvenue au haut du mur, je m'assieds, caresse mon enfant, resserre ma ceinture; ayant ensuite posé l'échelle de l'autre côté, non sans travail et sans efforts, je descendis lentement avec mon fardeau.

» En arrivant, ma première pensée fut de fléchir les genoux pour rendre grâces aux dieux. Quel ressort, que l'amour maternel! Je m'éloigne à grands pas; je marchois environnée de terreur et d'ombres, voyant toujours derrière moi Philon et ses satellites. Hélas! bientôt mes forces m'abandonnent; je tombe mourante auprès d'une haie : là, pâle, palpitante, je prête l'oreille au cri d'un oiseau, au mouvement léger d'une feuille. J'entends tout-à-coup des pas d'hommes, je redouble d'attention, le bruit approche, je n'hésite pas, je me précipite derrière la haie, dans un fossé bourbeux. Quelle heureuse idée! deux hommes arrivent, s'arrêtent. Ah! comme mon cœur battoit! mon sang se figeoit dans mes veines : je ne respirois plus : je redoutois surtout les vagissemens de ma fille. Ces hommes disoient : « Où s'est-elle enfuie? elle a fait

bien du chemin en peu de temps : suivons-la ; nous l'aurons ». Quelques momens après, le dieu qui veille sur les malheureux, m'envoya Bion. Le voilà, mon sauveur ! que je lui dois d'attachement et de reconnoissance ! il m'a réconciliée avec les hommes que j'avois pris en aversion : sa générosité, sa complaisance, ses tendres soins ne se sont jamais démentis : il m'a fait oublier mes peines. Ma vie aujourd'hui est heureuse, et je n'ai plus d'autres désirs, d'autres vœux à former, que de répandre sur la sienne autant de félicité ». Nous lui demandâmes des nouvelles de sa fille et de sa mère : elle nous dit qu'elles étoient à Amphyssa pour quelques jours.

Après ce récit intéressant, Bion se leva, et nous dit : « La nuit a étendu ses voiles ; le sommeil sorti de son antre sombre, nous attend au chevet de notre lit : allons jouir de ses bienfaits. Chemin faisant, pour égayer vos esprits, et vous procurer des songes agréables, je vous conterai une petite aventure, dont j'ai été témoin ; elle a beaucoup de rapport avec celle du dieu Méandre et de Psyché.

» Je voyageois dans la Troade, pour visiter les ruines de Troie. Dans cette contrée, la religion prescrit aux jeunes vierges d'aller, quelques jours avant leur hymen, se baigner dans

les eaux du Scamandre, et d'offrir leurs prémices au dieu du fleuve. La belle Callirhoé, conformément à cet usage pieux, se rendit sur ses bords avec sa nourrice, deux jours avant son hyménée, et se plongea dans ses eaux, en s'écriant : « Dieu du Scamandre, viens cueillir ma virginité, si ce présent peut te paroître agréable. — Je l'accepte, » répond le dieu s'élevant du sein des roseaux, et la tête couverte de leur feuillage. Il prend aussitôt Callirhoé par la main et la conduit sous un vaste rocher, que cent arbrisseaux enveloppoient de leurs ombres. Elle en sortit colorée comme la rose qui va s'épanouir, et revint joindre sa nourrice qui l'attendoit sur la rive.

» Le jour de la noce, la jeune mariée, chargée de tous ses ornemens, mais plus belle de ses attraits, suivoit une procession qui se faisoit en l'honneur de Vénus Tout-à-coup, parmi la foule des jeunes gens, elle reconnoît le dieu Scamandre. « Ah ! ma chère Cléone, s'écria-t-elle, en s'adressant à sa nourrice, voilà le dieu Scamandre, mon époux de l'autre jour » ! La nourrice, découvrant la fraude, crie, appelle au secours, veut faire arrêter le dieu prétendu ; mais heureusement il eut le temps de s'évader ».

Bion nous quitta en nous disant : « Un berger doit être debout quand l'etoile du

matin brille encore. Demain, nous dînerons dans l'île de l'Amitié. La vie m'échappe; chaque soleil qui m'éclaire peut être le dernier. Je dois imiter l'homme des champs; plus le lever de la nuit s'approche, plus il hâte ses travaux ».

Chaque jour est un bien que du ciel je reçoi:
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne;
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.

CHAPITRE XVI.

Promenade solitaire d'Antenor.

Je me levai avec le jour; j'allai parcourir le domaine de mon hôte: j'admirai ses bois, ses coteaux variés, l'abondance et la limpidité des eaux, le silence et le calme enchanteur de cette solitude. Après avoir erré assez long-temps, je montai sur le sommet d'une colline escarpée, dont un seul arbre, d'une vaste circonférence, occupoit le centre; je m'assis sous son ombre: de-là je découvrois au loin de vastes prairies, des vignobles touffus, des bœufs qui, à pas lents, sillonnoient la terre, de nombreux troupeaux; je voyois l'onde unie et transparente d'un lac qui terminoit les jar-

dins de Bion; je suivois les détours de son rivage verdoyant; je regardois avec intérêt le robuste laboureur qui, brûlé des feux du soleil, impassible, infatigable, guidoit sa pesante charrue. Dans ce moment, une douce rêverie m'emporte dans une autre sphère; je respire un air plus pur, plus rare: j'oublie la terre; ma pensée vole au séjour de la Divinité. Je vois cet être incréé, arrangeant la matière éternelle comme lui, mais désordonnée, informe; un rayon de son être l'anime; elle pense, elle a des idées, des sensations, des désirs, une volonté: ce rayon, uni à une parcelle de matière, forme un individu qui existe un moment, puis se dissout; la matière reste, l'ame va se replonger dans le sein du dieu suprême; mais l'identité est détruite, plus de *moi*. O mortel! si près du néant, d'où te vient ton orgueil? Ces réflexions, comme des nuages épais qui chargent l'atmosphère, obscurcissoient et contristoient mon ame. Heureusement le souvenir de Lasthénie m'entraîna dans une plus douce rêverie; la tendre mélancolie descendit dans mon cœur, le pénétra d'une tristesse plus douce, plus attachante que les vives émotions de la joie. Je me promenai avec elle aux bords de l'Ilyssus, ou du Céphise; je me rappelai le jour cent fois heureux où, dans la chapelle de Flore, l'amour

m'enivra de ses délices. Je me transportai ensuite au moment fatal de notre séparation, de nos tristes et derniers adieux ; des larmes aussitôt coulèrent sur mon visage.

J'étois plongé dans ce rêve extatique, lorsqu'un esclave vint m'avertir qu'on m'attendoit pour déjeûner. Ce repas fut celui des simples bergers : du laitage, du miel et des fruits. Bion nous proposa ensuite d'aller faire la guerre aux poissons de son lac. Lacyde lui objecta l'incommodité de la chaleur. — « Eh bien, lui répondit gaîment Bion, vous supposerez que ce n'est que l'apparence du chaud : les Sceptiques sont maîtres de leur imagination. Au reste, je vous promets un vent d'ouest, dont le souffle bienfaisant tempérera l'ardeur du midi. Vous savez que les zéphyrs sont aux ordres des poètes : ils les chantent si souvent » ! En effet, le zéphyr obéissant souffla pendant notre navigation ; de plus une tente de pourpre couvroit notre bateau, et repoussoit les rayons du soleil.

CHAPITRE XVII.

Promenade sur le Lac. Pêche. Conversation.

Nous nous promenâmes d'abord autour du lac pour le reconnoître ; nous contemplions ses bords rians de verdure, ombragés de hauts peupliers, de saules et de quantité d'arbustes. « Cette décoration, nous disoit Bion, est mon ouvrage. Il y a quarante ans que j'ai planté ces arbres. J'ai toujours aimé la campagne et sa douce tranquillité. Lorsque je fis cette acquisition, je m'y retirai pour l'embellir et y couler en paix, au sein des Muses, la plus grande partie de mes jours. J'exécutai le premier projet. Je plantai, je bâtis, je renversai, je travaillai moi-même avec ardeur; mais ma tête ni mon cœur n'étoient pas encore assez mûrs pour supporter les loisirs de la retraite : pour s'y plaire, il faut avoir cette philosophie de l'ame, supérieure à celle de l'esprit ; il faut savoir vivre avec soi-même. L'ambition, l'inquiétude, l'amour des plaisirs m'en exilèrent. Je venois parfois m'y recueillir, reposer mon

ame ; mais j'y séjournai peu, je n'avois pas la force de briser mes chaînes. Enfin, après trente-huit ans d'erreurs et d'agitation, j'ai appris à jouir de mes bois, de leur ombre amicale, et du repos, plus précieux encore. Je suis à l'époque la plus fortunée de ma course. Qui le croiroit ! à soixante-dix ans ! Le printemps de la vie n'est pas la saison du bonheur ; trop de passions, trop de besoins l'assiègent : les jouissances, il est vrai, sont plus vives, mieux senties ; mais elles sont achetées par les soucis cuisans, souvent par le repentir. Un vieillard sage et éclairé, qui s'est investi d'une bonne réputation, dont la santé et la force ne sont qu'affaiblies et non détruites, se crée des plaisirs purs, tranquilles et mesurés à ses besoins : il a tout pesé, tout apprécié. La vanité, les faux plaisirs, les préjugés, qui trompent et tourmentent les hommes, n'altèrent plus la paix et la sérénité de son ame. Vous m'objecterez qu'un vieillard est plus près du terme, et que cette perspective doit contrister son ame et altérer ses plaisirs. Je répondrai par l'anecdote d'un de nos sages. Il revenoit de voyage, plein de vigueur et de santé ; il n'étoit plus qu'à quelques stades de chez lui, lorsqu'il se rappela un article oublié dans son testament. Il descendit aussitôt de cheval et écrivit sa volonté sur ses tablettes (24). Ce sage craignoit

que la mort ne le suprît avant son arrivée. J'en conclus que la crainte de la mort doit être à peu près la même pour tous les âges; ou plutôt, qu'il faut l'attendre et l'envisager d'un œil calme et indifférent ».

En devisant ainsi, nous étions parvenus au milieu du lac qui a seize stades de circuit, et douze environ de largeur. Bion fit cesser de ramer, et nous dit : « Je veux vous réjouir d'un spectacle nouveau ». Alors il pria Théophanie de jouer de sa cythare. Nous vîmes soudain, avec une surprise agréable, les poissons accourir, se ranger autour du bateau, et s'animer aux accords harmonieux de cet instrument. Nous n'oubliâmes pas de comparer cette beauté au célèbre Arion dont les sons ravissans attiroient les dauphins, autour de son vaisseau; mais nous ne lui conseillâmes pas de l'imiter, et de se précipiter dans le lac, attendu qu'il n'y avoit pas de poissons assez gros pour la transporter au rivage. Théophanie ne voulut point permettre qu'on jetât les filets dans ce moment. « Ce seroit, disoit-elle, une lâche trahison. Donner une fête à ces pauvres animaux ; les attirer par l'attrait du plaisir, pour les immoler à nos jeux » ! Nous continuâmes notre navigation ; nous passâmes devant une petite île. « Voilà, nous dit Bion, l'île de l'Amitié. Cette grande cabane, irrégulièrement construite,

basse et couverte de chaume, sera aujourd'hui notre salle à manger; vous la trouverez sans doute un peu trop rustique, mais je dois de temps en temps me rappeler que je ne suis qu'un simple berger ».

Nous priâmes alors ce poète-philosophe de nous réciter quelques-unes de ses idylles, et d'ajouter au charme de la promenade, le plaisir plus piquant d'entendre ses aimables productions. — « Je vous satisferai, répondit-il, d'autant plus aisément, que ce n'est pas mon ouvrage que vous entendrez, mais ceux d'Anacréon et de Théocrite, fondus ensemble. Tous deux ont traité le même sujet, *l'Amour piqué par une Abeille*; tous deux ont des traits heureux qui manquent à l'autre. Je me suis amusé à les réunir dans un même cadre. Cependant nous voguerons sans bruit, aussi légèrement, s'il est possible, que vogue la conque de la belle Amphitrite, lorsqu'elle sillonne la surface de son empire.

« Un jour une abeille méchante piqua l'Amour qui enlevoit le miel de ses cellules : blessé au doigt, le petit dieu, dans sa douleur, souffle sur sa main, du pied frappe la terre; et s'envolant vers la belle Cythérée : Ma mère, s'écria-t-il, ma mère, c'est fait de moi! je me meurs! Un petit serpent ailé, que les laboureurs nomment *abeille*, m'a frappé de son dard. Vénus sourit et lui dit : Ne ressemblez-vous pas à l'abeille? Combien vous êtes petit! combien sont grandes les blessures que vous faites »!

Nous

Nous fûmes si enchantés de cette idylle, que nous priâmes Bion de la répéter. Les rameurs cessèrent d'agiter leurs rames, et l'écoutèrent aussi attentivement que nous. Lorsque Bion eut fini, nous lui dîmes : « Vous nous avez donné des fruits délicieux; mais ils ne sont pas de votre jardin; nous savons qu'il en porte d'aussi doux, d'aussi délicats, et nous en sommes très-friands. — Vous avez beau me louer, je sens combien je suis loin de la grâce et du naturel de ces deux poètes, vrais enfans d'Apollon; mais produire mes vers après les leurs, c'est vous prouver ma modestie et mon zèle. Je vais vous choisir la plus agréable de mes idylles; car il faut traiter ses hôtes le mieux que l'on peut ».

IDYLLE.

ACHILLE ET DÉIDAMIE.

MYRSON.

VEUX-TU chanter, ô Lycidas! un air doux, tendre, harmonieux, digne d'être écouté par Apollon, ou par l'aimable Galathée ?

LYCIDAS.

Volontiers : quel sujet te paroît agréable ?

MYRSON.

Dis-nous la chanson de Scyros; conte-nous l'ardent amour du fils de Pélée; ses craintes, ses plaisirs, ses caresses

furtives, lorsque, sous les vêtemens d'une jeune fille, il étoit à la cour de Lycomède. Dis comment la belle Déidamie avoit enflammé ce jeune héros, et lui faisoit couler dans l'obscurité, des jours sans gloire.

LYCIDAS.

Un berger enleva autrefois Hélène, et la conduisit sur le mont Ida. Sparte, irritée de cet affront, appelle à sa vengeance tous les peuples de l'Achaïe. Les habitans de Mycène, de l'Elide, de la Laconie, courent aux armes et font marcher devant eux le ravage, l'incendie et la mort. Cependant Achille, caché au fond du palais de Lycomède, armé d'une quenouille, confondu avec de jeunes princesses, apprenoit à filer la laine. Les fleurs de la jeunesse et de la beauté éclatoient sur son visage; un léger réseau enveloppoit ses beaux cheveux: il avoit la démarche, l'air de mollesse et de langueur d'une nymphe de la cour de Vénus; mais il portoit dans son cœur le courage de Mars et l'amour d'un héros. Il adoroit Déidamie: l'aurore le trouvoit à ses genoux; la nuit souvent l'y retrouvoit encore. Il imprimoit des baisers de feu sur sa main d'albâtre, et y laissoit couler des larmes de volupté. Déidamie, du coin de son voile, essuyoit les beaux yeux de son amant: s'ils se quittoient, ils juroient de revenir bientôt; et lorsqu'ils se retrouvoient, ils juroient de ne plus se quitter. Souvent il la pressoit légèrement dans ses bras, serroit son sein contre le sien: alors tous les feux de l'amour coloroient son visage et brilloient dans ses regards; et Déidamie, trompée par l'instinct de la nature, croyant respirer les charmes d'une douce amitié, rougissoit, mais s'abandonnoit sans méfiance. L'heureux Achille obtenoit des faveurs, et peut-être son amante doutoit encore.

Ravis de cette idylle, nous la louions tous à l'envi. Bion, peu amateur d'éloges et d'en-

cens, fit jeter les filets, et la pêche fut très-heureuse : elle nous fit oublier les heures. Mais le vigilant Bion nous avertit du déclin du soleil et du dîner qui nous attendoit. Cette nouvelle fit grand plaisir. Il nous proposa de prendre le bain sur les bords du lac. « Vous trouverez, ajouta-t-il, des asiles agréables ». Nous acceptâmes, et les rameurs nous y conduisirent.

On avoit pratiqué ces bains dans les différentes anses ou petites baies que formoit la sinuosité du rivage : les parois, le fond étoient revêtus de marbre ; une voûte épaisse d'arbres et d'arbustes donnoit une ombre impénétrable. La chaste Diane auroit pu s'y dépouiller sans rougir, et sans craindre les regards d'Actéon. Chacun de nous se réfugia sous ces berceaux voluptueux. Tandis que j'étois mollement couché dans l'onde transparente, mille oiseaux m'égayoient de leurs concerts.

Je quittai à regret ce lieu de délices ; mais un esclave m'apporta de l'huile, des essences et une robe éclatante de blancheur. Bion et Lacyde vinrent me prendre dans le bateau. Nous reçûmes, en passant, Phanor, ensuite Théophanie, et nous voguâmes à l'île de l'Amitié.

CHAPITRE XVIII.

Description de l'Ile de l'Amitié, de la Salle à manger, des trois Statues qui y sont.

Cette île étoit inculte et agreste; on n'y voyoit que des plantes spontanées et sauvages, quelques pins qui s'élevoient à travers des rochers, des chèvres qui paissoient une herbe rare, mais savoureuse. Des oies et des canards se promenoient sur les bords. Une cabane occupoit le centre, adossée à un vaste rocher. — « Je vois, nous dit Bion, que vous n'êtes pas séduits par l'aménité du lieu; mais il faut des contrastes, des oppositions dans les plaisirs, comme dans les sites, dans les tableaux et les ouvrages d'esprit. Demain vous trouverez mes jardins et mes bois plus agréables; pour aujourd'hui veuillez vous contenter d'un repas champêtre dans cette chétive cabane ». J'y entrai le premier; Bion suivoit avec Phanor. Nous restâmes un moment dans l'obscurité; mais des esclaves, renfermés dans cette enceinte, sur un signal de leur maître, ouvrirent tout-à-coup

des volets, et nous nous trouvâmes transportés dans un salon riant et magnifique: un jour doux l'éclairoit; on y respiroit des odeurs suaves, une fraîcheur délicieuse. Dans mon étonnement, mes paroles restèrent sur mes lèvres. Bion jouissoit de notre surprise. Je lui dis enfin: « Par quelle magie renouvelez-vous ici le miracle de Philémon et de Baucis, et transformez-vous une misérable chaumière en un temple superbe? car c'est ici sans doute le temple de l'Amitié. — Ce prodige, comme tant d'autres, s'exécute par des moyens bien simples: des volets, ouverts à propos, ont opéré cette métamorphose ».

Ce salon étoit coupé en deux parties inégales: le haut, appuyé au rocher, formoit un parallélogramme; l'autre partie, beaucoup plus grande, étoit de forme elliptique: trois statues d'albâtre, de cinq pieds, posées sur des socles, occupoient le fond du carré, rempli de vases, de caisses de fleurs, rangés sur des gradins: une balustrade de fer doré, à hauteur d'appui, séparoit ces deux parties: la seconde étoit entourée de colonnes alternativement de marbre blanc et de marbre vert; des jalousies mobiles remplissoient l'intervalle des colonnes. Le plafond offroit un tableau charmant; c'étoit Théophanie, sous les traits de l'Aurore, parée d'une guirlande de roses et de jasmin, conduisant son char dans

les airs colorés : son visage, brillant de fraîcheur et de gaieté, annonçoit aux mortels la plus belle journée. Les Heures, ayant des ailes de pourpre et d'azur, et des corbeilles pleines de fleurs qu'elles répandoient, environnoient son char : quantité d'oiseaux de différens plumages voltigeoient à l'entour, le suivoient, le précédoient ; on croyoit entendre leur chant d'amour et d'allégresse, et l'on partageoit leur bonheur.

» Le festin répondoit à l'élégance du lieu. On avoit entremêlé, parmi les plats, des vases de cristal remplis de fleurs. On nous servit les coquillages, les oiseaux, les poissons les plus rares. Nous eûmes à profusion des vins de Chypre, de Lesbos et de Chio ; on n'en buvoit pas de meilleur aux festins des satrapes de la molle Ionie.

Après le premier service, je priai Bion de me nommer les personnages que représentoient les trois statues. « Hélas ! répondit-il en soupirant, vous voyez les portraits de trois amis intimes, que j'ai eu le malheur de perdre. Qui vit long-temps voit tout périr autour de lui, et reste isolé sur la terre ! Heureusement, Théophanie, comme un doux soleil, ranime et embellit les jours languissans de la dernière saison de ma vie.

» La statue de la droite, qui d'une main

tient une lyre, et de l'autre soutient un jeune Amour qui paroît en jouer, est celle du poète de Téos, du sage et voluptueux Anacréon, mon maître et mon ami, quoique plus âgé que moi de vingt ans : c'est lui qui m'a appris à moduler des vers, à cacher le travail sous la facilité, à couvrir la négligence du charme du sentiment. Heureux, si j'avois pu imiter sa facilité et ses grâces! Ses chansons immortelles, filles du plaisir et de l'imagination, respirent la mollesse et l'enjouement. La statue de la gauche, qui a une flûte à la main et un agneau à ses pieds, est celle d'Ibicus, poète bucolique, auteur charmant. Notre union fut intime : jeunes alors, et liés par les mêmes goûts, nous vivions au sein de l'incurie, plus avides de plaisirs et d'instructions que de richesses. La statue du milieu, qui médite en souriant, est Apollonides de Cos. Hélas ! il a péri, ainsi qu'Ibicus, d'une manière tragique; leur mort funeste a couvert, pendant long-temps, ma vie de tristeste et de deuil. Le temps enfin m'a apporté quelque consolation; mais leur aspect, leur souvenir oppressent encore mon ame de regrets amers. Je vais vous raconter leur histoire; j'aime encore à parler, à m'occuper d'eux. Commençons par Anacréon, dont la fin tranquille ne fut qu'un passage de l'existence au sommeil.

CHAPITRE XIX.

Histoire d'Anacréon.

» Vous savez qu'Anacréon passoit sa vie entre le vin et les amours ; il joignoit à une fortune médiocre beaucoup de désintéressement, deux grands moyens de bonheur. Il vécut long-temps à Samos, chez Polycrate, protecteur éclairé des arts ; ce prince lui fit présent de cinq talens. Anacréon, qui n'avoit jamais possédé une telle somme, en perdit le sommeil pendant deux jours ; ce qui le décida à la rendre bien vîte à Polycrate, en lui disant : « Je hais les présens qui troublent mon repos ».

» A l'âge de quarante-quatre ans, il quitta Athènes pour se retirer dans un asile champêtre aux portes de sa patrie. Sa maison étoit dans une situation charmante ; elle dominoit la mer Egée et les îles éparses à l'entour. C'est là que, dans un calme délicieux, ce poète-philosophe goûtoit les charmes toujours renaissans de la nature. Il s'exerçoit aux travaux de la campagne. Couronné de pampres, il présidoit aux vendanges. « La retraite, disoit-il, ra-

mène l'homme à lui-même, aux plaisirs faciles de la nature. Dans le sein de la société, les préjugés, les devoirs fatiguent; les inquiétudes, l'ambition vous agitent et vous pressent en tout sens; dans la solitude, l'ame respire, se repose, jouit du sentiment intime de son existence; elle dépose, pour ainsi dire, les soins étrangers, les vaines illusions, comme l'eau dépose, au fond d'un vase tranquille, le sédiment qui la troubloit ».

» On raconte qu'un jour, ce favori des Muses et des Grâces partit pour Téos, suivi d'un petit chien et d'un domestique portant un sac qui contenoit de l'argent. Cet homme s'arrêta auprès d'un buisson et oublia le sac. Ni lui ni le maître ne s'aperçurent que le petit chien ne suivoit pas. Anacréon resta plusieurs jours à Téos, consolé aisément de la perte de son argent, mais regrettant beaucoup son chien; enfin, il reprit le chemin de sa maison. Il passoit devant le buisson où le domestique s'étoit arrêté, lorsque tout-à-coup il vit paroître le petit chien qui accouroit au-devant de lui, et qui tâchoit, par ses signes, de l'attirer vers le buisson. Il trouva son sac que ce malheureux animal avoit fidèlement gardé; mais le chien, privé de nourriture depuis plusieurs jours, expira aussitôt d'inanition.

» Cet aimable poète avoit une physionomie

où respiroient la candeur, la finesse, un calme heureux et une teinte de gravité. Ses yeux pleins de feu déceloient la délicatesse de son esprit, et son penchant à l'amour et à la volupté. Son ame étoit noble et élevée, son caractère enjoué et charmant, son imagination riche et fleurie. Modéré dans ses plaisirs, il chantoit Bacchus et l'Amour, sans s'abandonner à leur ivresse. Sa dernière maîtresse, nommée Céa, étoit encore au berceau, lorsqu'échauffé de vin, en passant auprès d'elle, il la choqua rudement et l'outragea de paroles; la nourrice, irritée, souhaita dans ses imprécations, que Céa eût un jour la beauté d'Hélène, et qu'Anacréon, éperdu d'amour pour elle, fût plus malheureux que Ménélas. Une partie de cette imprécation s'accomplit. Anacréon, octogénaire, soupira pour la belle Céa; et par une protection spéciale de Vénus ou de l'Amour, il sut plaire et fut écouté.

» Depuis cinq ans il achevoit doucement sa vie auprès d'elle; ils soupoient avec quelques amis: le poète de Téos chanta, d'une voix encore ferme, sa scholie favorite:

« La vie court comme un char rapide; dans peu nous » ne serons plus qu'un peu de poussière: pourquoi donc » répandre de vaines libations? Parfumez-moi plutôt pen- » dant que je vis encore; couronnez-moi de roses. Céa, » ma chère Céa, donne-moi deux baisers ».

» Sa chanson finie, il mangea quelques raisins secs ; il usoit de cet aliment pour soutenir la langueur de sa vieillesse ; malheureusement un pépin s'arrêta dans son gosier, et l'étouffa (*a*). Une mort si prompte et si douce, après une vie longue et pleine de voluptés, est regardée comme une faveur particulière des dieux. Mais la fin tragique d'Ibicus semble accuser ces mêmes dieux, et faire un problème insoluble de leurs prédilections et de leurs préférences dans la distribution des biens et des maux.

CHAPITRE XX.

Histoire d'Ibicus.

» IBICUS étoit de Rhégium, ville de la grande Grèce : les Muses, sans doute, lui avoient prêté leur lyre ; mais il est un exemple de ces êtres prédestinés, devant qui le bonheur s'enfuit, quand ils croient l'atteindre, comme un songe au moment du réveil. Après avoir lutté long-temps contre l'infortune, l'amour l'enflamma pour Néréis, jeune Athénienne, ornée de tous les dons de l'esprit et de la figure, et

(*a*) Ce pépin sans doute lui causa une toux violente.

de plus, riche héritière. Il eut le bonheur de plaire et de se faire aimer; mais le père de Néréis étoit un vrai Midas, plus sensible au son de l'or qu'aux charmes de la poésie : ni les pleurs, ni la tristesse, ni les prières, ni le dépérissement de sa fille ne purent fléchir son avarice; il la renferma dans son gynécée (25), lui présenta ensuite le riche Euphorion, polémarque d'Athènes. Néréis, pour jouir d'un peu plus de liberté, et quelquefois de la vue de son amant, feignit d'accepter cet hymen; mais elle trouvoit toujours quelqu'évasion pour reculer la fête. Tantôt elle avoit aperçu une belette sur son chemin, et avoit oublié d'y jeter trois pierres avant d'y passer; tantôt on avoit éternué à sa gauche, prononcé des paroles de mauvais augure; une autre fois son petit doigt s'étoit engourdi, ou elle avoit senti des tintemens d'oreilles. Un jour elle avoit rencontré un mort, et quoiqu'elle eût craché promptement, elle n'étoit pas moins effrayée. Cette fois-ci un mauvais rêve l'épouvantoit; ensuite elle avoit offert une victime à Junon, et les prêtres avoient déclaré les entrailles mal-saines et livides. Son père, quoique superstitieux comme tout Athénien (26), s'impatienta de tant de présages sinistres, et signifia à sa fille qu'elle épouseroit Euphorion dans huit jours. Nos amans étoient désespérés. Heureusement un violent

violent accès de colère contre un esclave, pour un vase cassé, sépara à jamais cet avare des vivans et de ses chers trésors. Ibicus vit naître un jour plus doux; l'horizon s'embellissoit autour de lui; il alloit posséder sa maîtresse et sa fortune.

» Quelques jours avant la noce, Néréis exigea de lui qu'il allât à Orope consulter Amphiaraüs, le dieu des songes, sur leur hymen, et chercher la guérison d'un mal d'yeux qui lui étoit survenu : il s'y rendit. Le temple de ce dieu est à douze stades d'Orope, dans l'endroit même où l'on dit que la terre s'étoit ouverte sous ses pas, et l'avoit englouti avec son char, lorsqu'il fuyoit de Thèbes. Auprès du temple est une fontaine nommée aussi Amphiaraüs, dont l'eau ne sert ni aux sacrifices, ni aux lustrations; il est défendu même de s'y laver les mains : elle est destinée aux guérisons. Ibicus s'en frotta les yeux, et y jeta quelqu'argent, comme il est ordonné. Il entra ensuite dans le temple, se purifia, immola un bélier, étendit sa peau sur le plancher, se coucha dessus pour s'endormir et avoir un songe. En effet, il en eut un que les prêtres, interprètes des songes, lui déclarèrent n'être pas favorable. Il méprisa cette interprétation sinistre, et partit pour revenir à Athènes.

» Il alloit, selon sa coutume, à pied, tout

seul, en composant l'épithalame de son mariage. L'enthousiasme poétique s'empara tellement de son esprit, qu'il s'oublia, s'égara et vagua tout le jour dans les champs, hors de lui-même, ivre de poésie et d'amour. Au coucher du soleil, il s'aperçut de son erreur; il regarde autour de lui, semblable à un homme qui revient d'un évanouissement, ou d'un sommeil profond. Il cherche dans sa pensée ce qu'il fait, ce qu'il veut, dans quels lieux il habite; il se rappelle enfin qu'il veut aller à Athènes, ne reconnoît plus sa route, et comprend qu'il est égaré. Il aperçoit une espèce de pâtre; il court à lui, et lui demande le chemin de la ville. — « Vous en êtes un peu éloigné; mais si vous le désirez, je vous mettrai sur la route ». Ibicus accepte, et promet un salaire. Son guide le mène à travers les montagnes. La nuit se lève, l'ombre s'étend; déjà ils ne marchoient qu'à la lueur du crépuscule. — « Eh bien, avançons-nous? demande Ibicus. — Oui, nous approchons. Mais j'aperçois deux hommes qui m'inquiètent; ils ont mauvaise mine. — Qu'importe leur mine? ne sommes-nous pas deux aussi? — Puisque vous êtes si brave, préparez-vous au combat, car ils viennent à nous ». Mon malheureux ami, vaillant comme Thésée, s'arme de son bâton et attend fièrement ses assassins : son conduc-

teur se place derrière lui, et le frappe d'un poignard. Ibicus se retourne furieux, et d'un coup de bâton l'étend par terre. Soudain les deux autres scélérats l'assaillent l'épée à la main. Il se défendit long-temps avec une bravoure extrême; il cassa le bras à l'un d'eux, mais l'autre à l'instant le perce d'un coup d'épée. Le brave Ibicus tombe, et, avant d'expirer, prend à témoin de sa mort une troupe de grues qui passoient sur sa tête. Qui croiroit que ce ne fut pas en vain ? Mais la punition des crimes est le devoir des dieux.

» Six mois s'écoulèrent ; et malgré les plus grandes perquisitions, les assassins, enveloppés dans leur secret, bravoient la vindicte publique. Mais un jour, dans le marché d'Athènes, ils aperçurent des grues ; l'un d'eux dit en riant à ses camarades : « Voilà les témoins du poète Ibicus ». Comme sa mort avoit fait beaucoup de bruit, une jeune fille de quatorze ans, ayant ouï le propos, prévenue d'ailleurs par la mauvaise mine des trois personnages, courut le répéter à un archonte. Sur ce foible indice, ils furent arrêtés : leur trouble, l'ambiguité de leurs réponses, confirment les soupçons ; on les met dans une machine de bois à cinq trous, qui entravoit leurs jambes, leurs bras et leurs têtes; on leur donna ensuite la question sur une roue

qui tournoit avec une rapidité extrême. La force des tourmens leur arracha l'aveu de leurs crimes : ils furent condamnés à être précipités dans le Barathre (27) ».

Nous admirâmes la justice des dieux dans le châtiment de ces scélérats. « Mais, s'écria Bion, qui me rendra mon cher Ibicus ? Poète aimable, quel autre que toi fera résonner ta flûte ? quel mortel audacieux osera jamais appliquer ses lèvres à tes chalumeaux ? Ces organes de tes chants se souviennent encore du souffle qui les animoit » !

Pour interrompre ces tristes réflexions, nous lui demandâmes l'histoire d'Apollonides. « Je vous la dirai. Mais les rayons du soleil mourant blanchissent à peine les bords de l'horizon ; faisons circuler cette coupe de vin de Lesbos en l'honneur de Comus ; pendant ce temps-là, on éclairera notre chaumière. Vesper, s'écria-t-il, tu ramènes avec toi le repos et les plaisirs ; tu nous annonces l'heure où nos coupes vont se remplir. A ton lever, les troupeaux rentrent dans la bergerie ; la jeune bergère revient auprès de sa mère, l'embrasse et lui rend compte du troupeau. O Vesper ! tu rassembles tous les êtres que l'Aurore avoit dispersés ». Cependant des esclaves allumèrent un nombre infini de flambeaux ; on abattit les jalousies, et nous nous trouvâmes

dans un péristile ouvert de toute part, excepté du côté du rocher. Nous jouîmes alors de la vue du lac, de ses légères ondulations, de la fraîcheur de l'air et du reflet de la lune sur la face des eaux. Les esclaves retirés, Bion nous fit l'histoire d'Apollonides.

CHAPITRE XXI.

Histoire d'Apollonides.

« Je vous raconterai d'abord comment notre amitié s'est formée. A l'âge de vingt-cinq ans, j'étois à Mégare, retenu dans les liens de la courtisane Nicarette, femme de beaucoup d'esprit, qui avoit reçu des leçons de philosophie à l'école de Platon. Je fus obligé de faire un voyage à Thèbes; mais le fils de Vénus hâta mon retour. Quinze jours parurent une année à ma tendre impatience. En arrivant, je vole chez ma déesse: elle me reçoit d'un air calme et modeste. Je veux jouir de ses bontés, et presser mon bonheur: elle me repousse avec dignité. Etonné d'un tel accueil, je lui en fais des reproches. « Calmez-vous, me dit-elle, et daignez m'écouter. Vous êtes aimable, et je

vous ai aimé pendant près de six mois. — Le terme est prodigieux ! — Oui et non ; tout est relatif. Pendant votre absence, j'ai fait usage de l'une de vos maximes; vous me l'avez prêchée souvent : *Que le plaisir doit être notre oracle.* Je l'ai consulté cet oracle, et il m'a répondu qu'étant plus heureuse avec un autre, je devois le préférer ». A cet aveu, je m'emportai ; je la traitai d'ingrate, de perfide. « Ah! s'écria-t-elle, voilà nos philosophes modernes ; admirables en théorie, exigus et pusillanimes dans la conduite! Convenez que c'est l'amour-propre, et non l'amour qui allume votre colère ? — Pour vous assurément, ce n'est pas l'amour-propre qui vous entraîne à l'inconstance ; car, selon l'usage de votre sexe, vous me sacrifiez à quelque sot. — Sur ce point, ma justification est facile. Si vous êtes capable de raison et de tranquillité, je vous donnerai à souper ce soir avec votre rival, et vous verrez s'il est digne de l'être. Vous ne vous connoissez ni l'un ni l'autre ; il n'est ici que depuis sept jours. — Ses progrès ont été rapides : cet homme doit être bien séduisant? — Vous le jugerez. — Comment se nomme-t-il? — Apollonides. Il est de Cos, île moins célèbre encore par ses bons vins que par la naissance d'Appelle et d'Hippocrate : il exerce la médecine avec succès, quoiqu'il n'ait qu'un an de plus que

vous ». Après quelques momens de bouderie, j'acceptai la proposition ; je soupai avec Apollonides. Par une pente naturelle de son esprit, il chercha à me plaire ; me dit des choses flatteuses sur mes talens, sur ma réputation : il sollicita mon amitié avec cet empressement, cette grâce qui prévient la réflexion et entraîne le cœur. Depuis ce jour, notre union fut intime : et vous verrez, par son portrait, s'il étoit fait pour l'amour et l'amitié.

» Apollonides avoit l'imagination brillante, une grande perspicacité, et cette justesse d'entendement qui voit, saisit les vrais rapports, et constitue le véritable esprit. Le sien étoit facile et naturel ; il ne se cachoit point, il ne se montroit point : sa mémoire étoit heureuse. Savant en botanique, en physiologie, en médecine, il embellissoit la science par l'aménité et l'enjouement de son caractère, par le goût de la musique et de la poésie, talens aimables qu'il cultivoit avec succès. Amoureux de la gloire, avide de plaisir, épris des richesses, mais pour les prodiguer, il sacrifioit sa vie à ses passions ; il étudioit le jour, passoit la nuit dans les festins, et ne dormoit que deux ou trois heures. Quand je lui représentois le peu de temps qu'il donnoit au sommeil, il me répondoit par un vers de tragédie :

Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours. (28)

Ses principes en médecine lui donnèrent de la célébrité. Il condamnoit les remèdes violens, disant qu'un médecin doit traiter ses malades agréablement. Ses remèdes étoient doux : il ordonnoit l'abstinence des viandes, du vin, en certaines occasions, et la promenade. Il inventoit, tous les jours, quelque chose de particulier pour récréer ses malades. Il imagina cent sortes de bains, entr'autres des bains suspendus. Il désapprouvoit la saignée, usoit rarement de purgatifs, et disoit en riant, qu'il falloit laisser aux teinturiers l'examen des urines. Il ne cherchoit pas à accélérer les guérisons, prétendant qu'il se contentoit d'en partager la gloire avec la nature. Il avouoit, en voyant tant de mauvais médecins, que la société auroit gagné, si on avoit interdit cette profession.

» Pour plaire aux femmes, il avoit étudié la nature des cosmétiques, et inventé pour les embellir, plusieurs sortes de fards, des compositions pour teindre les cheveux et la barbe. Il s'étoit attaché à guérir la mélancolie, produite, disoit-il, par une bile noire qui jette dans le délire : ceux qui sont attaqués de cette maladie ont une tristesse profonde, un penchant irrésistible pour la solitude : ils se croient changés en rois, en dieux, en loups, en chiens, en lapins : nous les appelons *lycantropes*. Il racontoit qu'une femme tenoit toujours le doigt

levé pour soutenir le monde. Un peintre s'imaginoit avoir tous les os ramollis comme de la cire, et n'osoit faire un seul pas. Apollonides lui promit des remèdes infaillibles, mais il lui défendit de marcher pendant six jours. Le mélancolique obéit ponctuellement; après quoi il marcha et se promena avec facilité et sans crainte. Un certain Leucippe d'Argos s'étoit figuré qu'il étoit lapin : sur tout autre article, il raisonnoit en homme sensé; mais à la vue d'un chien, il frémissoit, et couroit se cacher. Mon ami le guérit par des bals, des spectacles, et sur-tout par la musique. Si les détails de médecine n'étoient pas fastidieux, je vous dirois quels étoient ses principes ». Nous l'assurâmes que nous l'écouterions avec un très-grand plaisir. « Il faut auparavant que je vous raconte le dénouement de ses amours avec Nicarette. Il apprit bientôt que j'avois été son rival, et rival expulsé par lui : il vint, plein de regrets, me prier de reprendre cette beauté. Je refusai obstinément : là-dessus grands débats. Pour les terminer, il me proposa de tirer au sort à qui l'auroit. Je trouvai l'idée plaisante. Nous jetâmes trois dez; il amena le coup de Vénus (*a*). Je lui dis alors : « La fortune et Cypris vous donnent Nicarette, ainsi, gardez-

(*a*) Les Grecs appeloient *le coup de Vénus*, celui où l'on amenoit tous les six.

la ». Cer arrangement comique parvint à ses oreilles : son amour-propre, beaucoup plus irascible que le mien, s'en irrita vivement, et mon vainqueur fut congédié sans pitié. Passons maintenant à ses aphorismes.

» Il conseille à tout homme d'une bonne constitution, de ne s'assujétir à aucun régime, de ne consulter aucun médecin, de demeurer plus souvent à la campagne qu'à la ville. Il recommande beaucoup l'exercice ; car le repos énerve, et le travail fortifie : l'un hâte la vieillesse, et l'autre prolonge la jeunesse. Il prescrit aussi de manger tantôt plus, tantôt moins, de faire plutôt deux repas qu'un seul. Voici sa doctrine sur le commerce avec les femmes. Il conseille aux époux d'attendre le retour de l'aurore pour cueillir les fruits d'amour. Après un doux sommeil, dit-il, le corps est plus léger et dispos. Il citoit l'exemple des paysans, qui s'endorment dès qu'ils sont au lit, ne remplissent que le matin les devoirs d'époux, et donnent cependant des enfans robustes. « Les oiseaux, ajoutoit-il, guidés par la nature, choisissent presque tous pour le temps de leur hymen, le lever de l'aurore, et leur chant est l'expression de leurs plaisirs ». Bion nous demanda notre avis sur ce principe d'Apollonides. « Mon avis, s'écria Phanor, est que les oiseaux ne sont que des bêtes, et qu'il faut faire l'a-

mour le soir et le matin ». Ce jugement fit rire, et on convint qu'il ne falloit pas en appeler.

« Présentement, continua Bion, je vais entrer dans le récit de la catastrophe cruelle qui m'a privé du plus aimable des amis. O mon cher Apollonides! que ta mort m'a coûté de larmes! combien donnerois-je pour posséder ta dépouille précieuse, restée dans un pays barbare! je la couvrirois de fleurs et de lauriers; mes larmes arroseroient ta tombe, et ton ombre immortelle recevroit avec reconnoissance mon tribut de douleur et d'amitié »!

» Apollonides, avide de connoissances, alla les chercher à Athènes. Après un an de séjour, il partit pour Samos, où il guérit le tyran Polycrate d'une maladie très-grave. Deux talens d'or furent sa récompense. Quelque temps après, les Perses le firent prisonnier. Il leur cacha son nom et sa profession; mais il fut reconnu et mandé à Persépolis, pour traiter le roi Darius qui souffroit beaucoup de la dislocation de l'un de ses pieds. Mon ami réussit dans cette opération, et traita avec le même succès Atossa, femme du roi, malade d'un cancer au sein. Ces deux cures lui valurent de riches présens, et la faveur de Darius qui l'admit à sa table. Il eût été le plus heureux des hommes, si, au milieu de cette cour brillante et voluptueuse, il eût pu modérer son penchant

pour l'amour, ou si du moins il n'eût pas élevé ses désirs jusqu'à Amythis, sœur du roi, veuve d'une rare beauté et dans la fleur de la jeunesse. Il devoit aux agrémens de son esprit, à ses cosmétiques, un accès facile auprès d'elle. Il eut cependant la prudence de dissimuler des sentimens trop tendres. Mais Amythis tomba dans une maladie de langueur. L'amour d'Apollonides s'irrita par la fréquence des visites. Cependant, malgré ses soins, toutes les ressources de son art, cette aimable princesse dépérissoit comme un bouton de rose séparé de sa tige; elle étoit inconsolable; la mort l'épouvantoit. Elle fit offrir des sacrifices sans nombre, sur le sommet des montagnes, au soleil, à la lune, à la terre, à l'air et aux vents. Mithra, où Vénus-Uranie, fut accablée de dons et de prières. Un jour, seule avec Apollonides, elle déploroit sa destinée, qui la condamnoit à mourir au printemps de ses jours, environnée de tous les plaisirs, de toutes les séductions. « O mon cher Apollonides, s'écria-t-elle dans l'abandon de sa douleur, je vous en conjure, faites tous vos efforts, employez toute votre science; sauvez-moi, sauvez-moi »! En prononçant ces mots, elle inondoit de pleurs la soie et l'or de son lit fastueux.

» Apollonides, touché, très-ému, ne lui répondit que par un profond soupir. — « Ah!

je

je le vois, je suis perdue ; vous désespérez de moi ! il n'est plus de remède ! — Peut-être il en est un dont l'efficacité m'est connue ; mais comment oser vous le proposer » ? Amythis, à ces mots qui lui rendoient l'espérance, voulut absolument connoître ce remède. Mon ami baissa les yeux et garda le silence ; mais la princesse redoublant ses instances, donnant même des ordres, il déclara enfin, soit qu'il en fût persuadé, ou qu'il fût aveuglé par sa passion, que les plaisirs de l'amour étoient l'unique ressource qui pouvoit la ramener à la vie. A ce propos, la jeune princesse rougit ; on voyoit tout à la fois sur son visage l'embarras de la pudeur, l'inquiétude du doute et la sérénité de l'espérance. « Je sais, continua Apollonides, que les préjugés de décence, de vertu, paroissent condamner l'usage d'un pareil spécifique, mais votre vie est si précieuse, si chère à toute la Perse, que je n'hésite plus à vous le conseiller : ce plaisir agite l'ame d'un feu si doux, si bienfaisant, qu'il produit les plus heureux effets. J'ai vu des vierges languissantes, décolorées, renaître, après l'hymen, brillantes de santé et de fraîcheur ; il en est même qui, par l'usage du plaisir, ont passé tout-à-coup de la laideur à la beauté. On cite une vierge de Sparte, privée des grâces de la figure, qui, après le mariage, auroit pu dis-

puter à Hélène le prix de la beauté ». Enfin, Apollonides s'appuya d'une si bonne dialectique, mit tant de feu et d'intérêt dans ses regards, dans ses expressions ; il est si doux de vivre, que la sœur et la fille des rois s'abandonna aux conseils et aux désirs de son médecin.

» Mais Amythis, semblable aux victimes que l'on couronne de fleurs au moment de leur immolation, dépérit de plus en plus; l'activité du remède, loin de détruire la maladie, en développa et précipita les progrès.

» Lorsque les pleurs, la consternation, le silence de ceux qui l'environnoient, lui eurent appris son extrême danger, l'affreux désespoir s'empara de son ame; elle ne pouvoit se résoudre à mourir. Une de ses femmes, pour la flatter ou la distraire, lui ayant parlé de sa grandeur, de l'éclat de son rang : — « Oui, s'écria-t-elle ; aujourd'hui sœur du plus grand roi de la terre, et demain rien » ! Elle attribua sa mort au prétendu spécifique d'Apollonides; et dans son égarement, elle en fit la confidence à sa mère. Elle s'en repentit bientôt, et demanda la grâce du coupable. On la lui promit ; mais on la trompoit; Darius étoit trop irrité ; l'orgueil des rois est implacable.

» L'infortuné Apollonides fut condamné à être enterré vivant dans un caveau. Il y fut

conduit par un détachement des gardes appelés les *immortels*. « O mon cher Apollonides ! ô tendre et digne ami ! quel fut ton effroi à la vue de cette tombe où tu descendois tout vivant, où tu allois ensevelir tant d'esprit, de talens, de connoissances, et la vie ! Quels étoient ton désespoir, tes larmes, ta fureur, pendant les heures cruelles que tu vécus dans cet abîme » ! A ces mots, les sanglots étouffèrent sa voix. Nous pleurions tous ; un profond silence régnoit dans la salle. Cependant Bion, surmontant sa douleur, continua sa narration. « La pierre posée sur cet horrible caveau, on y laissa une garde. Deux fois le soleil avoit décrit le cercle du jour, lorsqu'Amythis apprit le supplice d'Apollonides. Emue, déchirée par la pitié, elle résolut d'abréger les tourmens de cet infortuné, et de hâter sa mort. Elle gagna les gardes du caveau ; un homme y descendit, une lampe d'une main, et une coupe de poison de l'autre. Apollonides étoit couché sur la terre, enveloppé de son manteau, n'ayant plus qu'un souffle de vie. Dès qu'il aperçut la lumière, il se souleva avec effort ; et prenant la coupe, il demanda à l'exécuteur si Amythis vivoit encore ? — « Oui, elle vit ; et c'est elle-même qui, pénétrée de vos malheurs, vous envoie ce poison pour en abréger le terme ». Apollonides le remercia

d'un signe de tête, et, le regardant avec douceur, lui dit : « Tu me donnes là une bonne nouvelle ; je ne suis pas malheureux en tout. Remercie la princesse de ses bontés ». Après ces mots, il but le poison et se recoucha sur son manteau ; il étoit si foible, si abattu, qu'il fut éteint dans le moment ». Les pleurs, les sanglots de Bion redoublèrent. Il se leva subitement, et courut embrasser la statue de son ami. Pour terminer cette scène attendrissante, je fis signe à Phanor de jouer de sa lyre. Il préluda d'abord sur le mode chromatique de Timothée, et passa par degrés à des tons plus vifs, plus animés. Théophanie unit sa voix à ces accords, et chanta une scholie de Bion :

« Le temps vole ; mille siècles, par rapport à l'éternité, » ne sont qu'un point. Employons des momens si fugitifs » à jouir des biens qui nous sont réservés, et dont les » principaux sont la santé, la beauté et les richesses ac- » quises sans fraude ; et que de leur usage résulte cette » aimable volupté qui console et embellit la vie ».

Cette brillante harmonie dissipa les nuages de tristesse qui s'étoient élevés. La gaîté revint. On arrêta une partie de chasse au vol pour le lendemain. En nous retirant, nous nous promenâmes, aux rayons de la lune, sur l'onde paisible du lac; après quoi nous surgîmes au port; et chacun de nous, enchanté

de sa journée, alla chercher dans son lit le repos et le sommeil.

CHAPITRE XXII.

Conversation des deux Amis. Partie de Chasse.

Dès que nous fûmes seuls avec Phanor, il me parla avec tant d'intérêt et de chaleur des grâces, de la beauté, des talens de Théophanie, que je craignis pour lui une nouvelle blessure d'amour; il m'avoua que j'avois deviné. — « Et Théano, lui dis-je, que vous adoriez naguère; votre beau désespoir, votre aversion pour la vie, le saut de Leucade; qu'est devenu tout cela? — Ce que deviennent à notre réveil les songes de la nuit. — Vos vers élégiaques, qu'en ferez-vous? — Ils me serviront dans une autre occasion, si je suis encore assez fou pour me désespérer de l'infidélité d'une femme. — Et quel est votre espoir? — De me faire aimer. Bion est très-âgé. — Mais il est aimable: il vous a conté qu'Anacréon, octogénaire, avoit le talent de plaire. — Il est permis d'en douter: au surplus ces phénomènes

n'arrivent qu'une fois (29). Il faut de l'audace en amour. Je vais passer cette nuit dans un délire poétique, et composer des vers pour cette jeune divinité ». Je voulus le dissuader, étouffer ce feu naissant; mais son oreille étoit fermée à la raison.

Le lendemain, aux premiers traits de l'aurore, tout fut debout dans la maison. Ranimés par la fraîcheur vivifiante du matin, nous partîmes pour la chasse, chacun un faucon sur le poing. On se rendit au milieu d'une plaine entourée de coteaux; nous y plaçâmes nos filets, et occupâmes ensuite les hauteurs: la vue, les cris des faucons en chassèrent les oiseaux; ces pauvres fugitifs se réfugièrent dans la plaine; mais, en voyant les filets, ils s'envolèrent par troupes; alors nous lâchâmes les faucons qui, se précipitant sur eux, en tuèrent un grand nombre. Cette chasse nous amusa beaucoup, excepté Théophanie, dont l'ame sensible compatissoit à la destruction de ces timides oiseaux.

Après nous être reposés, Bion et moi accompagnâmes Lacyde qui retournoit chez lui. Phanor resta pour voir la charmante Psyché, et lui donner ses vers. En chemin je perdis ma bourse; heureusement, je m'en aperçus bientôt. Comme j'en témoignois quelque sollicitude, Lacyde me dit froidement: — « Votre

bourse est tombée à vingt pas d'ici, auprès du buisson où nous nous sommes arrêtés ». J'y courus, et je la retrouvai. Je demandai à Lacyde pourquoi il ne m'avoit pas averti de cette perte? — « C'est, me dit-il, que cela est indifférent. — A vous, et non à moi ». Il me conta alors, pour se justifier, que Pyrrhon, ayant vu tomber dans un fossé Anaxarque son maître, avoit continué son chemin sans daigner lui tendre la main. Il nous parla à ce sujet de cette heureuse indolence de l'ame, de l'ataraxie qui règle les opinions, de la matriopathie qui modère les passions (30). Bion sourioit à ce jargon métaphysique, et dit à son ami avec gaieté: « Il me semble que je m'éloigne de chez moi, et qu'il seroit temps de vous quitter. Adieu, mon cher Lacyde; régalez-moi quelquefois de votre apparence, et faites-moi rêver agréablement que je suis avec vous ». Là-dessus nous nous embrassâmes, et nous quittâmes pour jamais.

En revenant avec Bion, nous nous entretînmes de son ami, de cette indifférence philosophique avec laquelle il me laissoit perdre ma bourse. — « C'est un original, me répondit-il, qui s'est infatué du scepticisme, système insensé qui rend aux yeux des Sceptiques leur existence même problématique; mais, malgré ses erreurs et ce travers d'esprit, il est plein de

probité, et son ame est noble et généreuse. Un jour, un de ses amis lui ayant emprunté sa vaisselle, il ne voulut jamais la reprendre. Dans une époque de sa vie, où sa fortune étoit célabrée, Attalus, roi de Pergame, lui offrit une somme considérable s'il vouloit venir à sa cour; il refusa et répondit : « Que le portrait des rois ne devoit être regardé que de loin ».

CHAPITRE XXIII.

Succès des Amours de Phanor avec Théophanie.

De retour chez Bion, je trouvai Phanor tout radieux; il avoit fini son ode pour Théophanie, et l'avoit donnée. « Je vais, dit-il, vous la réciter.

ODE A THÉOPHANIE.

Tout est changé dans les cieux, sur la terre;
Cypris n'est plus la reine des Amours;
Le blond Phébus, ce dieu qui nous éclaire,
Ne sera plus le père des beaux jours.

La rose en vain, sur sa tige épineuse,
De sa jeunesse étale les couleurs :
Abaisse ici ta tête fastueuse;
Non, tu n'es plus la première des fleurs !

Une beauté, des mortels adorée,
Efface tout par mille attraits nouveaux;
Théophanie, au lieu de Cythérée,
Règne aujourd'hui dans Gnide et dans Paphos.

O doux objet! comme Hébé, comme Flore,
Tu vas t'asseoir à la table des dieux;
Mais daigne au moins sur l'amant qui t'adore,
Laisser tomber un regard de tes yeux.

— Vos vers, lui dis-je, sont très-agréables; Théophanie les a t-elle reçus? — Oui, d'abord avec l'embarras de la timidité; mais elle s'est rassurée et m'a fait espérer une réponse». Je le félicitai de ce succès, sans cependant m'y fier beaucoup. Vers le soir, il vint à moi, ivre de joie, se moquant de mes doutes, de mon incrédulité, et me montra des vers charmans qu'il venoit de recevoir de l'aimable Psyché: l'éloge n'étoit pas exagéré; les vers étoient pleins de grâce et d'esprit: je convins avec Phanor que l'écolière égaloit le maître. — «Oh! Bion est bien loin du naturel, des grâces répandues dans ces vers; Corinne, Sapho même n'ont rien composé de si délicat, de si brillant; c'est Erato elle-même qui les a dictés. Combien ce talent enchanteur redouble ma flamme! aussi je n'ai jamais aimé d'un amour si ardent».

Convaincu dès-lors que la palme l'attendoit au bout de la lice, il sollicita un rendez-vous

par d'autres vers ; et le rendez-vous lui fut promis en vers aussi, dans trois jours, époque où Bion devoit aller à Amphyssa.

Je fus étonné de cette facilité de Théophanie : je blâmai vivement son ingratitude pour un amant aussi aimable que généreux ; mais Phanor ne voyoit, dans cette préférence, que la douce sensibilité d'une ame noble et tendre. Le laps de ces trois jours fut d'une lenteur mortelle ; enfin, ils expirèrent. Le rendez-vous étoit à la laiterie ; et dès que Bion fut parti, Phanor y courut, rayonnant d'amour et d'espérance.

A peine m'avoit-il quitté, que je vis revenir Bion, suivi d'une troupe de jeunes personnes des deux sexes, portant des couronnes, des fleurs, des torches, des flûtes, des cymbales, des sistres et un flambeau nuptial. Il me dit : « Suivez-moi » ; ce que je fis tout étonné. Nous allâmes à la laiterie : on s'arrêta devant la porte. Le coryphée donna le signal, et l'on chanta en chœur l'épithalame suivant, composé par Bion :

« Vénus, reine des déesses ; Amour, force des hu-
» mains ; et toi, Hyménée, source de vie, c'est vous
» que je chante dans mes vers ; vous trois, Hyménée,
» Amour, Vénus ! Jeune homme, éveille-toi ; l'Amour,
» la terre, le ciel te sourient. Ta guirlande est prête :
» Phanor, favori de Vénus ; Phanor, brillant époux de

» Théophanie, regarde ta belle maîtresse ; elle est pleine » d'éclat et de majesté. La rose est la reine des fleurs ; » Théophanie est la reine de ses compagnes. Lève-toi, » heureux époux ! ton lit nuptial est préparé. Puisse » naître bientôt dans ton jardin un fruit éclatant comme » le lys, et aussi durable que le cyprès » !

Le chant fini, Bion entra à la tête de sa brillante troupe ; chacun présenta une couronne à Phanor, très-embarrassé de sa contenance ; Théophanie le couronna elle-même. On se promena dans la campagne ; le flambeau nuptial précédoit Phanor : une femme, d'un âge mur, étoit à côté de Théophanie, lui servoit de mère et de paranymphe (31). On marcha au son des instrumens et des chants d'hyménée. Quand on fut arrivé dans le bois, on dansa sous son ombrage. Je riois de bon cœur de l'embarras de Phanor, et de la vengeance douce et ingénieuse de Bion. La danse fut interrompue par un superbe festin ; l'on plaça les prétendus époux à côté l'un de l'autre : et on répéta l'épithalame. Théophanie chanta ensuite un couplet très-agréable et analogue à la circonstance, composé par Bion (32). Après le festin, qui fut très-long, très-gai, excepté pour le héros de la fête, on dansa encore, et la nuit seule interrompit nos plaisirs. Chacun s'étant retiré, Bion félicita Phanor sur son mariage, ajoutant que Théophanie le dispensoit du reste de la cérémonie ; après ce com-

pliment, il nous salua, et nous restâmes seuls.

Je regardai quelque temps Phanor sans mot dire : la honte et le dépit éclatoient sur son visage; il rêvoit, se mordoit les lèvres. — « Eh bien, lui dis-je, convenez que Bion nous a fait passer une journée charmante ! — Je l'ai trouvée fort longue et très-insipide. — Vous êtes piqué au jeu ! — J'en conviens, je suis outré; la plaisanterie est détestable. — Non, votre rival s'est vengé en homme d'esprit et de bonne compagnie. — Je lui en veux moins qu'à la perfide qui m'a trahi. — Elle le devoit : elle lui a montré vos vers; et Bion, pour s'amuser à vos dépens, a répondu pour elle. Vous avez trouvé ses vers supérieurs à ceux de Corinne et de Sapho; jamais Bion n'a eu les grâces de ce style. Vous voyez quels sont les jugemens dictés par la prévention. Voulez-vous séjourner encore quelques jours ici? — Non, par Bacchus; j'y jouerois un fâcheux personnage. Partons demain au point du jour. — Soit; allons prendre congé de nos hôtes ». Phanor s'y refusoit; je lui représentai l'indécence de partir sans les remercier. Il se rendit; mais il ne vouloit pas voir Théophanie, il étoit trop irrité contr'elle. Le sage Bion nous témoigna des regrets de notre départ. Il demanda pardon à Phanor de la mauvaise plaisanterie qu'il lui avoit

avoit faite; déclarant que c'étoit moins par esprit de vengeance, que pour lui faire entendre que la raison, l'honnêteté, la prudence devoient le guider dans ses amours; ensuite il nous invita à déjeûner pour le lendemain.

CHAPITRE XXIV.

Le Déjeûner. Philosophie. Petit Voyage.

Levés avec le soleil, dès que nous fûmes à table, Théophanie entra d'un air riant, nous apportant du lait et des fruits. Elle pria Phanor de lui pardonner la petite supercherie de la veille, avouant que, n'ayant jamais fréquenté les bosquets du Parnasse, elle avoit été obligée de s'adresser à Bion pour la réponse. Phanor, apaisé par l'enjouement et l'aménité de cette aimable enfant, se jeta à ses pieds, demanda sa grâce, et promit, pour expier sa faute, un souvenir éternel de l'adorable Psyché.

Après cette expiation de Phanor, la confiance et l'amitié revinrent égayer notre petit banquet: Bion sur-tout fut d'une gaieté charmante. Je lui dis, frappé de son enjouement,

que je le croyois le plus heureux des hommes. — « Oui, me répondit-il, malgré la maxime de Solon, *que nul homme ne peut être déclaré heureux avant sa mort*; car la mort n'est qu'un moment. Bravons les fantômes de la superstition, elle sera peu redoutable. Je suis heureux aujourd'hui, parce que je ne contrarie plus mes goûts, ni mon caractère; que je vis dans la retraite; que j'occupe mon esprit pour l'amuser, pour l'éclairer, et non par un désir insatiable de célébrité; que l'avarice, l'ambition, toutes les passions des hommes n'ont plus d'accès dans mon ame, ne troublent plus mon repos; que mes désirs sont à l'unisson de mes moyens; que je fais du bien autant qu'il m'est possible. La bienfaisance est un parfum délicieux qui remonte vers son auteur. Un jour, et le terme n'est pas loin, il faudra quitter cette maison, mes ombrages, mes livres, et cette Psyché qui embellit tout : quand l'idée de cette séparation se présente à mon esprit, j'y réfléchis un moment, et loin de m'attrister, je m'écrie : Jouissons de la vie tandis que son flambeau dure encore ». Il s'adressa alors à Psyché, et lui dit : « Tu fermeras ma paupière, tu recueilleras mon dernier soupir. Quand tu verras mon ame prête à s'envoler, arrête-la un moment à son passage par les sons touchans de ta lyre; tu me joueras l'air

que j'aime le mieux, et peut-être je mourrai avec volupté. Vous voyez que le bonheur n'est pas toujours comme ces fruits fugitifs que Tantale ne peut atteindre, que notre destinée est pour l'ordinaire dans nos mains, et que souvent c'est à tort que nous accusons les dieux de nos peines. — Mais, lui dis-je, tous les hommes n'ont pas une belle maison de campagne, de la santé, une jolie maîtresse, de l'esprit, des talens aimables. — Connoissez-vous l'anecdote de Gygès, roi de Lydie? On rapporte qu'il eut la curiosité de savoir s'il y avoit quelque mortel plus heureux que lui? L'oracle, consulté, répondit que c'étoit Aglaüs. Cet Aglaüs, le plus pauvre des Arcadiens, n'avoit jamais quitté le champ de ses pères, le cultivoit de ses mains, et vivoit content de son produit. Mais je veux vous faire voir aujourd'hui un homme encore plus étonnant; il n'a pas même un arpent de terre, il est perclus, et vit satisfait de son sort. Son habitation n'est pas éloignée, je vous y accompagnerai ». Psyché voulut être du voyage, et nous partîmes ensemble.

La route fut très-agréable. Eion nous conta diverses anecdotes; Phanor nous chanta sa romance sur Théano. Nous le raillâmes sur son dernier mariage, dont il avoit manqué le dénouement; il se prêta de bonne grâce à la plai-

santerie, et nous arrivâmes de très-belle humeur à la misérable cabane d'un mortel heureux. Je vis un homme, d'un teint frais et vermeil, revêtu de haillons, accroupi sur l'âtre de son foyer; il avoit devant lui, sur quelques charbons, une marmite qu'il soignoit: il nous reçut d'un air riant. Bion nous fit apercevoir qu'il étoit privé de l'usage de ses jambes, paralysées depuis son enfance; il ne pouvoit marcher que sur ses genoux; il étoit seul dans cette chaumière enfumée. Je lui demandai si la marmite contenoit de la viande? — Non, ce sont des racines; je ne suis pas assez riche pour me régaler d'un tel mets. — De quoi vivez-vous? — De mon travail. Je fais des paniers, de petits meubles de bois. — Et cela vous suffit? vous êtes content? — Comme un roi, sur-tout quand j'ai de l'ouvrage. — Mais au moins cette demeure vous appartient? — Je serois trop heureux; un ami me la prête. — Sortez-vous quelquefois? — Très-rarement; il faut me traîner sur les pierres, dans la boue; et d'ailleurs je ne pourrois pas faire un long trajet. — Ne vous ennuyez-vous point, ainsi solitaire, abandonné? — Jamais. — Savez-vous lire, écrire? — Je le voudrois, mais je m'en passe. — Vous n'avez pas peur dans cet endroit écarté, seul, sans défense, impotent? — Peur! de quoi? Je n'ai rien à perdre; et les

voleurs sont comme les furets; ils flairent les richesses, et n'entrent pas dans les tanières du pauvre. — Quel âge avez-vous ? — Quarante-quatre ans. — Vous avez toujours été perclus et indigent? — Toujours; mais, grâce aux dieux, l'appétit et le travail ne m'ont manqué que très-rarement ». Je ne pouvois me lasser d'interroger ce philosophe de la nature, dont la sagesse, selon moi, étoit supérieure à celle de Pythagore et de Zénon. Après plusieurs autres questions, nous lui demandâmes si nous pouvions lui être utiles, ce qu'il désiroit de nous? — « De l'ouvrage, voilà tout ». Bion lui en promit. Nous voulûmes le gratifier de quelque peu d'argent; il le refusa. — « Tu m'affliges, lui dit Bion. — Allons, j'accepte Vous êtes d'honnêtes gens qui donnez par bonté d'ame, et non par ostentation ».

Vous voyez, dit Bion, quand nous fûmes sortis, où va se nicher le bonheur ! Tant de gens opulens, de princes, de rois s'agitent, se tourmentent au sein des grandeurs et des plaisirs; et cet homme impotent, pauvre, sans société, réduit à lui-même, est content de sa destinée ! O justice des dieux, je reconnois là votre munificence » !

C'étoit le moment de notre séparation; elle fut touchante ! Nos hôtes nous embrassèrent avec le plus tendre intérêt. Phanor ne pouvoit

s'éloigner de Théophanie ; il la quittoit, revenoit encore, recommençoit ses adieux ; enfin, nous partîmes.

Pour compléter l'histoire de Bion, je vais raconter sa mort, dont je fus instruit, quarante ans après, par un hasard très-inespéré.

CHAPITRE XXV.

Rencontre de Théophanie et d'Antenor au bout de quarante ans.

Je voyageois ; et passant devant le temple de Junon, qui est sur le chemin de Phalère à Athènes, je voulus le visiter : la disposition en est remarquable ; c'est une enceinte environnée de colonnes sans murs, ouverte de tous les côtés : la forme de cet édifice me rappela, après quarante ans, la salle à manger de Bion, dans l'île de l'Amitié, construite à peu près sur ce modèle. Cette douce souvenance me rendit cet édifice plus agréable ; mon ame s'y attachoit, s'y arrêtoit avec plaisir. Tout-à-coup j'aperçois une femme âgée qui me regardoit attentivement ; je l'examine à mon tour. A travers les rides et les injures du temps, je crus re-

connoître ses traits, et démêler les débris d'une figure charmante. J'étois comme un voyageur qui visite les ruines d'un temple jadis superbe; sa pensée rétrograde sur le passé; il voit le temple debout; et plein d'admiration, il s'écrie : « Qu'il étoit beau ! quel dommage qu'il ne soit plus » ! Cette femme et moi nous observant toujours, approchions pas à pas l'un de l'autre. Quand nous fûmes en face, nous restâmes plusieurs minutes sans nous parler. A la fin, je lui dis : « Je crois que nous nous connoissons, que nous nous sommes vus en d'autres lieux. — Oui, vos traits me frappent! c'est le même visage, le même son de voix, la même taille ». En parlant ainsi, ses yeux me parcouroient de la tête aux pieds. — « Oui, s'écria-t-elle, la ressemblance est parfaite; vous êtes le fils d'Antenor. — Antenor est mon nom; mais je n'ai point de fils, et sûrement vous n'avez pas connu mon père. — Vous ! Antenor ! la chose est impossible ! — Elle est cependant véritable. — Vous souvenez-vous de Bion, de Théophanie ? — Ah ! m'y voilà ! je vous remets; vous êtes Théophanie » ! A cette reconnoissance, nous nous embrassâmes tendrement, après quoi, nous sortîmes pour causer plus à l'aise. Je lui fis mille questions, elle m'accabla des siennes; elle ne revenoit pas de son étonnement, sur ma fraîcheur, ma jeunesse; elle

ne savoit si j'étois un dieu, ou un des génies dont Platon a peuplé le ciel. Je l'assurai que je n'étois qu'un simple mortel, destiné ou condamné, peut-être, à passer les bornes de la vie humaine. — « Et moi, me dit-elle, me trouvez-vous bien changée ? — Vous me paroissez encore aussi aimable qu'à vingt ans ». Cette réponse éludoit la question; mais la sexagénaire Théophanie voulut bien s'en contenter. Je lui demandai ensuite des nouvelles de Bion, de l'époque de sa mort. « Il a vécu encore treize ans après votre départ, toujours aimable et gai, toujours occupé de ses troupeaux, de moi et de la poésie. On ne s'apercevoit du déclin de son génie, qu'à l'abondance de ses vers ; plus il vieillissoit, plus sa muse étoit féconde: il est vrai que ses productions étoient des fleurs inodores et des fruits sans saveur. Ses vers les plus passables sont ceux qu'il composa peu de temps avant sa mort. Il a imité ces lampes qui, sur le point d'expirer, se ravivent, et jettent pour un moment une clarté inattendue. Je vais vous les dire, car je ne les ai pas oubliés (33).

O ma chère ame! ô tout moi-même!
Tu vas descendre chez Pluton,
Et par-devant sa cour suprême,
De tes hauts faits rendre raison.

Que dira-t-on ombre légère,
Lorsque Minos au noir sourcil

Demandera d'un ton sévère,
Ce que tu fis, ou voulus faire,
Quand tu logeois dans ton étui ?

Tu répondras : Je vais sans peine,
Juge éternel de ce pourpris,
Vous raconter ce que je fis
Quand j'habitois le beau domaine
Du vieux Saturne et de son fils,
Et que j'avois figure humaine.

Tantôt, grave stoïcien,
Tantôt élève d'Épicure,
Je fis le mal, je fis le bien;
Mais sans malice, à l'aventure,
Suivant le froid, suivant le chaud,
Qu'au gré des vents il fait là-haut.
L'homme, hélas! n'est qu'une machine,
Et son ame, toute divine,
Mais très-liée aux loix du corps,
Est foible, ou forte, ou raisonnable,
Ou de raison très-incapable,
Suivant le jeu de ses ressorts.

Un vif désir de vaine gloire
Me fit poète et bel-esprit:
La vanité, l'on peut m'en croire,
Plus que les filles de Mémoire,
Fut le démon qui m'enhardit;
De quoi ma muse octogénaire
Demande excuse à l'univers,
Si l'univers, comme j'espère,
Entendit parler de mes vers.

De plus encore, comme poète,
J'eus des défauts assez nombreux:

Digitized by Google

Je fus colère, paresseux,
Rétif, têtu, capricieux;
Et souvent ma muse indiscrète,
Se moquant des pauvres humains,
Lança sur eux ses traits malins.
Une autre erreur que je confesse,
C'est mon ardeur pour le plaisir:
Bacchus, l'Amour, leur douce ivresse,
Flattant mes sens et ma foiblesse,
Je ne vivois que pour jouir.
Ici-bas c'est un tort, peut-être;
Mais j'aurois cru choquer les dieux,
Si, sur les roses qu'ils font naître,
Je n'avois pas jeté les yeux.

Seigneur Minos, soyez bon diable,
Songez que l'homme ne vaut rien,
Et que de nous le moins coupable,
Est le pécheur qui veut le bien.

» Cet aimable poète est mort, pour ainsi dire, dans mes bras, au milieu de son troupeau. Quand il sentit que sa vie alloit s'évanouir, il me pria de jouer un air qu'il aimoit beaucoup. J'obéis, et j'aperçus encore un rayon de joie sur son visage livide. Au moment où je finis l'air, il cessa de vivre. Le bruit s'est répandu qu'il étoit mort empoisonné; et c'est à ce sujet que le poète Moschus s'écrie dans sa complainte sur la perte de son ami :

» Bion! Bion! le poison vient d'abréger tes jours : en passant sur tes lèvres, comment n'a-t-il pas perdu son vice et son amertume »!

Digitized by Google

» J'ai fait graver sur son tombeau, d'après ses ordres, l'épitaphe suivante :

Ci-gît Bion, qui a passé quatre-vingt-trois ans sur la terre, et n'en a vécu que quinze (34) ».

Après ce récit, cette beauté délabrée, cette Psyché, jadis si séduisante, fut obligée de me quitter ; son char l'attendoit, et nous nous séparâmes pour jamais.

Je reviens à notre départ de chez Bion. Phanor ne me parloit que de l'aimable Psyché, me juroit qu'il l'aimeroit le reste de sa vie. — « Mais vous en juriez autant à la belle Théano ? — Ah ! quelle différence ! s'écria-t-il ; combien Théophanie l'emporte sur cette Athénienne ! — Aujourd'hui, parce qu'elle est la dernière ; mais nous verrons si quelqu'autre beauté ne ternira pas les charmes de cette brillante Psyché ».

En discourant ainsi sur nos amours, et de Bion et de Lacyde, nous arrivâmes à Delphes.

CHAPITRE XXVI.

De l'Oracle de Delphes. Description de la Ville et du Temple. Prodiges. Histoires.

La ville de Delphes, située sur le penchant du mont Parnasse, se présente en amphithéâtre. On distingue de loin le temple d'Apollon Pythien, bâti sur une montagne couverte de statues de bronze, la plupart revêtues de lames d'or, dont l'éclat nous éblouissoit; la montagne étinceloit de feux. Nous apprîmes que la Pythie ne prophétisoit qu'une fois le mois, à certains jours appelés *heureux* (35).

Nous logeâmes chez le nommé Amyntor, homme très-pieux, et non moins crédule. Il adressoit des prières aux dieux le matin, le soir, au lever et au coucher du soleil et de la lune. Il assuroit que les oracles d'Apollon étoient infaillibles. Il nous conta que Crésus, roi de Lydie, avoit envoyé des députés à Delphes, avec ordre de demander à la Pythie ce qu'il faisoit à Sardes tel jour et à telle heure. L'oracle répondit en vers: *Je connois les grains de sable et les bornes de la mer. Je comprends*

prends le langage du muet. J'entends la voix de celui qui ne parle point. Mes sens sont frappés de l'odeur d'une tortue qu'on fait cuire avec de la chair d'agneau, dans une chaudière d'airain. Les Lydiens rapportèrent cette réponse au roi Crésus qui, frappé d'étonnement et de respect, avoua qu'au jour convenu, pour embarrasser l'oracle, il avoit imaginé de faire couper en morceaux une tortue et un agneau, et de les faire cuire dans un vase d'airain. Une autre fois ce roi consulta l'oracle pour son fils, jeune homme orné d'heureuses qualités, mais muet de naissance. La Pythie lui répondit : *Insensé Crésus, ne souhaite pas d'entendre la voix de ton fils : il commencera de parler le jour où commenceront tes malheurs.* Cet oracle ne fut que trop vrai. Le jour de la prise de Sardes, un soldat, l'épée à la main, fondoit sur Crésus qui, lassé de la vie, n'opposoit aucune défense. Le jeune prince, à cet aspect, saisi d'effroi, fit un tel effort, que l'organe de sa voix se développa tout-à-coup. « Soldat, s'écria-t-il, ne tue pas Crésus » ! Tels furent ses premiers mots ; et il conserva la faculté de parler le reste de sa vie. Mais le miracle le plus étonnant d'Apollon, est celui qui détruisit l'armée des Gaulois, commandée par Brennus. Ce chef barbare fit une irruption dans la Phocide, et, après avoir

battu les Phocéens, marcha droit à Delphes. Les habitans, consternés, consultèrent le dieu, qui leur déclara qu'ils n'avoient rien à craindre. En effet, les Delphiens, ayant reçu des secours, présentèrent la bataille à leurs ennemis. Dans ce moment Apollon manifesta sa colère contre les barbares : la terre trembla sous leurs pas; leur camp ébranlé menaçoit de les engloutir : les éclairs embrasoient l'atmosphère; les tonnerres multipliés rouloient avec un fracas épouvantable; la foudre tomba fréquemment sur eux, et une exhalaison enflammée dévoroit les soldats et leurs armes. On voyoit dans les airs les anciens héros de la Grèce animer les Delphiens, et combattre les Gaulois. La nuit leur fut encore plus fatale : il tomba des torrens de neige qui causèrent un froid des plus rigoureux; et comme si tous les élémens avoient conjuré leur perte, de grosses pierres, des rochers entiers, détachés du mont Parnasse, rouloient dans leur camp, et écrasoient trente ou quarante hommes à la fois. Les Phocéens, profitant de ce désordre, les attaquèrent et les mirent aisément en fuite.

Amyntor étoit si convaincu de la vérité de ces prodiges, que le moindre doute de notre part l'auroit offensé. Le lendemain de notre arrivée, il nous conduisit au temple (*a*). Il

(*a*) Les temples des anciens étoient une vaste enceinte en-

nous apprit, en chemin, que la première chapelle du dieu fut faite avec des branches de laurier coupées à Tempé. Ce temple étoit d'abord une espèce de cabane : on prétend qu'il fut ensuite bâti en cuivre, que la terre s'ouvrit et l'engloutit. Enfin les amphictyons l'édifièrent en pierres, tel qu'on le voit aujourd'hui. On y monte par quatre avenues bordées de platanes. Le nombre des statues est immense : on y voit tous les héros, les dieux, les demi-dieux de la Grèce, exécutés par les plus grands maîtres. Des athlètes, des chevaux, des victoires achèvent de remplir cette vaste enceinte. Entr'autres statues, nous révérâmes celles de Codrus et de Miltiade.

L'édifice du temple est carré, bâti d'une très-belle pierre. Dans l'une des quatre faces est le logement des prêtres : la statue d'Apollon s'élève au milieu de l'enceinte intérieure. Le frontispice est de marbre de Paros. On y lit cette inscription gravée par le sage Cholon :

Connois-toi toi-même.

On trouve à l'entrée deux fontaines de marbre, dont l'une s'appelle Castalie : ses eaux fraîches et pures tombent en cascade sur la

tourée de murs qui renfermoient des cours, un bocage, des pièces d'eau, quelquefois des logemens pour les prêtres, et le sanctuaire ou temple, où les prêtres seuls pouvoient entrer.

pente de la montagne. Ces deux fontaines remplissent de grands bassins, où les prêtres et ceux qui veulent consulter l'oracle vont se purifier. Le vestibule est décoré des tableaux les plus précieux. On y voit une infinité de vases de toutes les formes; les uns contiennent l'eau lustrale, et dans les autres on mélange l'eau et le vin pour les libations. Le pieux Amyntor nous fit remarquer plusieurs sentences écrites sur les colonnes, entr'autres :

Personne n'entre ici, s'il n'a les mains pures. — « On a voulu dire pleines », me dit tout bas Phanor.

Comme il étoit encore de très-grand matin, nous trouvâmes le temple désert; un seul prêtre le gardoit, et le balayoit avec un rameau de laurier, coupé auprès de la fontaine de Castalie. « Un des prêtres, nous dit Amyntor, se lève tous les jours avec le soleil, pour remplir ce ministère : suivons-le, regardez; il attache des couronnes de laurier sur les portes, sur les murailles; il en met sur les autels, autour des trépieds : il va maintenant puiser de l'eau, avec des vases d'or, dans la fontaine de Castalie. Le voilà qui revient; il asperge, avec cette même branche, le pavé, les murs, les portes du temple ». Lorsqu'il eut achevé ces divers exercices, il prit un arc, des flèches,

pour chasser les oiseaux qui s'arrêtoient sur les toits et sur les statues.

Dans ce moment, un des prêtres nous aborda pour nous offrir ses services : nous le remerciâmes. Mais Amyntor nous dit à l'oreille, qu'il ne faisoit que son devoir, et que c'étoit un des ministres chargés de montrer aux étrangers les beautés de la ville et du temple. Les trésors de celui-ci sont incalculables. Le rois, les particuliers qui sollicitent des réponses de l'oracle, envoient de toute part des vases, des trépieds (*a*), des fioles, des statues, des cratères et des lingots d'or. Phanor, en voyant cette profusion de richesses, ne put s'empêcher de me dire tout bas : — « Le beau coup de filet qu'on pourroit faire ici ! Les dieux n'ont besoin ni d'or ni d'argent; il ne leur faut que de la fumée. — Mais les prêtres, répondis-je, ne vivent pas de fumée (36) ».

Celui d'Apollon nous fit remarquer, sur le fronton du temple, les figures de Latone, de Diane, d'Apollon, des Muses, du Soleil couchant, de Bacchus et des Thyades. On voyoit aux chapiteaux des colonnes, des boucliers d'or suspendus, monumens glorieux de la

(*a*) Le trépied étoit un vase à trois pieds. Il y en avoit de deux sortes : les uns servoient aux festins, dans lesquels on mélangeoit l'eau et le vin; dans les autres on faisoit chauffer l'eau.

victoire de Marathon. « Ce trépied d'or, soutenu par un dragon de fer, nous dit le prêtre, fut consacré à Apollon par tous les Grecs réunis, après la bataille de Platée. Ce loup de bronze qui est auprès du grand autel, est une offrande des habitans de Delphes. Un scélérat pilla le trésor du temple, et alla se cacher dans l'endroit le plus obscur du mont Parnasse; il s'y endormit. Un loup le mit en pièces ; cet animal, depuis, entroit toutes les nuits dans la ville, et la remplissoit de hurlemens. Cette apparition assidue parut surnaturelle : on le suivit, et on retrouva le trésor. En mémoire de cet événement, cet animal figuré en bronze, fut consacré à Apollon.

» Voilà, continua le prêtre, les statues de Biton et de Cléobis, fameux par leur piété filiale et leur force prodigieuse. Voici leur histoire. On célèbre tous les ans à Argos une fête en l'honneur de Junon. Une procession brillante et nombreuse, précédée de cent bœufs parés de guirlandes, destinés aux sacrifices et aux repas des assistans, marche solennellement depuis la ville jusqu'au temple de la déesse : de jeunes Argiens, couverts d'armes étincelantes, suivent et protègent cette pompe; en arrivant, ils déposent leurs armes sur l'autel. La grande-prêtresse ferme la marche, montée sur un char attelé de deux

bœufs superbes et éblouissans de blancheur. » Cydippe, mère de Biton et de Cléobis, alors grande-prêtresse, avoit vu défiler la procession, et les bœufs qui devoient la traîner étoient encore aux champs. L'heure pressoit, la prêtresse se désoloit. Les deux frères, émus de sa douleur, s'attellent eux-mêmes au char, et le traînent jusqu'au temple, distant de quarante-cinq stades (*a*). Cydippe y arriva triomphante, au milieu des cris, des transports de joie et d'admiration, qu'excitoient la piété des deux frères et le bonheur de la mère d'avoir de tels enfans. Celle-ci, pleurant de tendresse et de joie, debout aux pieds de la statue de Junon, la pria d'accorder à ses fils la plus grande félicité que pût obtenir un mortel. Après le sacrifice et le festin, les deux jeunes gens s'endormirent dans le temple, et ne se réveillèrent plus. Les dieux prouvèrent, par cet événement, que la mort est le terme fortuné de la vie. Les Argiens, regardant Biton et Cléobis comme les favoris des dieux, firent élever leurs statues dans ce temple ».

Amyntor et le prêtre, en nous montrant les statues, nous racontoient plusieurs de leurs miracles. « Celle-ci avoit roulé les yeux ; celle-là avoit parlé ; cette autre avoit fait un signe de tête ; une autre, assise, s'étoit tenue debout

(*a*) Une lieue et trois quarts.

pendant une heure ». J'en vis une autre sans yeux. « C'est, me dit le prêtre, celle d'un Spartiate; les yeux lui tombèrent deux ou trois jours avant sa mort. Tous ces prodiges, affirmoit-il, sont de la plus grande authenticité; mille témoins les ont vus ». Ce qu'Amyntor appuyoit de toute sa persuasion.

Nous examinâmes la statue d'Apollon; elle étoit d'or, et le travail surpassoit la matière. Le prêtre nous apprit l'origine de l'oracle. « Des chèvres, errantes sur le mont Parnasse, approchèrent d'un soupirail d'où s'exhaloient des vapeurs méphitiques; elles eurent des convulsions, se mirent à sauter, à danser avec l'air de l'ivresse. On s'aperçut de ce prodige; des hommes voulurent en faire l'essai. On les vit aussitôt sauter, caracoler, faire des contorsions; ils proférèrent des paroles vagues et sans suite; on les recueillit. On trouva que c'étoient des prédictions, et l'on conclut que les vapeurs de l'antre étoient le souffle prophétique des dieux. On édifia le temple sur le soupirail qui est placé au fond du sanctuaire; et c'est sur cette ouverture qu'on met le trépied ou la cortine sur laquelle monte la Pythie.

» Venez voir, nous dit-il, la roche d'Hyampie, d'où fut précipité Esope, si renommé par ses fables. Crésus l'avoit envoyé ici, chargé d'or, pour offrir un sacrifice magnifique à

Apollon, et distribuer quatre mines à chaque Delphien. Esope, mécontent d'eux, fit le sacrifice, et renvoya l'argent à Sardes. Les Delphiens irrités l'accusèrent de sacrilège, et le condamnèrent à ce supplice ».

La veille du jour que l'oracle devoit parler, toute la ville, pendant la nuit, retentit de chants, de cris d'allégresse, et du concert des instrumens. Il fut ordonné que le lendemain on ne mangeroit que du fromage et des gâteaux faits de fleur de froment.

Dès le grand matin, couronnés de lauriers, et tenant dans les mains un rameau entouré d'une bandelette de laine blanche, nous montâmes au temple avec une foule immense : les uns venoient consulter le dieu ; les autres étoient entraînés par la curiosité ou la dévotion. Chacun des consultans faisoit conduire ses victimes ; des chèvres, des brebis, des génisses · la nôtre étoit un jeune taureau. Nous vîmes trembler le laurier qui est devant la porte ; le temple même fut agité jusqu'en ses fondemens : ces signes annonçoient la présence du dieu.

A la porte, un prêtre nous purifia avec l'eau lustrale. Nous lui donnâmes nos questions par écrit, et nous présentâmes notre victime. Les sacrificateurs, ornés de bandelettes et de couronnes, les pieds nus, les cheveux épars, la

robe déployée et sans ceinture, la firent tomber sous le couteau sacré, consultèrent religieusement ses entrailles palpitantes, et déclarèrent les augures favorables. Alors on nous introduisit dans une chapelle : l'odeur suave des parfums qui se répandit tout-à coup, nous annonça la faveur du dieu ; ses ministres nous assurèrent que personne ne savoit l'instant où l'odeur devoit se répandre. Cependant nous voyions arriver les Delphiens. La plupart entroient avec recueillement, les yeux baissés ; les uns prioient debout, d'autres à genoux. Amyntor s'étoit prosterné et baisoit la terre. Ceux-ci tenoient des rameaux qu'ils élevoient au ciel, et d'autres baissoient leurs mains et les étendoient vers la statue du dieu. Amyntor nous apprit que, lorsqu'on adressoit son hommage aux dieux des enfers, on frappoit la terre avec les pieds ou avec les mains, pour les avertir.

Un prêtre nous conduisit dans le sanctuaire, ou plutôt dans la caverne d'où s'exhaloit la vapeur ; tout le pourtour étoit si chargé d'offrandes, le jour si obscurci par la fumée des parfums, de l'encens, et par les émanations de la caverne, que nous ne pouvions rien discerner. Le trépied même étoit caché par des branches de laurier et la peau du serpent Python. Cependant la Pythie s'étoit préparée,

pendant trois jours, par des purifications, des jeûnes et des sacrifices. Ce matin elle se baigna dans la fontaine de Castalie, se lava les pieds et les mains, but une certaine quantité d'eau, et mâcha des feuilles de laurier cueillies auprès de la fontaine. Ces rites terminés, elle entra accompagnée de deux prêtres et des saints. Nous vîmes une petite femme maigre, sèche, hâve, mal vêtue, l'air triste, morne, âgée d'environ soixante ans, le front ceint d'un bandeau, et la tête couronnée de laurier : elle en jeta sur le feu sacré quelques feuilles, mêlées avec de la farine d'orge. Après avoir bu d'une eau qui dévoile l'avenir, elle s'approcha du trépied; mais elle refusa avec obstination d'y monter. Les prêtres usèrent de menaces et de violence pour la forcer d'obéir (37). Elle s'assit sur l'orifice du soupirail, et laissa pénétrer la vapeur prophétique dans son sein. Nous la vîmes bientôt s'agiter, rougir, écumer; sa poitrine s'enfla; elle poussa des cris plaintifs, d'affreux gémissemens; et ne pouvant résister au dieu qui l'obsédoit, elle voulut descendre du trépied; mais les deux prêtres la retinrent de force. Alors elle déchira son voile, son bandeau; et poussant des hurlemens horribles, elle prononça du creux de la poitrine, car les Pythies sont ventriloques, quelques paroles que les prêtres se hâtèrent de recueillir; elle

descendit ensuite, épuisée et presque mourante (38).

Les sacrificateurs nous donnèrent par écrit la réponse de l'oracle. « Sortons, me dit Phanor, j'ai le cœur navré : ces prêtres sont des barbares. Cette malheureuse Pythie est la victime de leur avarice ». Amyntor nous félicita de la faveur des dieux, nous disant que les entrailles des victimes étoient très-saines. — « Tant mieux pour les ministres, répliqua Phanor, ils en souperont mieux (39) ».

Dès qu'Amyntor nous eut quittés, nous lûmes nos réponses. J'avois demandé dans mon billet, si je vivrois long-temps ? La réponse étoit :

On cueille le raisin avant l'olive.

Phanor vouloit savoir s'il seroit heureux en mariage ? L'oracle répondit :

Mon fils, les bœufs attelés ouvrent la terre, afin que les campagnes produisent des fruits.

Nous cherchâmes long-temps le sens de ces énigmes ; mais Apollon les couvroit d'une nuit mystérieuse (*a*). Nous comprîmes que les

(*a*) Caliginosâ nocte premit Deus.

prêtres

prêtres ne compromettoient pas la prévision du dieu par de pareilles prophéties.

En descendant du temple, nous rencontrâmes deux jeunes amans qui y montoient : tous deux étoient dans leur adolescence, et d'une figure heureuse et intéressante. La jeune fille conduisoit une chèvre, et l'amant une brebis. Nous leur demandâmes sur quel objet ils alloient consulter l'oracle ? — « Pour savoir, dit le jeune homme, si nous ferons bien de nous marier ensemble. — Vous vous aimez sans doute ? — Oui, beaucoup, répondirent-ils à l'unisson. — Et pourquoi donc craignez-vous de vous unir ? — Parce que nous sommes pauvres. — Mais quand vous aurez donné votre chèvre et votre brebis, vous serez encore plus pauvres. — Il est vrai. — Eh bien, gardez vos présens pour votre ménage ; et puisque vous vous aimez, ne consultez que le dieu de l'amour qui favorise les mariages formés sous ses auspices ». Nous ajoutâmes à ces sages conseils quelques dons pécuniaires. Ils s'en tinrent à notre oracle, et nous promirent de se marier dès le lendemain (40).

CHAPITRE XXVII.

Lettre de Lasthénie.

Je reçus, à Delphes, une lettre de Lasthénie.

« Joie et prospérité.

» Le temps n'efface point le souvenir trop cher de nos amours. Le bonheur passé gâte le calme et la douceur du temps présent. Quelle solitude m'environne ! la philosophie et l'amitié sont mon unique consolation. Eloignons ces tristes idées, et rentrons dans Athènes. Je ne sais si vous approuverez le trait du philosophe Abbaucus. Le feu prit l'autre jour à sa maison : averti de l'incendie, il vole au secours d'un ami logé chez lui, au préjudice de ses deux enfans et de sa femme. Un des enfans a péri dans les flammes. Quand on lui a demandé la raison de cette préférence : « On refait, dit-il, un enfant ; refait-on un ami » ?

» Je vous donnerai peu de nouvelles relativement au gouvernement et à la politique. Le peuple est toujours le même ; il se laisse en-

dormir par le manége et les adulations de ses démagogues : attaché, sous Solon, à ses occupations journalières, son intérêt personnel le détournoit de venir consumer son temps aux assemblées générales. Depuis qu'il a obtenu un droit de présence, il accourt en foule, écarte avec insolence les riches et les citoyens distingués, qui s'éloignent pour n'être pas exposés à des humiliations et à des violences. Il passe ses journées dans les places publiques, à écouter les nouvellistes, à demander ce qu'il y a de nouveau. Au fond, ce peuple est sensible, mais léger, distrait, dissipé et crédule. Dans ce moment, il y a de la fermentation et du tumulte, fruits infaillibles d'un état démocratique. Je me cache à la campagne; je suis le précepte de Pythagore : « Dans la tempête, adorez l'écho. »

» Au défaut de nouvelles politiques, je vous parlerai de nos philosophes.

» Vous vous rappelez le cynique Cratès : il a deux filles d'Hypparchia, qui entrent à peine dans l'âge de puberté; il vient de les donner à l'essai, pour un mois, à deux de ses disciples; après ce laps de temps, ils seront maîtres de les épouser ou de les renvoyer, suivant le résultat de leurs épreuves. Que pensez-vous de cette convention philosophique?

» Vous avez connu Protagoras? Les magis-

trats viennent de le bannir, et de condamner au feu son dernier ouvrage, où il ose dire : « Qu'il ne peut assurer s'il y a des dieux. Parmi les choses, dit-il, qui m'empêchent de le savoir, je compte en premier lieu le doute qu'on forme à ce sujet, et la briéveté de la vie des hommes ».

» Une autre de ses opinions est que l'ame n'est pas différente des sens. Voilà le pur matérialisme. Que de ténèbres, d'incertitudes! Qui suis-je? d'où viens-je? où vais-je? Quel éternel et profond sujet de dispute et de méditation (41)!

» Le collége des prêtres s'est soulevé contre Anaxagore, ce sage à qui vous avez ouï dire : « Qu'il préféroit une goutte de sagesse à des tonnes d'or ». On l'accuse d'impiété et d'irréligion, quoiqu'il reconnoisse une intelligence suprême qui a débrouillé le chaos. Il a été condamné à mort par contumace. Lorsqu'on lui apprit sa sentence, il répondit avec tranquillité : « Il y a long-temps que la nature a prononcé contre mes juges et moi ce même arrêt de mort ».

» Nous venons d'apprendre celle de la trop célèbre Laïs : on la raconte de diverses manières. Les uns assurent qu'elle avoit suivi un jeune homme en Thessalie, et que les femmes de ce pays, l'ayant attirée dans un temple de

Vénus, l'ont assommée à coups de pierres; d'autres disent qu'elle a succombé dans les champs de l'amour, sous l'excès des plaisirs : elle entroit dans son automne. On prétend que, pour ne pas cesser d'être utile, elle s'étoit érigée en proxénète.

» Je ne sais si vous connoissez les vers qu'on lui fit, lorsqu'elle alla déposer son miroir dans le temple de Vénus. Les voici :

» Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle,
» Il redouble trop mes ennuis;
» Je ne saurois me voir dans ce miroir fidèle,
» Ni telle que j'étois, ni telle que je suis ».

» Mon sexe ne sait pas vieillir : il me semble pourtant que des livres, quelques occupations, de la santé, des goûts innocens et faciles, les douceurs de l'amitié, doivent suppléer l'éclat frivole et passager de la jeunesse et de la beauté.

» Le philosophe Cléanthe a délogé de ce monde, d'une manière, les uns disent bizarre, d'autres philosophique. Il étoit malade, et son médecin lui avoit prescrit la diète; ensuite le trouvant mieux, il lui a permis de manger. «Ce n'est pas la peine, dit-il, de recommencer à vivre; et puisque me voilà sur la route, je la suivrai ». Il a refusé obstinément toute nourriture, et a péri d'inanition. Cette façon originale de sortir de la vie, me rappelle la mort de Dé-

mocrite. Ce philosophe, fatigué des infirmités d'une longue vieillesse, résolut de se laisser mourir de faim ; sa sœur en fut alarmée, et le pria de différer son trépas jusqu'après les trois fêtes de Cérès : pour lui complaire, il se nourrit de miel, et vécut encore quelques jours. Je trouve dans nos philosophes un mélange d'originalité, de vertus et de travers qui paroissent incompatibles. L'amour-propre donne la solution de ce problème. Voilà, mon cher Antenor, toutes les nouvelles que j'ai pu recueillir.

» C'est un triage que j'ai fait parmi les cent et une sottises qu'on débite tous les jours dans Athènes ; car l'oisiveté est curieuse et babillarde. Mais quelle absence ! j'oubliois la conversion miraculeuse de Polémon. C'étoit un de ces agréables libertins dont fourmille Athènes, qui mettoit la suprême félicité dans la jouissance des sens et l'abandon à une vie molle et oiseuse : avec beaucoup d'esprit, il étoit loin d'imiter la sagesse et le goût d'Epicure et d'Aristippe qui, sans proscrire les plaisirs des sens, placent au premier rang ceux de l'esprit. Quel est en effet le bonheur d'un être qui se renferme dans les sensations physiques ; qui, réduit à un sentiment machinal et aveugle, ne sait pas multiplier et embellir ses jouissances par ses lumières et sa délicatesse ? Son bonheur est celui d'une huître.

» Pour revenir à Polémon : il avoit passé la nuit dans un festin, chez la courtisane Thaïs : le jour le surprit à table. Il sortit ivre d'amour et de vin, les cheveux épars, les pieds chancelans, la poitrine nue, ses brodequins détachés, sa couronne en lambeaux. Dans cet état, il voit la porte de l'école de Xénocrate ouverte ; il entre, il s'assied, il écoute un instant le philosophe, le raille lui et ses disciples ; lui dit qu'il donneroit sa morale, tous ses beaux préceptes, pour un verre de vin de Chio, ou un baiser de Thaïs. Xénocrate ne se déconcerte point, et se met à parler de la tempérance et de la modestie. D'abord, la gravité du philosophe abattit la pétulance du jeune libertin : bientôt elle fixe son attention ; il écoute, est touché, rougit de son état. On le voyoit, à mesure que Xénocrate discouroit, se troubler, se baisser furtivement, rajuster ses brodequins, cacher ses bras nus sous son manteau, et briser sa couronne. Depuis ce moment, il mène la vie la plus austère ; il s'est interdit l'usage du vin ; il s'exerce à la fermeté ; et ses progrès sont si rapides, que dernièrement, ayant été mordu d'un chien qui paroissoit enragé, il resta sans émotion, impassible, au milieu de cent personnes effrayées. Il aime la solitude autant qu'il avoit aimé la dissipation ; sa philosophie est prati-

que. Il dit qu'il faut plus agir que spéculer. Il s'est retiré dans un petit jardin; et ses disciples, car il en a déjà, bâtissent des chaumières autour de la sienne. Il n'est âgé que de trente ans.

» On vient m'avertir qu'il va se passer, sur la place, une scène qui promet d'être plaisante. J'y cours. Je vous en parlerai à mon retour. Adieu.

» Me voilà revenue; je me suis amusée, j'ai ri : voici le fait. Il faut d'abord vous faire connoître le personnage qui a diverti le public à ses dépens : c'est un auteur comique, nommé Anaxandride, arrivé en cette ville après votre départ. Plusieurs de ses comédies ont eu du succès, parce qu'il a introduit des intrigues d'amour, des filles abusées et pleurant leur virginité : cette nouveauté a réussi. Mais il ne corrige point ses ouvrages; jugez de leur mérite à la lecture! Cependant il est rétif à la censure, la repousse avec aigreur : cet esprit de présomption et de vanité est le trait dominant de son caractère. Il affecte un grand faste; il a un soin extrême de ses cheveux; il porte une robe de pourpre à franges d'or; et comme il est de belle stature, de bonne mine, il impose par son extérieur. La scène qu'il vient de nous donner peint au mieux sa jactance, et achève son portrait. Il a annoncé au public

qu'il liroit une comédie sous le portique du roi (42). On s'y est porté en foule. Il arrive magnifiquement paré, et monté sur un superbe coursier; il lit sa pièce sans en descendre. D'abord on applaudit, et le contentement de lui-même éclatoit sur son visage; mais, vers le milieu de la lecture, des signes d'improbation ont troublé sa joie. Il jette un regard d'indignation sur le peuple qui a la complaisance de se taire; de nouveaux murmures ayant encore blessé les oreilles délicates de ce poète, il a mis aussitôt son manuscrit en lambeaux, et s'est retiré fièrement au pas, à travers les huées et les ris qu'il bravoit.

» Adieu, mon aimable ami; je ne cesserois de vous écrire, si je n'écoutois que mon cœur: une heureuse illusion vous rend présent à ma pensée; vous êtes auprès de moi, je vous parle; des larmes de tendresse s'échappent de mes yeux. Je ne sais si c'est une erreur, tous les objets me paroissent voilés de ma tristesse; la nature semble partager mon deuil. O mon cher Antenor! à ton aspect comme tout changeroit! la nuit la plus sombre brilleroit de l'éclat du jour le plus doux. La santé d'Aristippe est toujours languissante: cependant, comme la dissolution se fait sans effort et sans douleur, il se joue, pour ainsi dire, avec la mort; il met à profit, autant qu'il est en lui, le peu de vie

qui lui reste : son indifférence sur ce dernier terme, n'affoiblit pas mon inquiétude ; l'idée d'une séparation éternelle est désespérante. Portez-vous bien ; soyez heureux ».

Cette lettre réveilla mes regrets et mon amour ; je tombai dans la tristesse ; l'ennui de la vie accabla mon ame. Phanor s'efforça de me dissiper par sa gaieté, par les caresses de l'amitié, par des maximes de philosophie ; et pour mieux me distraire, il pressa notre départ pour Sparte.

Nous fîmes nos adieux au pieux Amyntor, qui purgea sa maison de nous avec plaisir. Je ne doute point qu'après notre départ, il ne l'ait fait purifier, car il nous regardoit comme des profanes entachés de sophisme et d'irréligion.

CHAPITRE XXVIII.

Phanor et Antenor partent pour Lacédémone. Ils passent par Daulis, Corinthe. Fête de Diane. Ils s'embarquent avec Diagoras, arrivent à Epidaure, entrent dans la Laconie.

Nous partîmes pour cette ville si renommée, dont les mœurs, les loix, les usages contrastent si fortement avec ceux de la Grèce, et sur-tout d'Athènes.

Sur la route de Delphes à Daulis, on trouve un chemin, nommé *le chemin qui fourche :* il est souillé du sang de Laïus. C'est là quŒdipe eut le malheur de rencontrer et de tuer son père, qui fut enseveli au même endroit, avec le même domestique qui le suivoit. De belles pierres de taille, entassées, font l'ornement de ce tombeau. Nous ne pûmes en approcher sans frissonner d'horreur. Quels terribles souvenirs nous retraçoit cette funeste aventure !

Daulis n'est pas fort peuplé ; mais les habitans passent pour les hommes les plus grands

et les plus robustes de la Phocide. Cette ville fut le témoin d'une vengeance affreuse : des femmes assassinèrent le fils de Térée, et lui en servirent les membres dans un festin : c'étoit celui des Euménides.

Nous poursuivîmes notre route, voyageant comme à notre ordinaire, tantôt à pied, tantôt à cheval, et nous arrivâmes à Corinthe, pleins de gaieté, de vie et de santé.

L'isthme de Corinthe joint le Péloponèse au reste de la Grèce. La ville occupe le milieu de l'isthme ; et l'on compte à peu près soixante stades des deux côtés, jusqu'aux deux mers. Elle est sur la croupe d'une colline. Nombre de beaux édifices publics et particuliers la décorent. Le théâtre, où le peuple s'assemble pour les affaires d'état, est un monument magnifique. Le stade est bâti en marbre blanc. Une promenade charmante conduit du stade au temple de Neptune : d'un côté, elle est bordée de statues représentant les athlètes vainqueurs aux jeux isthmiques ; et de l'autre, de pins alignés au cordeau. On nous montra les bains où la belle Hélène avoit souvent reposé ses membres délicats ; ils portent son nom. C'est une source abondante d'eau chaude et salée, qui tombe dans la mer du haut d'un rocher.

Nous vîmes, avec plaisir, une autre fontaine ornée d'un Neptune en bronze ; un dauphin est

à

à ses pieds, versant l'eau dans un grand bassin. Cette fontaine est entourée des statues d'Apollon, de Vénus, de deux Mercures et de trois statues de Jupiter.

Au milieu de la place s'élève, sur un piédestal, la déesse des Arts et de la Sagesse. Les Muses, ses fidelles compagnes, sont à ses pieds gravées en bas-reliefs.

La fontaine de Pyrène attira nos regards, et nous intéressa au sort de cette infortunée, qui lui donna son nom. Son fils avoit péri à la chasse par les flèches de Diane; Pyrène au désespoir, versa tant de larmes, qu'elle fut changée en fontaine : elle est revêtue de marbre blanc, environnée de petites grottes : tout auprès, comme pour adoucir ses peines, on a placé le plus aimable des dieux, paré de tout l'éclat de la jeunesse; c'est Apollon. Il est entouré d'un mur à hauteur d'appui, où l'on a sculpté le combat d'Ulysse contre les amans de Pénélope.

L'après-dînée, quand les zéphyrs nous eurent apporté un peu de fraîcheur, nous montâmes la colline sur laquelle est située la citadelle. On y trouve, en entrant, le temple de Vénus. Sa statue, couverte d'armes éclatantes, est entre celle de l'Amour et celle du Soleil. Le culte de cet astre avoit précédé, chez les Corinthiens, celui de Vénus. De cette éléva-

tion, la déesse semble porter ses regards dominateurs sur la terre et les mers. Pour nous, sans ambitionner aucun empire, nous promenions nos yeux sur les deux golfes où les flots viennent expirer en se jouant. Notre vue embrassoit les montagnes du Parnasse et de l'Hélicon, et se reposoit avec délices sur la citadelle d'Athènes et les riches campagnes de Sicyone.

Quantité de bains publics, de sources abondantes, rendent Corinthe un séjour enchanteur. Phanor, sur-tout, étoit ravi de la beauté des femmes. Les Corinthiens, nés voluptueux, aiment les arts et les plaisirs; ils honorent beaucoup les courtisanes, qu'ils regardent comme les prêtresses de Vénus. Après la retraite de Xercès, ils attribuèrent à leur intercession le salut de la république, qui les fit peindre dans un tableau, comme les Athéniens avoient fait faire les portraits de leurs généraux, après la bataille de Marathon. Ces deux peuples sont prévenus pour leur patrie. Les Athéniens prétendent que les dieux se sont disputé l'Attique; et les Corinthiens, que le Soleil et Neptune ont eu la même contestation au sujet de leur pays.

On nous invita à la fête de Diane, au port de Cenchrée. Nous étions alors à l'ouverture du printemps. La terre sembloit sourire d'a-

mour et de plaisir. Le jour de la fête paroissoit la fête de la nature. Elle déployoit toutes ses richesses ; la verdure naissante, si douce à l'œil, s'étendoit sur les plaines : les arbres se paroient de feuilles et de fleurs. Les flots de la mer, lents et paisibles, venoient en murmurant mourir sur le rivage ; une foule immense, inspirée par la joie, remplissoit les chemins. Elle se réunit dans le temple, d'où la théorie (*a*), avec un grand appareil, se mit en marche. Chacun étoit vêtu au gré de son caprice et de sa dévotion : l'un, chargé d'un baudrier, représentoit un soldat ; un autre étoit en chasseur, un épieu à la main, un petit sabre au côté : celui-ci, paré de tous les ornemens du sexe, chaussé de souliers dorés, affectoit la démarche et l'allure d'une femme ; celui-là se présentoit en gladiateur, avec des bottines, un bouclier, sa lance et son épée : son voisin marchoit en magistrat, revêtu d'une robe de pourpre, et faisant porter des faisceaux devant lui ; un autre, déguisé en philosophe, paroissoit avec un manteau, un bâton, des sandales et une barbe épaisse : ceux-ci se masquoient en oiseleurs, en pêcheurs, les uns armés de hameçons, d'autres de roseaux enduits de glu. Mais ce qui excita les plus grands éclats de rire, fut l'arrivée d'un

(*a*) Procession.

ours apprivoisé, porté dans une chaise ; il étoit suivi d'un singe coiffé d'un bonnet brodé, et vêtu d'une robe à la phrygienne, couleur de safran ; il tenoit à la main une coupe d'or, et représentoit Ganymède. Phanor prétendoit qu'il falloit lui donner des gardes, de peur que Jupiter ne vînt l'enlever. On voyoit encore un âne avec des ailes, accompagné d'un vieillard décrépit. Cependant la déesse protectrice s'avançoit, avec toute sa pompe, au milieu de ce peuple joyeux, si bizarrement masqué : des femmes en habits blancs, couronnées de fleurs, et portant diverses choses dans les mains, précédoient la déesse, et parsemoient de fleurs le chemin où elle devoit passer. Plusieurs d'elles avoient des miroirs attachés à leurs épaules, où Diane pouvoit voir les images de ceux qui la suivoient. Quelques-unes gesticuloient avec des peignes, comme si elles arrangeoient les cheveux de cette divinité. D'autres versoient goutte à goutte, devant ses pas, du baume et des huiles précieuses. Une foule immense, répandue autour de la statue, portoit des torches, des flambeaux de cire, des lampes et toutes sortes de lumières artificielles. L'air retentissoit des voix et des flûtes des musiciens ; une brillante jeunesse, en habits blancs, chantoit alternativement des vers religieux qui expliquoient

le motif de cette fête. Des gardes écartoient le peuple, et ouvroient le chemin aux simulacres des dieux. Après eux venoient les initiés dans les sacrés mystères, vêtus d'une robe de lin d'une blancheur éclatante. Les femmes avoient les cheveux parfumés d'essences et enveloppés d'une gazé; la tete des hommes étoit rase et luisante. Cette troupe sacrée, portant des sistres d'airain, d'argent et même d'or, faisoit résonner l'air à grand bruit. Suivoient ensuite les principaux ministres de la déesse, couverts aussi de robes de lin fort blanches, qui descendoient jusqu'aux pieds.

Le premier prêtre avoit une lampe d'or faite en forme de gondole; le second portoit de petits autels nommés *le secours;* le troisième montroit le caducée de Mercure, avec une palme dont les feuilles étoient d'or; le quatrième tenoit en l'air une main gauche, symbole de la justice; il portoit aussi un vase d'or façonné en mamelle, plein d'un lait qu'il répandoit: le cinquième soutenoit un veau d'or, plein de petites branches du même métal.

Les dieux, portés par les hommes, suivoient immédiatement. L'un, orné d'une tête de chien, étoit Anubis; l'autre, qui étoit le messager des dieux, avoit un caducée d'une main, et une palme verte de l'autre. Après lui on voyoit une vache élevée sur ses pieds de derrière, figure

de la déesse, mère féconde de toutes choses; un des prêtres la portoit pompeusement sur ses épaules. Une corbeille étoit dans les mains d'un autre; elle renfermoit les secrets et les mystères de la religion. Celui-ci étoit chargé d'une petite urne d'or, ronde par le fond, sur laquelle étoient gravés les hiéroglyphes des Egyptiens. Cette urne représentoit la divinité, et marquoit la sublimité de la religion, dont les mystères doivent être impénétrables.

Après une marche assez longue, accompagnée de vives acclamations et des vœux du peuple, on arriva au bord de la mer, et on y déposa les images des dieux. Le grand-prêtre, par d'augustes prières, consacra à la déesse un navire artistement construit, purifié avec une torche ardente, un œuf et du soufre. On y lisoit, de tout côté, des caractères hiéroglyphes de l'Egypte: les vœux des navigateurs étoient écrits en grosses lettres sur la voile blanche du vaisseau. On voyoit sur la poupe une oie sculptée, toute brillante d'or. Le vaisseau, parfaitement bien travaillé, étoit de bois de citronnier. Les prêtres, et le peuple à l'envi, apportoient des corbeilles d'aromates et de plusieurs autres objets d'usage aux sacrifices, qu'ils jetoient dans le vaisseau. Ils versèrent aussi dans la mer une composition faite avec du lait et d'autres liquides. Quand le navire fut chargé de ces

pieuses offrandes, on détacha l'ancre; et aussitôt un vent doux et propice enfla les voiles du vaisseau, et l'éloigna du rivage. Dès qu'on cessa de le voir, les prêtres reprirent les statues, et toute la théorie retourna au temple dans le même ordre et la même effusion de joie.

A notre arrivée, le grand-prêtre, ceux qui portoient les images des dieux, les initiés entrèrent dans le sanctuaire, où l'on remit tous les dieux à leur place. Un des pastophores, monté dans une tribune fort élevée, fit des vœux pour tous les assistans, pour la prospérité de la navigation et de la patrie, et finit en disant que l'on pouvoit se retirer. Le peuple répondit, en souhaitant que cette fête servît au bien et à l'utilité de tout le monde. Chacun s'en retourna joyeusement chez soi après avoir jeté des rameaux d'olivier, de la verveine et des couronnes de fleurs devant la statue de la déesse, et lui avoir baisé les pieds.

Phanor, pendant cette longue promenade, s'étoit attaché à deux Corinthiennes, la mère et la fille; celle-ci d'une figure charmante, l'autre de l'âge d'Hécube, lorsqu'elle tomba en partage à Ulysse. Phanor, frappé des charmes de la jeune personne nomme Timandra, lui prodigua son encens et ses soins. Elle lui répondoit par des regards doux et le sourire le plus aimable. Il offrit à la mère de les accom-

pagner à Corinthe; elle accepta : il étoit enchanté. Mais après la cérémonie, un jeune prêtre aborda Timandra; à sa vue, elle parut s'animer des douces émotions de la joie, ce qui refroidit un peu l'amour naissant de Phanor. Ce qui l'amusa encore moins, c'est qu'il se vit négligé, abandonné à la mère pour la conversation. Cependant il avoit promis de la suivre à Corinthe. Pour sortir d'embarras, il prétexta un vœu fait à Diane, de se purifier sept fois dans la mer, suivant le rite de Pythagore : il lui dit qu'il alloit s'y plonger, et qu'il la rejoindroit après cette cérémonie. Mais il vint me retrouver, et nous nous embarquâmes aussitôt pour Epidaure.

Nous trouvâmes sur notre vaisseau Diagoras, surnommé *l'Athée*, dont la conversation savante et ingénieuse nous rendit la navigation très-agréable; il nous raconta l'événement qui l'avoit jeté dans l'athéisme, car il l'affichoit. « Venor, dit-il, m'avoit dérobé un poëme. Je l'appelai en justice : il osa prêter le grand serment, l'effroi même des scélérats. Nous descendîmes dans les souterrains du temple de Cérès et de Proserpine : après les sacrifices accoutumés, le traître, revêtu du manteau de Proserpine, une torche ardente à la main, jura que l'ouvrage lui appartenoit, prit les dieux à témoin de son innocence, et prononça

des imprécations horribles contre les parjures. Le lendemain il publia le poëme sous son nom, et en recueillit le fruit et la gloire. Jusqu'alors, nous dit-il, j'avois été dévot et superstitieux; mais quand je vis que la foudre de Jupiter dormoit et laissoit ce scélérat impuni, je ne crus plus aux dieux ».

Notre navigation, d'abord heureuse et paisible, fut troublée par la tempête : les vents se déchaînent, des montagnes d'eaux s'élèvent et menacent à chaque instant d'engloutir notre frêle navire. Matelots, officiers, passagers, invoquent à grands cris tous les dieux de la mer, Neptune, Thétis, Nérée. Diagoras, Phanor et moi, couchés à côté l'un de l'autre, attendions notre destinée sans crier après les dieux. Les matelots effrayés se disoient entr'eux qu'ils méritoient bien de périr, puisqu'ils s'étoient embarqués avec un athée. Nous entendîmes ce propos, et vîmes, à la contenance de ces hommes, qu'ils vouloient précipiter Diagoras dans la mer, et nous peut-être avec lui. Diagoras, incapable d'effroi, leur dit, d'un visage calme: — « Ces navires que vous voyez autour de nous, n'essuient-ils pas la même tempête? croyez-vous que je sois aussi dans chacun d'eux? Allez, mes amis, les dieux immortels n'ont point de rancune; il y a dans ces vaisseaux force fripons qu'ils laissent vivre ». Cette

présence d'esprit et son courage nous sauvèrent (43).

Arrivés à Epidaure, Diagoras nous donna encore des preuves plaisantes de son irréligion. Nous étions dans un temple de Neptune, dont les murs sont tapissés des tableaux offerts par des personnes échappées du naufrage. « Doutez, après cela, lui dit un des ministres, de la puissance de ce dieu. — Je ne vois pas ici, répondit-il, les tableaux de ceux qui ont péri malgré leurs vœux et leurs prières ». Une autre fois nous voulions apprêter le dîner, mais le bois nous manquoit. Il aperçut une vieille statue de chêne qui représentoit Hercule; il la brisa, en disant : « Il faut que tú fasses aujourd'hui bouillir notre marmite; ce sera le dernier de tes travaux ». Cette saillie nous fit rire, pendant le souper, aux dépens de la divinité d'Hercule.

Dans l'effusion de la joie, animé par le vin, Diagoras nous confia que l'Aréopage d'Athènes avoit mis sa tête à prix, promis un talent à quiconque le tueroit, et deux à celui qui l'emmeneroit vif. Cette confidence nous rendit sa société moins agréable; nous craignîmes d'être enveloppés dans la proscription; et dès que nous pûmes décemment le quitter, nous prîmes congé de lui.

La ville d'Epidaure est consacrée à Esculape;

et voici la raison qu'en donnent les habitans. La fille de Phlégyas, un des plus grands héros de son temps, aimée d'Apollon, devint enceinte : pour cacher sa faute à son père, elle alla s'accoucher secrètement auprès d'Epidaure, et exposa son fils sur une montagne. Une chèvre l'allaita, et le chien du troupeau veilla sur lui. Un jour le chevrier, cherchant cette chèvre et son chien, les trouva auprès de cet enfant. Il voulut l'emporter; mais il le vit si resplendissant de lumière, qu'il crut y reconnoître quelque chose de divin, et par respect il le laissa. Aussitôt la renommée publia qu'il étoit né un enfant miraculeux, qui guérisoit les malades, et ressuscitoit les morts. Au-dessus de la porte du temple, on lit cette inscription : *L'entrée de ces lieux n'est permise qu'aux ames pures.* La statue du dieu est d'or et d'ivoire; il est représenté sur un trône, un chien à ses pieds, tenant d'une main un bâton, appuyant l'autre sur la tête d'un serpent.

Le bois qui touche le temple est entouré de bornes; dans son enceinte on ne laisse mourir aucun homme, ni s'accoucher aucune femme, et tout ce qu'on sacrifie au dieu doit y être consumé. Autour du temple on a bâti des maisons pour ceux qui viennent l'implorer, et une grande salle remplie de lits, sur lesquels

les consultans passent la nuit, après avoir déposé sur une table des fruits, des gâteaux et d'autres offrandes. Phanor feignit une maladie, pour voir ce qui se pratiquoit en pareil cas. Un des ministres lui ordonna d'observer un profond silence, de bien se garder de se livrer au sommeil, et d'être attentif aux songes que le dieu lui enverroit; après quoi il éteignit les lumières et emporta les offrandes.

Le lendemain, Phanor me dit qu'il n'avoit point eu de songes, mais qu'il avoit entendu la voix du prétendu Esculape qui lui ordonnoit, pour sa guérison, d'aller, pendant trois mois, respirer l'air de Cos, patrie d'Hippocrate. Phanor promit de se bien porter sans faire le voyage; mais une femme de Lesbos m'assura qu'elle avoit vu dans un songe le dieu lui-même qui lui touchoit la poitrine, et que depuis elle n'avoit plus ressenti de douleurs d'estomac.

Les serpens sont consacrés à Esculape; les prêtres en élèvent un dans l'intérieur du temple, qui obéit à leur voix, se replie autour de leur corps, et reçoit la nourriture de leur main. On nous dit qu'il sortoit très-rarement: mais nous fûmes assez heureux pour qu'il daignât se montrer dans les rues d'Epidaure pendant notre séjour. Il s'y promenoit majestueusement; et comme son apparition est de très-

bon

bon augure, la joie éclatoit sur tous les visages. On l'invoquoit, on se prosternoit devant lui; bien des gens le prenoient pour le dieu lui-même. Si l'on a dit qu'il n'y a point d'absurdité qui ne soit entrée dans la tête de quelque philosophe, on peut ajouter qu'il n'y a point de sottise qui n'ait infecté l'esprit humain.

Les Epidauriens célèbrent tous les ans des fêtes magnifiques en l'honneur d'Esculape. On trouve dans le bois un grand nombre de colonnes, où sont écrits les noms de ceux que le dieu a guéris, le genre de maladie et les moyens de leur guérison. Auprès de cette ville est un bois consacré à Diane, où elle est représenté en chasseresse.

Nous continuâmes notre route par terre pour Sparte; l'appétit et la gaieté furent nos fidèles compagnons de voyage. L'enjouement de Phanor étoit inépuisable, quand il n'étoit pas amoureux; mais, dans ses accès d'amour, son caractère se modifioit singulièrement; il se nourrissoit de plaintes et de soupirs : heureusement pour lui et ses amis, ses fièvres amoureuses étoient intermittentes; un regard les allumoit, un jour d'absence les éteignoit. La charmante Théophanie étoit déjà au même rang que l'adorable Théano; c'est-à-dire que les eaux du Léthé les avoient chassées l'une et l'autre de son cœur. Il me raconta qu'à

l'âge de quatorze ans, il s'étoit passionné pour une statue de Vénus : nouveau Pygmalion, il l'ornoit de fleurs, soupiroit à ses pieds, lui adressoit des vers, l'embrassoit souvent : mais un jour, en la pressant trop vivement dans ses bras, la statue ébranlée tomba sur lui et faillit à l'écraser, ce qui le guérit de son amour.

Nous arrivâmes très-tard à Hélos, dont les habitans, réduits en esclavage par les Spartiates, ont pris le nom d'*hélotes* ou d'*ilotes*. Nous en repartîmes dès le grand matin; car cette ville est l'image de la servitude. Parvenus aux montagnes qui font face à l'Eurotas, nous aperçûmes un homme qui luttoit corps à corps, avec beaucoup de courage, contre un loup énorme. Nous volâmes à son secours en jetant de grands cris. Le loup épouvanté lâche sa proie et s'enfuit. Je croyois trouver son adversaire pâle, tremblant, épuisé de forces; il étoit au contraire enflammé de colère, vouloit poursuivre l'animal; mais il étoit déjà loin. Cet homme étoit couvert de sang; nous l'en avertîmes. « Ce n'est rien, répondit-il froidement; j'ai deux blessures ». Nous l'engageâmes à se laisser panser. Il voulut bien y consentir. Il nous demanda ensuite où nous allions. « Nous sommes, lui dis-je, des Grecs empressés de connoître Sparte, cette ville célèbre, nommée

si justement l'œil de la Grèce. — Nous irons ensemble. Je suis Spartiate, je me nomme Démonax; vous logerez chez moi. Jadis nous ne recevions point d'étrangers; cela n'est plus». Nous acceptâmes son offre aussi laconiquement qu'il la faisoit.

La Laconie est couverte de montagnes, de collines, dont les routes sont très-escarpées; mais nous rencontrions parfois des vallées charmantes, dont l'aspect riant nous délassoit de l'ennui et de la fatigue du chemin. En avançant, nous découvrions des cantons fertiles, semés de petits coteaux épars. Démonax nous apprit que ces monticules étoient faits de main d'homme, et qu'ils renfermoient les cendres des principaux chefs de la nation. Nous passâmes l'Eurotas au même gué où l'avoit traversé Epaminondas à la tête de 60 mille hommes. Démonax nous montroit, d'un air encore irrité, les ravages dont ce héros avoit marqué son passage jusqu'aux portes de Sparte.

L'Eurotas coule à travers des bosquets de myrte et de laurier; la vallée qu'il parcourt est semée de vignobles, d'allées de platanes, de plants d'oliviers, de jardins et de maisons de plaisance. Le fleuve est couvert de cygnes d'une blancheur éblouissante, et qui s'y promènent pompeusement.

En gravissant une montagne, nous vîmes en-

core que le bonheur habitoit souvent les lieux agrestes et solitaires, et qu'Epicure avoit raison de dire : *Si tu veux être heureux, cache ta vie* (44).

CHAPITRE XXIX.

Ils se reposent chez une bonne Femme. Ses Mœurs, sa Vie. Histoire d'Alcandre.

Le soleil étoit à sa plus grande élévation; la terre brûloit sous nos pieds. Nous nous traînions accablés de soif et de chaleur. Démonax seul marchoit d'un pas infatigable. Nous trouvâmes sur notre chemin une femme âgée qui, assise au pied d'un arbre, gardoit quelques chèvres. Elle nous invita à venir nous reposer dans sa demeure, et à boire du lait de ses chèvres. Ce fut avec un air si affectueux et si pressant, que nous acceptâmes. Elle nous montra sa maison, ou plutôt sa chaumière, et nous la suivîmes.

Sa petite habitation, bâtie sur la pente d'une colline, consistoit en une étable pour ses chèvres et ses poules, et en deux chambres : vis-

à-vis, deux vieux figuiers lui donnoient de l'ombre et du fruit. Ses figues, des légumes, ses chèvres, quelques ruches, c'étoient là ses richesses et son empire. Cette nouvelle Baucis se hâta, s'agita pour nous servir sa collation; du fromage, un vase de lait et du miel. La table de pierre étoit sous l'un des figuiers. Elle nous dit qu'elle avoit donné à déjeûner sur cette même pierre au roi Agésilas. — « Comment! s'écria Démonax; il y a soixante-seize ans qu'il est mort! — J'ignore l'époque de sa mort; mais je suis assurée de l'avoir vu ici il y a bien long-temps. Je l'ai encore très-présent à ma mémoire: il étoit petit, boiteux; il n'avoit pas l'air d'un roi; mais lorsqu'il parloit, on reconnoissoit un grand homme, un digne Spartiate. — Dans quelle année a-t-il passé ici? lui demanda Démonax. — Je ne m'en souviens pas; mais vous trouverez cette date gravée sur la pierre où vous êtes assis ». Démonax lut et vit qu'il y avoit quatre-vingt-six ans. Je demandai à Théodora, ainsi se nommoit cette bonne femme, l'âge qu'elle avoit alors. « C'étoit un an après mon mariage, vers ma vingt-unième année. — Vous avez donc, m'écriai-je, cent sept ans? — Je ne sais; mais il y a bien du temps que je suis sur la terre ».

Nous admirâmes cette longue existence. Nous lui donnions au plus quatre-vingts ans. Elle

jouissoit de tous ses sens, marchoit d'un pas ferme; son dos étoit à peine courbé. Elle excita ma curiosité: je lui fis plusieurs questions. — « Êtes-vous seule dans cette solitude? — J'y suis avec mes chèvres et mon chien. J'ai ma petite-fille mariée à deux stades d'ici, qui vient prendre mes fromages et mon miel pour les porter à la ville. — Depuis quand habitez-vous cet asile? — Depuis quatre-vingts ans; et je n'en suis sortie qu'une fois, pour aller à Sparte. — De quoi vous nourrissez-vous? — Du lait de mes chèvres et du miel de mes ruches. Du superflu je fais des économies, qui me servent à régaler mes arrière-petits-enfans. — Etes-vous contente; ne desirez-vous rien? — Je désire que cela dure long-temps. Au surplus, je sais qu'il faut mourir; je suis résignée, et ce sera quand Jupiter voudra. On dit qu'il y a beaucoup de maux et de chagrins sur la terre; pourquoi cela? Jupiter est bien le maître de nous rendre tous heureux. Quant à moi, je ne dois pas me plaindre; je n'ai jamais été malade, et n'ai essuyé qu'un seul chagrin: ce fut quand mon brave mari fut tué. Hélas! j'étois jeune encore! mais comme il mourut pour la patrie, j'en fus moins affligée ». Démonax lui demanda à quelle bataille il avoit été tué? — « Au siége d'une grande ville, ennemie de Sparte: j'ai oublié son nom; mais le

général se nommoit Lysander ». C'étoit au siége d'Athènes que faisoit Lysander, homme habile, mais dangereux par son ambition et ses principes : il disoit qu'on amuse les enfans avec des hochets, et les hommes avec des paroles ; que la vérité vaut mieux que le mensonge, mais qu'il falloit employer l'une et autre selon l'occasion. — « Vous n'avez pas, dis-je à cette femme, entendu parler de la guerre des Titans, du déluge de Deucalion et Pyrrha, du siége de Troie, d'Agamemnon, d'Achille, d'Hector ? — Non : étoient-ce des bergers, des musiciens, des prêtres ? — Que pensez-vous de votre ame; la croyez-vous immortelle? croyez-vous qu'elle périsse avec votre corps ? — Je n'ai jamais songé à cela. Hélas ! le mois dernier, je vis mourir une de mes chèvres que j'aimois beaucoup : je lui parlai long-temps, elle ne me répondit jamais, elle qui m'entendoit si bien ; c'est une preuve qu'elle étoit tout-à-fait morte. — Mais vous savez qu'après notre mort nous descendons au Tartare, ou nous allons aux Champs-Elysées, suivant nos vertus ou nos vices ? — On me l'a dit souvent dans ma jeunesse. Mais je respecte les dieux, je ne fais de mal à personne ; au contraire, je donne du lait de mes chèvres à tous ceux qui passent ici : de quoi aurois-je peur ? — Seriez-vous bien aise de recommencer votre vie, pour vivre

comme vous avez vécu jusqu'à présent, et passer par les mêmes épreuves ? — Sans doute je le voudrois ». Voilà, peut-être, dis-je, le seul être raisonnable qui consentît à cette proposition. Nous tenons à la vie par l'espérance du mieux ; mais trop d'épines et de maux l'assiègent pour desirer de renaître, à condition de passer par les mêmes situations.

En me promenant autour de la maison, j'aperçus les ruines d'un grand édifice, des pierres, des marbres rongés par le temps, des tronçons de colonnes, des débris d'entablemens, de corniches. Je rejoignis Théodora, et lui demandai l'explication de ces ruines antiques, qui annonçoient le règne du luxe et de l'opulence. — « Oui, me dit-elle, cette cabane, aujourd'hui si chétive, étoit jadis un palais habité par un riche. Souvent, dans ma jeunesse, j'ai ouï conter cette histoire ; mais à mon âge les souvenirs se perdent ». Démonax nous dit alors que tous les Spartiates savoient cette anecdote et qu'il alloit nous la conter.

« Quand notre grand législateur Lycurgue voulut réformer le gouvernement, établir l'égalité des fortunes, les riches lui opposèrent une faction redoutable. Alcandre, homme opulent et très-ambitieux, se montra à leur tête, ameuta une partie du peuple contre Lycurgue, le poursuivit un bâton à la main, l'en frappa,

et lui creva un œil. Le malheur d'un si grand homme ranima son parti; le peuple même sentit sa faute, et, emporté par un mouvement contraire, il se jeta sur Alcandre, et l'alloit déchirer, si Lycurgue lui-même, encore saignant de sa blessure, ne l'eût arraché, à force de prières, des mains de ce peuple irrité.

» L'orgueilleux Alcandre ne put soutenir le séjour d'une ville d'où étoient exilés le luxe et les plaisirs, où le moindre citoyen marchoit son égal, où le poids de la reconnoissance fatiguoit son ame : il se retira dans cette maison, dernier asile du faste et de l'opulence, avec sa femme et un fils unique de trois ans. Sa femme, belle et sensible, employa les conseils de la raison, les touchantes prières, le charme de l'amitié, pour dissiper ses chagrins et animer sa solitude.

» Mais, ni ses tendres caresses, ni le sourire et les grâces de son enfant, ni la vue de la campagne, sa douce tranquillité, ne purent adoucir et consoler cette ame exaspérée et hautaine. Le malheureux, qui ne savoit pas vivre au sein des champs, avec la nature et une si douce société! L'ennui le consumoit; sa haine contre sa patrie s'allumoit de plus en plus. Enfin, ayant appris que Lycurgue avoit publié une loi agraire, et divisé la Laconie en trente mille parts pour les habitans, et en neuf mille plus

près de la ville pour les vrais Spartiates, il ne put soutenir cet affront. Agité des furies, une nuit il se lève; sa femme, éveillée, lui demande avec crainte et sensibilité : « Où vas-tu, mon ami? pourquoi me quitter? Si tu as des peines, des ennuis, dépose-les dans mon sein; je les partagerai, je te chercherai des consolations ». Alcandre lui répond sèchement : « Cessez vos inquiétudes; je n'ai d'autre chagrin que celui de ne pouvoir dormir, et je vais respirer le frais ». Il entra dans un cabinet voisin, enleva son fils qui dormoit auprès de sa nourrice, écrivit un billet qu'il remit à un esclave, en lui ordonnant de ne le donner à sa femme qu'à son lever. Régardez à gauche, continua Démonax, ce rocher si haut, si escarpé; Alcandre grimpe au sommet, de là se précipite avec son enfant, tombe sur lui, l'écrase et se brise lui-même.

» Sa femme, au point du jour, ne le voyant point revenir, se lève. L'esclave lui donne la lettre. Elle l'ouvre, palpitante de frayeur, et lit : « Je n'existe plus; la vie m'étoit odieuse, je l'ai quittée. Puisse mon ingrate patrie périr de même! Je la hais trop pour lui laisser mon enfant qui, né pour la fortune et les honneurs, est descendu au rang du dernier Spartiate. Adieu, consolez-vous. J'étois à plaindre, je ne le suis plus ». A cette lecture, elle court,

Digitized by Google

égarée, frénétique de douleur, chercher les restes de son fils et de son époux ; peut-être se flattoit-elle encore de leur sauver la vie. Elle arrive au pied du rocher. Quel affreux tableau ! Alcandre, la tête entr'ouverte, respiroit encore, mais sans connoissance ; et son fils, à son côté, n'avoit plus de forme. L'infortunée regarde d'un œil fixe; son cœur se serre, son sang se glace ; elle ne peut parler. Enfin, un soupir sort du fond de son ame : et ce fut le dernier : elle tomba morte sur son enfant.

» Dès que cette nouvelle fut parvenue à Sparte, le sénat ordonna la démolition de cette maison, monument mémorable d'orgueil et de démence ».

Après ce récit, nous prîmes congé de cette digne Baucis ; nous l'embrassâmes en lui souhaitant la longue jouissance d'une vie si pure et si heureuse.

Nous nous entretînmes, pendant la route, du caractère et de la situation de cette femme, qui, vertueuse par instinct et par sentiment, croyant aux dieux par préjugé, insouciante sur l'avenir, sans regret sur le passé, bornant ses jouissances à quelques besoins simples et naturels, ses études, ses connoissances au soin de ses chèvres, et son ambition à leur prospérité ; ignorée de l'univers entier, et l'ignorant de même, étoit peut-être l'individu le plus fortu-

né de la terre. Elle avoit suivi machinalement les maximes et la philosophie de nos sages.

« Vous admirez le bonheur de cette bonne femme? dis-je à Phanor. — Sans doute. — Eh bien, voudriez-vous avoir la même existence; vivre solitaire, inconnu, dans l'ignorance et dans la pauvreté; enfin, être heureux au même prix? — Je ne sais; je crois que je n'accepterois pas à pareilles conditions. — La raison? — Je l'ignore. — Je m'en doute, c'est par amour-propre. Vous vous croiriez humilié, dégradé d'être pauvre et sans esprit. Cependant la première science de l'homme, la plus essentielle, est celle du bonheur. Il ne s'agit pas dans ce monde, pour un instant de vie, d'être éloquent orateur, habile poète, grand capitaine; il s'agit d'être heureux. — Je suis de votre avis : mais, malgré la voix de la raison, nul homme d'esprit ne voudroit peut-être de la félicité de cette bonne femme ».

Démonax nous interrompit pour nous montrer la ville de Sparte. Nous la saluâmes de loin : elle est au fond de la vallée. Comme nous admirions sa position : « Elle ne cède en rien, nous dit-il, à aucune ville du Péloponèse pour les agrémens des environs. Nous avons le temps de les parcourir. Je vous servirai de mystagogue ». Il nous conduisit dans un dédale de bosquets et de jardins: emblèmes, devises,

devises, statues, tout n'y parloit que d'événemens mythologiques, relatifs aux aventures de Castor et Pollux, d'Hyacinthe, de Léda, et sur-tout d'Hélène, dont le nom étoit écrit sur la plupart des platanes. On y lisoit ces mots : *Révérez-moi, car je suis l'arbre d'Hélène.* « C'est dans ces lieux charmans, nous dit Démonax, que les filles de Sparte viennent chanter si souvent le fameux cantique que Sapho composa à l'âge de quinze ans, et qui commence de la sorte : *Virginité, où fuyez-vous après m'avoir quittée ?*

De jardin en jardin, nous arrivâmes à la ville : nous ne vîmes, en entrant, ni murs ni barrières. Je demandai à Démonax quel rempart la protégeoit ? « Nos bras ». Nous étions fatigués : le crépuscule s'éteignoit, et nous allâmes loger chez notre conducteur.

NOTES.

(1) Dans le Thalmud, il est dit que Dieu ne vouloit pas créer la femme, parce qu'il prévoyoit que l'homme se plaindroit bientôt de sa malice. Il attendit qu'Adam la lui demandât, ce qu'il fit : mais Dieu prit toutes les précautions possibles pour la rendre bonne. Il ne voulut point la tirer de la tête, de peur qu'elle n'eût l'esprit et l'ame coquette ; ni des yeux, de peur qu'elle ne jouât de la prunelle ; ni de la bouche, de peur qu'elle ne parlât trop ; ni de l'oreille, de peur qu'elle n'écoutât aux portes ; ni du cœur, de peur qu'elle ne fût jalouse ; ni des mains ou des pieds, de peur qu'elle ne fût coureuse ou voleuse; mais Dieu eut beau faire, elle eut tous ces défauts-là, quoiqu'il l'ait tirée d'une partie dure et honnête de l'homme.

(2) Les prêtres d'Apollon attiroient de toutes les villes de la Grèce une foule de malheureux, dont la mort étoit leur ouvrage. Comme ils profitoient de leur dépouille, ils employoient toutes sortes de supercheries pour assouvir leur cupidité. Afin que la vue du précipice ne pût les arrêter, ils les enchaînoient par un serment.

(3) Les femmes l'ont accusée d'un goût très-vif et illicite pour leur sexe.

(4) C'étoit une marque de déférence que de prendre ainsi par le menton ; et lorsqu'on se quittoit, on se servoit d'une formule très-courte : *Adieu, jusqu'au revoir.* La coutume de baiser les mains étoit aussi un acte de politesse.

(5) Le stade est de cent vingt-cinq pas géométriques.

(6) C'est la belle ode traduite par Catulle, ensuite par Boileau. Voici la traduction de ce dernier :

Heureux qui, près de toi, pour toi seule soupire ;
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler ;
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire !
Les dieux, dans son bonheur, peuvent-ils l'égaler !

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps, sitôt que je te vois;
Et dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne saurois trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue;
Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Le frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

(7) La chaleur de Mercure, selon Newton, est sept fois plus considérable que la chaleur de la terre dans l'été le plus chaud.

(8) Méton trouva, le premier, qu'au bout de dix-neuf années, le soleil et la lune revenoient au même point, à une heure et demie près.

(9) On mettoit dans la bouche des pauvres une obole, qui valoit trois sous, et dans celle des riches une pièce d'argent.

En Russie, aujourd'hui, un prêtre met entre les doigts du mort un billet, pour lui servir de passe-port en l'autre monde. Ce billet est conçu en ces termes :

« Je soussigné, évêque ou prêtre de N..., reconnois et certifie par ces présentes, que N...., porteur desdites lettres, a toujours vécu comme un bon chrétien, faisant profession de la religion grecque; et quoiqu'il ait souvent péché, il s'en est confessé : il a reçu l'absolution et la communion, en rémission de ses péchés. Il a honoré Dieu et ses saints, jeûné et prié aux heures et aux temps ordonnés par l'église; il s'est bien conduit avec moi, qui suis son confesseur, en sorte que je n'ai point fait difficulté de l'absoudre de ses péchés. En foi de quoi nous lui avons expédié le présent certificat, afin que saint Pierre, en le voyant, lui ouvre la porte à la joie éternelle ».

(10) Il étoit défendu de mettre aucun ornement aux tombeaux, si ce n'est une colonne ou cippe haut de trois coudées, des statues, ou une simple table.

(11) Les païens croyoient que les ombres des morts erroient autour des tombeaux, et que les dieux Manes veilloient sur elles et sur les sépulcres.

(12) Le verre, connu dans ce temps-là, n'a été employé à l'usage des vitres que dans le quatrième siècle de notre ère.

(13) Il n'étoit pas permis aux Spartiates, surpris par la pluie ou le mauvais temps, de se mettre à couvert.

(14) Le pythagoricien Clinias étoit sujet à la colère : quand il sentoit qu'elle alloit l'emporter, il prenoit sa lyre, jouoit un air, respiroit et disoit avec satisfaction : « Ah ! je sens que je m'adoucis » ! La musique contribue aussi à la guérison de quelques maladies; elle guérit les personnes qui sont mordues de la tarentule. C'est une grosse araignée qui se trouve non-seulement à Tarente, dans la Pouille, d'où elle a pris son nom, mais en d'autres endroits. Peu de temps après qu'on a été mordu, il survient à la partie une douleur très-aiguë, et peu d'heures après, un engourdissement : on tombe ensuite dans une profonde tristesse, on respire avec peine, le pouls s'affoiblit, le mouvement cesse, et l'on meurt, à moins d'être secouru. Lorsqu'un homme mordu est dans cet état, un joueur d'instrumens essaie divers airs ; et quand il a rencontré celui dont le ton et la modulation conviennent au malade, celui-ci commence à faire quelque mouvement ; il remue d'abord les doigts en cadence, ensuite les bras et les jambes, par degrés tout le corps, et enfin il se lève sur ses pieds, et se met à danser, en augmentant toujours d'activité et de force. Il en est qui dansent six heures sans se reposer. Après cela on le couche ; et quand on le croit assez remis de sa première danse, on le tire du lit par le même air, pour une danse nouvelle. Cet exercice dure plusieurs jours, tout au plus six ou sept, jusqu'à ce que le malade se trouve hors d'état de danser davantage, ce qui annonce sa guérison ; car tant que le venin agit sur lui, il danseroit, si on vouloit, sans discontinuer, et mourroit d'épui-

sement. Le patient reprend ensuite ses forces et la connoissance, revenant comme d'un profond sommeil, sans se souvenir de ce qui s'est passé dans son accès, pas même de sa danse.

Quand Saül étoit tourmenté de l'esprit malin, David le chassoit aussitôt en jouant de la harpe.

(15) La scholie étoit une chanson que l'on chantoit à table, en chœur, et du même ton ; c'étoit le genre de poésie le plus ancien chez les Grecs, et probablement chez toutes les nations de la terre. Les Athéniens s'y étoient rendus célèbres ; et leurs chansons, vantées par leur simplicité naïve, remontoient à la plus haute antiquité. Terpandre, dit-on, en fut l'inventeur : Alcée, Anacréon, Mélitus, accusateur de Socrate ; quatre femmes, Eriphanie, Clytagora, Praxile et Sapho, sont les poètes qui se distinguèrent le plus dans ce genre. Il y avoit des scholies morales, mythologiques, historiques, bachiques et galantes.

(16) Si nous pouvons comparer quelque femme moderne à la célèbre Sapho, c'est Louise Labbé, dite la belle Cordière. Elle naquit à Lyon en 1526. Quoique d'une naissance obscure, ses heureuses dispositions excitèrent ses parens à cultiver son éducation. A peine sortie de l'enfance, elle excelloit dans la musique ; elle étoit douée de la voix la plus séduisante ; elle savoit déjà le grec, le latin, l'espagnol, et s'étoit perfectionnée dans les exercices de la guerre ; elle joignoit à ces avantages celui de la beauté.

On voit, par la lecture de ses ouvrages, que son cœur étoit tendre et bon : son ame forte et élevée ; tous ses goûts furent des passion. Elle eut d'abord celle de la musique, de la chasse et de la guerre. L'amour de la gloire la jeta dans les armes. A l'âge de seize ans, elle alla joindre l'armée française, qui faisoit le siége de Perpignan ; elle y donna des marques de la plus grande valeur, sous le nom du capitaine Loys. Parmi une foule

d'adorateurs, elle distingua et aima un jeune guerrier : Louise lui sacrifia sa passion pour les armes, et revint se livrer toute entière à l'amour.

Son bonheur fut de courte durée ; Louise éprouva de cruelles persécutions : ce ne fut point la faute de son amant, pour qui elle conserva toute sa vie le souvenir le plus tendre.

Les Muses adoucirent ses peines ; une comédie fut son coup d'essai. Elle composa différentes pièces de vers, grecques, latines, italiennes, espagnoles et françaises. Le triste état de sa fortune la fit consentir à épouser un homme d'un âge avancé, qui s'étoit enrichi dans le commerce de la corderie, d'où vint à Louise le nom de la belle Cordière. Elle ouvrit sa maison aux savans, aux poètes, aux étrangers, à la meilleure compagnie de Lyon. Sa société faisoit les délices du plus grand monde. *Elle recevoit*, dit Duverdier, *avec entretien de devis, musique, tant à la voix, qu'aux instrumens, où elle étoit fort duite, lecture de bons livres, latins, espagnols, italiens, dont son cabinet étoit copieusement garni, et collation d'excellentes confitures.* Elle avoit une prédilection particulière pour les grands poètes, les hommes savans, les préférant aux grands seigneurs, et leur faisant courtoisie, plutôt *gratis*, qu'aux autres pour grand nombre d'écus. *Il suffisoit*, ajoute Duverdier, *d'être poète pour obtenir d'elle le don d'amoureux merci.* Elle mourut en 1566, dans la quarantième année de sa vie.

(17) L'hospitalité étoit en très-grande considération chez les Grecs : ils la regardoient comme une vertu capitale, et infiniment agréable aux dieux. Les dieux protecteurs de l'hospitalité étoient Jupiter, Vénus, Minerve, Hercule, Castor et Pollux.

Quand un étranger arrivoit, on n'avoit garde de lui demander le sujet qui l'amenoit. Le maître de la maison le prenoit par la main droite en signe de fidélité, et marchoit devant lui. Un des premiers devoirs dont il s'acquittoit étoit

de le faire baigner, et de lui faire laver les pieds ; les filles même de la maison faisoient la première de ces fonctions, et les servantes la dernière, après quoi on le régaloit pendant neuf jours. Mais, avant ce terme-là, selon les règles de la politesse qui se pratiquoit alors, on ne pouvoit lui rien demander au sujet de son voyage : outre cela, non-seulement on lui donnoit tout ce qui étoit nécessaire pour le bien coucher, mais encore des robes et des habits pour changer.

(18) En Grèce le concubinage étoit permis, et on avouoit, sans rougir, les enfans qui en provenoient ; cependant ils n'héritoient point, ils n'avoient de la succession de leur père que ce que leurs frères légitimes vouloient bien leur donner.

(19) Psyché, en grec, veut dire *ame :* c'étoit la déesse de la volupté ; on la représente avec un papillon autour d'elle. Apulée et la Fontaine ont fait son histoire.

(20) Des hommes de tous les âges et de tous les pays ont ajouté foi à ces talismans ; les Égyptiens en ont laissé un grand nombre : ils les portoient au cou, en forme de petits cylindres, ornés de figures et d'hiéroglyphes.

Les Grecs faisoient aussi un grand usage des amulettes ; ils attribuoient des propriétés surnaturelles au laurier, au saule, aux arbrisseaux épineux, au jaspe, à presque toutes les pierres précieuses. Les Thessaliens, les Illyriens et les Tribales étoient célèbres par leurs enchantemens. Les derniers, selon Pline, pouvoient faire périr des animaux et des enfans par leurs seuls regards. Pour en détruire les pernicieux effets, on suspendoit au cou des enfans des amulettes fabriqués comme des priapes. On faisoit aussi, pour le même objet, des colliers avec des coquillages, des pierres précieuses et du corail.

Les anciens craignoient les regards des envieux autant pour eux-mêmes que pour leurs enfans ; c'est pourquoi ils attachoient les mêmes amulettes au cou de leurs enfans : ils

portoient à la ceinture un étui nommé *graphiarium*, où étoient renfermés le stylet et ces tablettes.

(25) Le gynécée étoit, chez les Grecs, l'appartement des femmes : il étoit très-reculé, et placé derrière la maison.

(26) Les Athéniens étoient très-superstitieux, et croyoient à tous ces présages, aux prodiges, aux sortiléges, aux devins, qu'ils consultoient dans toutes leurs affaires.

(27) Le Barathre étoit un gouffre où l'on précipitoit les criminels.

(28) Ce vers a été traduit par Rotrou, et se trouve dans *Venceslas*.

(29) L'abbé de Chaulieu, âgé de quatre-vingts ans, aima mademoiselle de Launai, qui fut depuis la célèbre madame Staal, et en fut écouté. Il lui disoit dans une épître charmante :

Je ne voulus jamais devenir ton vainqueur ;
Et ne comptant pour rien, dans l'ardeur de te plaire,
Du plaisir d'être aimé la douceur étrangère,
Au seul plaisir d'aimer j'abandonne mon cœur.

. . . . . .

Heureux à qui le ciel donne une ame assez tendre
Pour pouvoir aisément comprendre
D'un amour malheureux quel étoit le bonheur,
Tel que je crois qu'il devoit rendre
Le plus heureux amant jaloux de mon erreur !

. . . . . .

(30) Cette ataraxie des philosophes sceptiques ressemble un peu au quiétisme de Molinos. Ce prêtre espagnol prétend que par la pensée nous nous identifions avec Dieu, l'objet de notre méditation; qu'alors l'ame ne reçoit plus aucune impression des objets matériels, de façon que, toutes les facultés étant absorbées par la contemplation, elle ne doit plus s'occuper de ce qui se passe dans le corps : peu importe qu'il se livre aux plus grands excès, pourvu que l'esprit reste concentré dans la divinité. Madame Guyon et Fénélon ont adopté quelques idées de ce quiétisme mystique, mais non pas les plus révoltantes.

(31) Les fonctions d'un paranymphe, chez les Grecs, consistoient à faire les honneurs de la noce, à donner les ordres nécessaires pour l'économie du repas et des autres réjouissances de la fête; il gardoit aussi la porte où étoit le lit nuptial.

(32) Ce couplet, qui se trouve, je crois, dans l'anthologie grecque, est parvenu jusqu'à nous, et a été heureusement traduit par Danchet :

Que l'amant qui devient heureux,
En devienne encor plus fidèle;
Que toujours dans les mêmes nœuds
Il trouve une douceur nouvelle;
Que les soupirs et les langueurs
Puissent seuls fléchir les rigueurs
De la beauté la plus sévère;
Que l'amant comblé de faveurs,
Sache les goûter et se taire.

. . . . . .

(33) L'empereur Adrien, sur le point de rendre l'ame, fit les vers suivans :

Digitized by Google

Animula, vagula, blandula, hospes, comesque
Corporis, quæ nunc abibis in loca? pallidula,
Rigida, nudula? nec ut soles, dabis jocos.

(34) Civilis, sénateur romain, qui vivoit sous Trajan, quitta ses emplois, et se retira à la campagne, âgé de soixante-neuf ans. Il en vécut encore sept; et il fit mettre sur sa tombe: *J'ai demeuré soixante-seize ans sur la terre, et n'en ai vécu que sept.* Le chancelier de l'Hôpital écrivoit dans sa retraite: « J'ignorois que la vie et les plaisirs champêtres eussent autant de charmes; j'ai vu blanchir mes cheveux avant de connoître l'état dans lequel je pouvois rencontrer le bonheur. En vain la nature m'avoit fait aimer le repos et l'oisiveté, si le ciel, me regardant d'un œil de pitié, ne m'eût débarrassé des fers que peut-être sans lui je n'aurois pu briser. Que si quelqu'un s'imagine que je me croyois heureux dans ce temps où la fortune sembloit s'être fixée pour moi, et qu'à présent je me crois malheureux d'avoir perdu ces brillans avantages, ah! que cet homme ignore bien le fond de mon cœur!

(35) Dans les commencemens, la Pythie ne prophétisoit qu'une fois l'année, le septième jour du premier mois du printemps; dans la suite Apollon inspira la prêtresse une fois le mois, mais certains jours choisis: tous n'y étoient pas propres.

(36) Phanor prophétisa; le temple fut pillé quelque temps après, et la fonte de l'or et de l'argent monta à cinquante millions. Sylla enleva aussi ces trésors pour payer ses troupes, en disant qu'il ne pouvoit douter de la victoire, puisque les dieux payoient son armée.

(37) On n'admettoit les Pythies qu'à l'âge de cinquante ans, et au nombre de trois; elles servoient à tour de rôle. On les choisissoit dans la classe du peuple, pauvres et sans

éducation, mais vierges et de bonnes mœurs; elles étoient vêtues très-simplement, et ne pouvoient user d'aucune essence. On les vouloit aussi nées en légitime mariage. On avoit d'abord choisi de jeunes filles pour rendre les oracles; mais une d'elles ayant été enlevée par un dévot, on ne prit plus que des vieilles.

(38) Le rôle de Pythonisse étoit très-dangereux. Plusieurs mouroient de cette épreuve; d'autres en étoient bien malades.

(39) On partageoit la victime entre les dieux, les prêtres et ceux qui l'avoient présentée. La portion des dieux étoit consumée par les flammes, celle des prêtres faisoit partie de leur revenu, et la troisième partie appartenoit à celui qui avoit donné la victime. Il la mangeoit religieusement avec ses amis, ou leur en envoyoit une portion. Les Grecs même croyoient faire un acte de religion d'en prendre un morceau à ceux qui en emportoient chez eux.

(40) Antenor a négligé quelques détails sur l'oracle de Delphes. Aucune femme, de quelque condition qu'elle fût, n'entroit dans le sanctuaire. Il y avoit une quantité de ministres préposés au culte d'Apollon; des prophètes qui accompagnoient la Pythie au sanctuaire et sur le trépied, qui ajustoient les paroles aux demandes, qui recevoient ces demandes ou consultations: ils avoient un chef. Des poètes, attachés au temple, mettoient en vers les oracles de la Pythie, arrangés par les prophètes.

Les sacrificateurs étoient au nombre de cinq; ils présidoient aux sacrifices.

Des devins examinoient le chant et le vol des oiseaux, et les entrailles des victimes, pour prédire l'avenir.

Des prêtresses, choisies parmi les veuves, entretenoient le feu sacré qui brûloit nuit et jour; on l'alimentoit avec du bois, non avec de l'huile.

Il y avoit des sacrificateurs et ministres subalternes, destinés aux fonctions inférieures du culte et des sacrifices;

Enfin, des joueurs d'instrumens et des hérauts qui annonçoient les festins publics; des chœurs de garçons et de jeunes fillce qui chantoient et dansoient dans les fêtes d'Apollon.

(41) On trouve, dans le cloître de l'abbaye de Saint-Victor à Paris, une épitaphe faite par un chanoine nommé Adam, pour lui-même, en deux vers d'une précision bien philosophique.

« *Unde superbit homo ! cujus conceptio culpa, (vel casus),*
» *Nasci pœna, labor vita, necesse mori* ».

(42) Les Athéniens conservoient encore le nom et le fantôme de roi; c'étoit le second archonte qui s'appeloit ainsi : il n'avoit guère d'autres fonctions que de sacrifier suivant l'ancien rit, et de maintenir les cérémonies de la religion. Il falloit que sa femme fût citoyenne d'Athènes, et vierge en l'épousant. Le premier archonte se nommoit *éponyme*, parce que son nom servoit à désigner l'année; le troisième, *polémarque;* et les six autres, *thesmothètes*.

(43) Une aventure à peu près semblable est arrivée, au dix-septième siècle, au célèbre Leibnitz. En allant de Venise à Mazola dans le Ferrarois, le vaisseau fut assailli d'une tempête : les matelots, sachant Leibnitz allemand et hérétique, complotèrent en italien de le jeter dans la mer pour apaiser la divinité. Ce philosophe, qui entendoit leur langue, s'arma, sans dire mot, d'un chapelet, et se mit à le réciter. Cet expédient le sauva. Le jour fameux et atroce de la Saint-Barthélemi, le célèbre Sully étoit âgé de douze ans; sur les trois heures après minuit, le son de toutes les cloches et les cris confus de la populace le réveillèrent. Instruit de la cause du tumulte, il résolut de se réfugier au collége de Bourgogne où il étudioit. Il prend sa robe d'écolier, et un gros livre d'église sous le bras, à l'usage des catholiques;

il voit les rues inondées de sang ; des troupes de furieux couroient de toutes parts, enfonçoient les maisons, criant : *Tue, tue les huguenots !* Ce spectacle, ces cris augmentent sa frayeur ; il précipite ses pas : trois fois il est arrêté ; chaque fois son livre d'heures le sauve. Le portier du collége lui refusa l'entrée. Le principal, homme de bien, lui fit ouvrir les portes, et le mena dans son appartement, où, sans ses efforts, deux prêtres barbares l'auroient égorgé.

(44) La devise de Descartes, d'après Ovide et Épicure, étoit, *Bene qui latuit bene vixit.* Il disoit aussi : « Qu'il étoit malheureux de mourir trop connu, sans s'être connu soi-même ».

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Second Volume.

CHAPITRE Ier. *Description de Leucade. Ils y rencontrent Sapho et deux Grecs malheureux.* Page 5

CHAP. II. *Sapho fait le saut de Leucade.* 16

CHAP. III. *Histoire des Amours de Sapho et de Phaon.* 20

CHAP. IV. *La lecture est interrompue. Obsèques de Sapho.* 29

CHAP. V. *Suite de l'Histoire de Sapho.* 31

CHAP. VI. *Trait d'audace sur le Nil. Du Phénix.* 34

CHAP. VII. *Maximes de Thalès. Anecdote de Solon. Invention du Verre. Sapho apprend*

le nom de sa Rivale. Fin du Récit. Page 40

CHAP. VIII. *Projet de Voyage des deux Amis. Leur séjour chez un Philosophe Sceptique.* 53

CHAP. IX. *Leur arrivée chez Bion. Ses Mœurs, sa Philosophie. Ils sont présentés à Théophanie.* 59

CHAP. X. *Le Souper. Cantate de Psyché.* 66

CHAP. XI. *Comment Bion rencontra Théophanie.* 72

CHAP. XII. *Histoire de Bion.* 77

CHAP XIII. *Histoire de Damoclès.* 79

CHAP. XIV. *Suite de l'Histoire de Bion.* 82

CHAP. XV. *Histoire de Théophanie.* 93

CHAP. XVI. *Promenade solitaire d'Antenor.* 114

CHAP. XVII. *Promenade sur le Lac. Péche. Conversation.* 117

CHAP. XVIII. *Description de l'Ile de l'Amitié, de la Salle à manger, des trois Statues qui y sont.* 124

CHAP. XIX. *Histoire d'Anacréon.* Page 128

CHAP. XX. *Histoire d'Ibicus.* 131

CHAP. XXI. *Histoire d'Apollonides.* 137

CHAP. XXII. *Conversation des deux Amis. Partie de Chasse.* 149

CHAP. XXIII. *Succès des Amours de Phanor avec Théophanie.* 152

CHAP. XXIV. *Le Déjeûner. Philosophie. Petit Voyage.* 157

CHAP. XXV. *Rencontre de Théophanie et d'Antenor au bout de quarante ans.* 162

CHAP. XXVI. *De l'Oracle de Delphes. Description de la Ville et du Temple. Prodiges. Histoires.* 168

CHAP. XXVII. *Lettre de Lasthénie.* 182

CHAP. XXVIII. *Phanor et Antenor partent pour Lacédémone. Ils passent par Daulis, Corinthe. Fête de Diane. Ils s'embarquent avec Diagoras, arrivent à Epidaure, entrent dans la Laconie.* 191

CHAP. XXIX. *Ils se reposent chez une bonne Femme. Ses Mœurs, sa Vie. Histoire d'Alcandre.* Page 208

NOTES. 218

Fin de la Table des Chapitres.

23275

Digitized by Google